

PREMIÈRE PARTIE

DENYS ET LE MONDE GREC

CHAPITRE PREMIER

ROME, VILLE GRECQUE ?

NAISSANCE ET DÉVELOPPEMENT D'UN *TOPOS*

CHAPITRE PREMIER :

ROME, VILLE GRECQUE ?

NAISSANCE ET DEVELOPPEMENT D'UN *TOPOS*

THERE IS NO TIME AND NO PLACE IN WHICH THE ROMANS WERE FREE FROM GREEK INFLUENCES, écrit A. Momigliano¹ □ un propos dont on n'a pas fini de mesurer la justesse. Dès les temps les plus reculés, Rome apparaît dans l'orbite du monde grec. On a argué parfois que des Mycéniens avaient navigué sur le Tibre, en quête de débouchés commerciaux². L'affirmation est excessive : dans l'état actuel de nos connaissances, rien n'indique avec certitude que des hommes venus de l'Égée ont bel et bien voyagé jusqu'au Latium à la fin du second millénaire³. Elle contient pourtant une idée intéressante : celle de l'importance du Tibre dans l'établissement et le développement de la future Rome. C'est grâce à la voie fluviale en effet que la cité devient, à partir du VIII^e siècle, un lieu d'échanges où se rencontrent populations italiques et commerçants venus du monde grec⁴. Des tessons de céramique grecque datés du VIII^e siècle ont ainsi été découverts sur le site de Sant'Omobono, qui attestent de la fréquentation des rives du Tibre par des marchands hellènes⁵. Il importe d'ailleurs de préciser que Rome n'est pas seulement une étape commerciale sur la route de l'Étrurie : il est aussi des Grecs qui s'y établissent. En témoigne la découverte sur l'Esquilin

¹ A. MOMIGLIANO, *How to Reconcile*, 1984, p. 438.

² Le principal tenant de cette thèse est le savant italien E. Peruzzi, qui l'a défendue dans nombre de publications ; parmi celles-ci on citera *Mycenaeans*, 1980, notamment p. 1-31.

³ Leur présence dans la partie méridionale de la péninsule italienne, future Grande-Grèce, n'est pas douteuse, notamment autour des Golfes de Tarente et de Naples. On a également retrouvé des fragments de céramique mycénienne dans des sites plus septentrionaux, en Sardaigne, en Étrurie et dans le Latium, mais il n'est pas possible de déterminer s'il s'agit de biens commercialisés jusque-là par des Grecs ou par des intermédiaires italiens ou siciliens. Sur tout ceci, on se reportera notamment à J. POUSET, *Origines*, 1985, p. 128-132 ; D. MUSTI, *Greci*, 1988, p. 43-45 ; A. MOMIGLIANO, *Origins of Rome*, 1989, p. 53-54 ; R. R. HOLLOWAY, *Archaeology*, 1994, p. 14 ; 93-95 ; T. J. CORNELL, *Beginnings*, 1995, p. 40 ; CHR. J. SMITH, *Early Rome*, 1996, p. 27-29 ; A. DELCOURT, *Évandre à Rome*, 2001, p. 829-833.

⁴ La plus ancienne entreprise de colonisation grecque en Occident est le fait des Eubéens qui, vers 775, s'établissent à Pithekoussai, sur l'île d'Ischia : STR., V, 4, 9 (C 247) ; LIV., VIII, 22, 6. Sur l'importance du Tibre dans le développement de Rome comme centre d'échanges économiques et culturels, voir notamment G. COLONNA, *Quali Etruschi*, 1981, p. 166-167 ; M. A. LEVI, *Roma arcaica*, 1983, p. 258 ; F. COARELLI, *Foro Boario*, 1988, p. 109-113 ; D. MUSTI, *Greci*, 1988, p. 51 ; R. R. HOLLOWAY, *Archaeology*, 1994, p. 165-167 ; L. AIGNER FORESTI, *Movimenti etnici*, 1994, p. 10 ; T. P. WISEMAN, *Remus*, 1995, p. 35 ; A. GRANDAZZI, *Fondation de Rome*, 1997, p. 135-162 ; M. A. LEVI, *Roma arcaica*, 1998, p. 2-3 ; D. BRIQUEL, *Genèse*, 2000, p. 49-54.

⁵ G. COLONNA, *Quali Etruschi*, 1981, p. 167 ; E. LA ROCCA, *Ceramica d'importazione*, 1982, p. 45-53 ; D. BRIQUEL, *Genèse*, 2000, p. 64-66 ; P. CARAFA, *Contesti archeologici*, 2000, p. 70 ; T. J. CORNELL, *Nascita*, 2000, p. 45. *Contra* : G. BARTOLINI, *Comunità*, 1987, p. 46. Voir aussi la présentation nuancée de CHR. J. SMITH, *Early Rome*, 1996, p. 79-81.

d'une tombe de la seconde moitié du VII^e siècle où repose un certain Kléiklos : le nom de ce personnage donne à penser qu'il s'agit d'un Grec installé à Rome, et la richesse de l'ensemble funéraire indique assez qu'il y a fait fortune⁶.

Il ne fait donc pas de doute que Rome et le Latium tiennent, à partir de cette époque, une place toujours croissante dans l'univers économique et commercial des Grecs, et que de tels contacts se doublent de leur introduction dans l'espace culturel hellénique. Les Grecs en effet, dont on connaît le puissant hellénocentrisme, aiment à intégrer dans leur représentation du monde les peuples avec lesquels ils entrent en contact. E. J. Bickerman a bien montré, dans un article devenu classique, comment ils reconstruisent au fil de leurs voyages une véritable géographie légendaire, faisant intervenir à cette fin leurs dieux et leurs héros. Ainsi de Dionysos et d'Héraclès qui, sous la forme de Shiva et Krishna, auraient civilisé l'Inde, ou encore de Jason et d'Ulysse que l'on représente répandant l'hellénisme dans le sillage de leurs pérégrinations⁷. Les Romains n'échappent pas au phénomène. Sur leur territoire se succèdent, s'il faut en croire les traditions grecques, Évandros, Héraclès, Ulysse, Énée : autant de noms autour desquels se cristallise le souvenir des premiers contacts entre les Grecs et la future capitale de l'Empire. À travers eux, et au gré des intérêts des uns et des autres, Rome est dessinée tantôt comme une cité aux marges du monde hellénique, tantôt comme une véritable πόλις Ἑλληνίς. Ce sont les modalités de cette évolution que nous allons tenter de saisir ici, afin de montrer dans quel contexte s'insère l'affirmation par Denys d'Halicarnasse de l'origine grecque de Rome.

⁶ Un fragment d'olmè corinthienne découvert dans la tombe 125 de l'Esquilin porte une inscription qui semble être un nom de personne, décliné au génitif, et que H. Solin propose de lire Κλείκλου (H. SOLIN, *Varia*, 1983, p. 180-182). L'emploi du génitif donne à penser que le nom gravé est celui du propriétaire de l'objet. Sur ce Kléiklos, on se reportera également à *SEG* 27, n° 701 et 31, n° 875 ; C. AMPOLO, *Mutamenti sociali*, 1970-1971, p. 49, n. 34 ; G. COLONNA, *Etruria e Lazio*, 1987, p. 57-58 ; T. P. WISEMAN, *Origins*, 1994, p. 7 ; ID., *Remus*, 1995, p. 37 ; CHR. J. SMITH, *Early Rome*, 1996, p. 234 ; D. BRIQUEL, *Genèse*, 2000, p. 73.

⁷ E. J. BICKERMAN, *Origines Gentium*, 1952, p. 65-81.

I. Les premières références à Rome émanant du monde grec

I. 1. Agrios et Latinos, ou l'Occident selon Hésiode

Le Latium fait son entrée dans la littérature grecque à la fin du VI^e siècle a.C.n. C'est de cette époque en effet que l'on a coutume de dater un passage très probablement interpolé de la *Théogonie* d'Hésiode. Les vers dont il est question ici évoquent les deux fils que Circé donne à Ulysse :

Κίρκη δ', Ἡελίου θυγάτηρ Ὑπεριονίδαο,
γείνατ' Ὀδυσσῆος ταλασίφρονος ἐν φιλότῃ
Ἄγριον ἠδὲ Λατῖνον ἀμύμονά τε κρατερόν τε·
[Τηλέγονον δ' ἄρ' ἔτικτε διὰ χρυσέην Ἀφροδίτην·]
οἳ δὴ τοι μάλα τῆλε μυχῶ νήσων ἱεράων
πᾶσιν Τυρσηνοῖσιν ἀγακλειτοῖσι ἄνασσον⁸.

Les noms qu'attribue la tradition hésiodéenne aux rejetons d'Ulysse ne laissent pas d'être intéressants. Ainsi, Agrios semble traduire le nom latin Silvius ou Silvanus, et constituerait dès lors une *interpretatio Graeca*, dans le premier cas, du roi fondateur de la dynastie albaine, dans le second, de la divinité locale assimilée à Faunus □ quoi qu'il en soit, le rapprochement avec le Latium n'est pas douteux⁹. Il est encore bien plus net avec le nom donné au second fils

⁸ HES., *Theog.*, 1011-1016 : « Circé, fille de Soleil, le fils d'Hypérion, de l'amour d'Ulysse l'endurant donna le jour à Agrios, ainsi qu'à Latinos, héros puissants et accomplis (puis elle enfantait Télégono par la grâce d'Aphrodite d'or), qui, bien loin, au fond des îles divines, régnaient sur tout le pays des illustres Tyrrhéniens » (trad. P. MAZON, C.U.F., 1967). Sur le caractère interpolé de ces vers, voir G. PASQUALI, *Nascita*, 1942, p. 82 ; G. DURY-MOYAERS, *Énée*, 1981, p. 39-41 ; P.-M. MARTIN, *Idée de royauté* 1, 1982, p. 261-262 ; J. POUSET, *Origines*, 1985, p. 58 ; D. MUSTI, *Greci*, 1988, p. 46 ; A. MOMIGLIANO, *Origins of Rome*, 1989, p. 57 ; E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 9-10 ; C. AMPOLO, *Enea ed Ulisse*, 1992, p. 329 ; T. J. CORNELL, *Beginnings*, 1995, p. 210 ; T. P. WISEMAN, *Remus*, 1995, p. 46 ; E. GABBA, *Idea di Roma*, 2000, p. 55. L'opinion contraire est formulée par A. CARANDINI, *Nascita di Roma*, 1997, p. 547-549 et surtout par M. H. JAMESON et I. MALKIN, *Latinos*, 1998, p. 477 et 483-484 et I. MALKIN, *Returns of Odysseus*, 1998, p. 180-191.

⁹ Voir notamment G. DURY-MOYAERS, *Énée*, 1981, p. 43-44 ; E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 10 ; I. MALKIN, *Returns of Odysseus*, 1998, p. 185-186 ; G. VANOTTI, *Roma*, 1999, p. 221. Silvius est considéré par les Anciens comme le père de la dynastie albaine (CAT., fr. 11 PETER = *Orig.*, I, 11 CHASSIGNET [= SERV., *ad Aen.*, VI, 760] ; DIOD. SIC., VII, 5, 8 ; LIV., I, 3, 6-8 ; DION. HAL., *AR*, I, 70, 1-71, 1 ; VERG., *Aen.*, VI, 763-766 ; OV., *Met.*, XIV, 609-612 ; *OGR*, 17, 4-19, 1) ; la généalogie des rois albains n'est autre qu'une invention relativement tardive (fin du III^e ou début du II^e siècle a.C.n.) destinée à combler le hiatus chronologique entre la prise de Troie et la fondation romulienne (voir notamment C. J. CLASSEN, *Romulus*, 1962, p. 177-178 ; E. GABBA, *Tradizione letteraria*, 1966, p. 140-141 ; D. MUSTI, *Tendenze*, 1970, p. 31 ; R. A. LAROCHE, *Alban King-List*, 1982, p. 112 ; P.-M. MARTIN, *Idée de royauté* 1, 1982, p. 9-10 ; M. PIERART, *Historien*, 1983, p. 51-52 ; J. POUSET, *Origines*, 1985, p. 46-47 ; ID., *Temps mythique*, 1987, p. 84, n. 74 ; ID., *Légende d'Énée*, 1989, p. 251-252 ; J. MARTINEZ PINNA, *Cronología*, 1989, p. 800-802 ; F. CASSOLA, *Origini di Roma*, 1991, p. 315-317 ; T. P. WISEMAN, *Remus*, 1995, p. 169, n. 3 ; T. J. CORNELL, *Beginnings*, 1995, p. 125 ; F. MORA, *Pensiero storico-religioso*, 1995, p. 159-165 ; M. C. MARTINI, *Riscrittura annalistica*, 1998, p. 53-55 ; J. FABRE-SERRIS, *Mythologie*, 1998, p. 8 ; J. MARTINEZ-PINNA, *Orígenes*, 1999, p. 76-78 ; J. POUSET, *Rois de Rome*, 2000, p. 291). Malgré ce caractère tardif, on peut penser que le nom 'Silvius', au caractère archaïque prononcé, existait avant d'être intégré à la liste royale et désignait un héros local.

d’Ulysse et de Circé, Latinos, qu’il n’est guère besoin de commenter. Les deux frères sont, poursuit le texte, appelés à régner sur « tout le pays des illustres Tyrrhéniens ». On voit là clairement que les éléments latins et étrusques sont parfaitement assimilés, et que s’y mêle le sang grec venu d’Ulysse. Avec le texte attribué à Hésiode, il nous est donné de percevoir les premières spéculations élaborées par les Grecs en vue d’intégrer Latium et Étrurie dans leur espace légendaire – qu’ils utilisent à cette fin des héros du cycle troyen n’étonnera personne, tant est grande la popularité des poèmes homériques. Avec Agrios et Latinos se tisse un premier fil entre les cultures du rivage tyrrhénien et le monde hellénique¹⁰.

I. 2. Le surgissement de Rome chez Hellanicos de Lesbos

On retrouve le héros d’Ithaque chez un auteur de la seconde moitié du V^e siècle a.C.n., Hellanicos de Lesbos. Selon celui-ci en effet, dont le témoignage nous est parvenu grâce à Denys d’Halicarnasse, Énée partage avec Ulysse ses aventures italiennes : ὁ δὲ τὰς ἱερείας τὰς ἐν Ἀργεὶ καὶ τὰ καθ’ἐκάστην πραχθέντα συναγαγὼν Αἰνείαν φησὶν ἐκ Μολοττῶν εἰς Ἰταλίαν ἐλθόντα μετ’Ὀδυσσεὺς οἰκιστὴν γενέσθαι τῆς πόλεως¹¹. Le texte d’Hellanicos, qui est aussi le premier à lier Énée et ses compagnons Troyens au destin de Rome¹², ne va pas sans poser plusieurs problèmes. Retenons-en trois ici. On peut s’interroger, tout d’abord, sur la validité de l’attribution du texte : n’est-il pas étrange que Denys se contente de parler de « l’auteur de l’ouvrage sur les prêtresses d’Argos », alors qu’il se réfère

¹⁰ G. Vanotti a très pertinemment rapproché la date présumée de l’interpolation de la *Théogonie* et le règne des Tarquins : à la fin du VI^e siècle a.C.n., en effet, les influences culturelles étrusque et grecque s’avèrent très importantes à Rome, ainsi qu’en témoignent tant les découvertes archéologiques que la tradition littéraire, qui insiste à plus d’une reprise sur les relations existant entre mondes hellénique, étrusque et latin sous les Tarquins (G. VANOTTI, *Roma*, 1999, p. 221-223).

¹¹ HELLANIC., *FGrH* 4 F 84 = fr. 160 AMBAGLIO (= DION. HAL., *AR*, I, 72, 2 : « l’auteur de l’ouvrage sur les prêtresses d’Argos et les événements survenus à l’époque de chacune d’elles prétend que c’est Énée, venu en Italie du pays des Molosses avec Ulysse, qui devint le fondateur de la cité » [trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998]). Denys ajoute que l’opinion d’Hellanicos est suivie par Damaste de Sigée (*FGrH* 5 F 3 et 840 F 9 [= DION. HAL., *AR*, I, 72, 2]) et quelques autres historiens (ἄλλοι τινές) dont il ne précise pas le nom. Damaste de Sigée est tantôt considéré comme un élève d’Hellanicos (*FGrH* 5 T 1 [= SUID., s. u. Δαμάστης]), tantôt comme son maître (hypothèse formulée par S. MAZZARINO, *PSC* 1, 1966, p. 203-207 sur la base de *FGrH* 5 T 5 [= EUS., *PE*, X, 3, 16]) ; Denys d’Halicarnasse fait des deux historiens de parfaits contemporains (DION. HAL., *De Thuc.*, 5, 2). Il est probable qu’Hellanicos et Damaste évoquent les Troyens par ‘esprit de clocher’, puisqu’ils sont l’un et l’autre originaires de régions en contact avec la Troade : L. BRACCESI, *Antenore*, 1984, p. 59 ; G. VANOTTI, *Altro Enea*, 1995, p. 23-24 ; EAD., *Roma*, 1999, p. 233.

¹² Les incertitudes qui pèsent sur les fameuses *Tabulae Iliacae*, bas-reliefs d’époque augustéenne qui se placent sous l’autorité du poète épique Stésichore (VI^e siècle a.C.n.) pour retracer les pérégrinations occidentales d’Énée, nous semblent interdire de les prendre ici en considération. Pour une présentation de cette problématique, on se reportera notamment à G. DURY-MOYAERS, *Énée*, 1981, p. 48-53 ; L. BRACCESI, *Divagazioni*, 1999, p. 273 et ID., *Enea*, 2000, p. 58, qui estiment que les *Tabulae Iliacae* dérivent bien de Stésichore, et à N. M. HORSFALL, *Stesichorus*, 1979, p. 26-48 et *Aeneas-Legend*, 1987, p. 14-15, qui expose le point de vue inverse avec des arguments qui nous paraissent déterminants.

explicitement à Hellanicos en d'autres passages de son premier livre¹³ ? Certes, dans un chapitre précédent, Denys a formellement présenté le Lesbien comme l'auteur du texte consacré aux ἱερεῖαι argiennes¹⁴. Néanmoins le doute subsiste. Certains Modernes l'alimentent¹⁵ en décelant une contradiction entre ce fragment d'Hellanicos et un autre passage qui lui est également attribué par Denys, dans lequel Énée, une fois arrivé à Pallène, cité de Thrace, semble mettre un terme à son voyage¹⁶. Déceler là une contradiction nous paraît toutefois excessif : le fait qu'Hellanicos mentionne dans ses Τρωϊκά le passage d'Énée en Thrace ne signifie pas pour autant que, chez lui, le Troyen ne poursuit pas ses errances¹⁷. Nous préférons dès lors accepter, comme bon nombre de Modernes, l'attribution traditionnelle de ce passage à l'auteur de Mytilène¹⁸. Le second problème soulevé par la citation dionysienne est lié à la leçon des manuscrits. L'un des manuscrits les plus anciens, l'*Vrbinas Graecus* 105, qui contient les dix premiers livres des *Antiquités romaines* et remonte aux X^e et XI^e siècles p.C.n.¹⁹, porte le texte μετ'Ὀδυσσέα (« après Ulysse »). C'est cette leçon que retiennent A. Kiessling puis C. Jacoby dans leurs éditions du texte dionysien pour la *Bibliotheca Teubneriana*, et c'est elle aussi qu'utilise V. Fromentin pour sa première traduction du livre I, parue en 1990 dans la collection *La Roue à Livres*. Or dans le manuscrit *Chisianus* R VII 60, daté de la fin du X^e siècle p.C.n., on trouve la leçon μετ'Ὀδυσσέως (« avec Ulysse »). Cette leçon, que privilégient tant F. Jacoby dans ses *Fragmente der griechischen Historiker* que V. Fromentin dans son édition du premier livre des *Antiquités romaines* parue dans la *Collection des Universités de France*, s'avère plus satisfaisante. Elle apparaît en effet dans les *Chronica* d'Eusèbe de Césarée, qui citent presque textuellement plusieurs chapitres de l'*Énéide* dionysienne et constituent pour ceux-ci la plus ancienne

¹³ DION. HAL., *AR*, I, 22, 3 ; 28, 3 ; 35, 2 ; 48, 1.

¹⁴ DION. HAL., *AR*, I, 22, 3 (= *FGrH* 4 F 79 b = fr. 155 b AMBAGLIO).

¹⁵ Comme N. M. HORSFALL, *Aeneas-Legend*, 1987, p. 13 et 15-16 ; voir aussi E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 17-18.

¹⁶ DION. HAL., *AR*, I, 48, 1 (= *FGrH* 4 F 31 = fr. 77 AMBAGLIO).

¹⁷ Comme l'a remarqué C. AMPOLO, *Enea ed Ulisse*, 1992, p. 325-326, dont le point de vue est partagé par G. VANOTTI, *Altro Enea*, 1995, p. 18 et 140 ; voir aussi FR. SOLMSEN, *Aeneas*, 1986, p. 101-102. Il est intéressant de noter qu'au II^e siècle a.C.n., Hégésianax d'Alexandria Troas, qui publie des Τρωϊκά sous le nom de Céphalon de Gergis, situe en Thrace le terme du voyage d'Énée (*FGrH* 45 F 7 [= DION. HAL., *AR*, I, 49, 1]). Il le fait dans une perspective anti-romaine très nette : c'est un proche du roi Antiochos III. Denys ne semble pas avoir remarqué que 'Céphalon de Gergis' n'est qu'un pseudonyme : il le qualifie d'« auteur fort ancien » (*FGrH* 45 T 12 a [= DION. HAL., *AR*, I, 49, 1] et 12 b [DION. HAL., *AR*, I, 72, 1]). Sur l'usurpation d'Hégésianax, on consultera E. GABBA, *Storiografia*, 1974, p. 631 ; ID., *Valorizzazione*, 1976, p. 88-89 (qui minimise le caractère anti-romain de son œuvre) ; D. MUSTI, *Etruschi e Greci*, 1981, p. 25 ; P.-M. MARTIN, *Énée*, 1989, p. 119-120 ; E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 4 ; P.-M. MARTIN, *Idée de royauté* 2, 1994, p. 204-205 ; F. MORA, *Pensiero storico-religioso*, 1995, p. 141.

¹⁸ D. AMBAGLIO, *Ellanico*, 1980, p. 150 ; G. DURY-MOYAERS, *Énée*, 1981, p. 53 ; D. MUSTI, *Greci*, 1988, p. 46, n. 26 ; P.-M. MARTIN, *Énée*, 1989, p. 115-116, n. 17 ; C. AMPOLO, *Enea ed Ulisse*, 1992, p. 324-325 ; P.-M. MARTIN, *Idée de royauté* 2, 1994, p. 194 ; G. VANOTTI, *Ellanico*, 1994, p. 128-134 (*non uidi*) ; D. L. TOYE, *First Greek Historians*, 1995, p. 291-293 ; G. VANOTTI, *Roma*, 1999, p. 217.

¹⁹ Pour une description détaillée de ce manuscrit, on se reportera à V. FROMENTIN, *Introduction*, 1998, p. LVI-LX.

tradition disponible²⁰ ; d'autre part, dans le résumé des *Chronica* que fournit Georges le Syncelle, on trouve, sans ambiguïté aucune, le texte σὺν Ὀδυσσεῖ²¹. On peut considérer dès lors que le texte originel de Denys porte la leçon μετ'Ὀδυσσέως²². Enfin, le dernier problème soulevé par la citation d'Hellanicos dont il est question ici n'est certainement pas le moindre. L'incertitude sur le cas auquel se décline le nom d'Ulysse se double d'une interrogation plus gênante encore, qui porte sur le membre de phrase associé à μετ'Ὀδυσσέως. Il est en effet permis de se demander s'il faut lire, dans le texte de Denys, qu'Énée *est venu en Italie* avec Ulysse²³, ou qu'il *a fondé Rome* avec lui²⁴. Épineuse énigme, qui plonge les historiens dans la perplexité. Remarquons néanmoins que la première solution apparaît la plus probable : si Ulysse est fréquemment associé au monde étrusco-latin²⁵, aucun texte ancien n'attache pour autant son nom à la fondation de Rome²⁶.

Apporter à ces délicats problèmes d'interprétation une résolution définitive semble hors de portée. Qu'ils ne nous dissimulent pas pour autant l'apport déterminant d'Hellanicos de Mytilène ! Il importe de souligner, tout d'abord, que chez le Lesbien il n'est plus question de l'Étrurie ni même du Latium, mais que c'est Rome elle-même qui occupe la position centrale : preuve de la clairvoyance de l'auteur quant au rôle de Rome sur la scène

²⁰ Le texte grec d'Eusèbe ayant disparu, on ne le connaît, pour le passage qui nous intéresse, qu'à travers sa traduction en arménien : V. FROMENTIN, *Notice*, 1998, p. 68-69.

²¹ EAD., *ibid.*, p. 69, n. 265. Georges le Syncelle est un auteur byzantin du VIII^e siècle p.C.n.

²² La plupart des Modernes se rangent derrière la leçon μετ'Ὀδυσσέως : T. J. CORNELL, *Aeneas*, 1975, p. 18, n. 7 ; E. GABBA, *Valorizzazione*, 1976, p. 96 ; FR. SOLMSEN, *Aeneas*, 1986, p. 94 ; N. M. HORSFALL, *Aeneas-Legend*, 1987, p. 15 et n. 45 ; A. BALLABRIGA, *Survie*, 1996, p. 26 ; G. VANOTTI, *Roma*, 1999, p. 217-218, n. 2. Certains toutefois réservent leur jugement : D. MUSTI, *Etruschi e Greci*, 1981, p. 25 et n. 5 ; G. DURY-MOYAERS, *Énée*, 1981, p. 54-55 ; A. MOMIGLIANO, *Dionysius*, 1984, p. 108-109 ; ID., *How to Reconcile*, 1984, p. 449 ; J. POUCKET, *Origines*, 1985, p. 185 ; ID., *Albe*, 1986, p. 250 ; ID., *Légende d'Énée*, 1989, p. 239.

²³ Ainsi T. J. CORNELL, *Aeneas*, 1975, p. 18 ; D. AMBAGLIO, *Ellanico*, 1980, p. 92 ; G. DURY-MOYAERS, *Énée*, 1981, p. 53 ; C. AMPOLO, *Enea ed Ulisse*, 1992, p. 342 ; E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 17 ; ID., *Cultural Fictions*, 1993, p. 6 ; P.-M. MARTIN, *Idée de royauté* 2, 1994, p. 194 ; G. VANOTTI, *Altro Enea*, 1995, p. 19 ; EAD., *Roma*, 1999, p. 217-218, n. 2 et p. 223, n. 22 ; L. BRACCESI, *Enea*, 2000, p. 59. Dans leurs traductions, V. Fromentin et Fl. Cantarelli font toutes deux référence à l'arrivée d'Énée en Italie avec Ulysse, et non à la fondation conjointe de Rome.

²⁴ E. GABBA, *Valorizzazione*, 1976, p. 96 ; A. MOMIGLIANO, *How to Reconcile*, 1984, p. 444 ; FR. SOLMSEN, *Aeneas*, 1986, p. 93-110 et notamment 94-95 ; A. MOMIGLIANO, *Origins of Rome*, 1989, p. 57 ; L. CANFORA, *Città greca*, 1994, p. 35 ; D. L. TOYE, *First Greek Historians*, 1995, p. 292 ; J. MARTINEZ-PINNA, *Nota a Helánico*, 1995, p. 681-683 ; A. BALLABRIGA, *Survie*, 1996, p. 26 ; J. MARTINEZ-PINNA, *Rhome*, 1997, p. 82.

²⁵ Par exemple chez Lycophron (qui situe la rencontre d'Énée et d'Ulysse en Étrurie : LYC., *Alex.*, 1238-1245), Verrius Flaccus (qui la place en revanche *in litore Laurentis* : FEST., *s. u. Saturnia*, p. 432 LINDSAY), ou Denys d'Halicarnasse (qui ne spécifie pas le lieu de cette rencontre : DION. HAL., *AR*, XII, 16, 3 – un passage issu des *excerpta* dionysiens et dont l'authenticité est mise en doute, à bon droit, par G. VANOTTI, *Altro Enea*, 1995, p. 71, n. 160 et p. 204). Pour une analyse de ces textes, on se reportera aux commentaires de C. AMPOLO, *Enea ed Ulisse*, 1992, p. 336-342 ; E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 18-19 ; G. VANOTTI, *Roma*, 1999, p. 244-245 ; L. BRACCESI, *Enea*, 2000, p. 61-62.

²⁶ Il existe toutefois une tradition, que Denys d'Halicarnasse fait remonter à un certain Xénagoras (qui aurait vécu au IV^e ou III^e siècle a.C.n.), selon laquelle un des fils d'Ulysse, Romos, est le fondateur de l'*Vrbs* (*FGrH* 240 F 29 et 840 F 17 [= DION. HAL., *AR*, I, 72, 5]). Cette tradition tisse certes un lien entre Ulysse et la fondation de Rome, mais il est indirect □ et bien isolé le témoignage de Xénagoras ! Voir aussi PLUT., *Rom.*, 2, 1.

italienne²⁷ ? Ou plutôt de l'attention que portent les milieux grecs d'Italie méridionale, bien relayés à Athènes, à leurs voisins du Nord²⁸ ? Quoi qu'il en soit, Rome désormais semble dotée, dans la représentation que s'en font les Grecs, d'une certaine autonomie vis-à-vis des populations alentour. C'est chez Hellanicos, d'autre part, que l'on trouve, pour la première fois, allusion à une fondation troyenne de l'*Vrbs*. Est-ce là une attitude tendancieuse, dont le but serait de dévaloriser Rome en lui accordant le titre de descendante d'Ilion, une cité enlevée par les Grecs ? Question fondamentale lorsque l'on sait l'importance que prendra, au III^e siècle a.C.n., la légende troyenne dans la propagande anti-romaine du roi Pyrrhus²⁹ ! Pourtant, rien n'indique que dans les milieux athéniens de la fin du V^e siècle a.C.n., auxquels se rattache Hellanicos³⁰, la prétendue ascendance troyenne de l'*Vrbs* soit jugée selon ce schéma d'interprétation. Que l'on considère, pour s'en convaincre, l'intérêt manifesté pour les Troyens dans la tragédie classique, et notamment chez Euripide³¹, ou encore les tentatives athéniennes pour s'allier à Ségeste, dont on connaît dès cette époque les origines troyennes, dans la lutte contre Syracuse³². Au vu de ces éléments, il est permis de se demander si l'on ne trouve pas trace, dans le fragment d'Hellanicos transmis par Denys, d'un semblable dessein athénien, visant à faire entrer Rome et la région avoisinante dans la coalition anti-syracusaine – on sait que les Étrusques étaient effectivement les alliés d'Athènes lors de la crise de Sicile³³. Si ce constat n'est, dans l'état de notre documentation, qu'une pure

²⁷ Comme le pensait G. DURY-MOYAERS, *Énée*, 1981, p. 63 – un jugement optimiste, que l'on contrebalancera par cette réflexion de N. M. Horsfall : « if Hellanicus knew anything of Rome, it was only that she lay in the West and was large enough to require the imposition of a generally acceptable and plausible founder » (N. M. HORSFALL, *Aeneas-Legend*, 1987, p. 16). Voir aussi F. ZEVI, *Siculi e Troiani*, 1999, p. 343.

²⁸ L'importance des auteurs de Grande-Grèce dans l'élaboration du récit sur les origines de Rome a été fréquemment soulignée – qu'il nous suffise ici de renvoyer au jugement formulé par E. Gabba sur cette question il y a près de quarante ans : « l'ampia tradizione sul periodo delle origini e sull'età regia, quale si ritrovava già nella più antica annalistica, deve la sua origine ad una elaborazione operata in ambienti greci e specialmente magnogreci » (E. GABBA, *Tradizione letteraria*, 1966, p. 164).

²⁹ Voir p. ex. PAUS., I, 12, 1 et les remarques formulées ci-dessous, p. 79-81.

³⁰ Le Lesbien séjournait à Athènes lors de la rédaction de son ouvrage sur les prêtresses d'Argos : D. AMBAGLIO, *Ellanico*, 1980, p. 22 ; G. VANOTTI, *Altro Enea*, 1995, p. 24 ; L. BRACCESI, *Enea*, 2000, p. 58-59.

³¹ On lira avec profit le prologue d'*Andromaque* (EUR., *Andr.*, 1-25), où l'on perçoit la condamnation de la sauvagerie achéenne. Parmi les Modernes, on se reportera aux analyses de J. PERRET, *Athènes*, 1976, p. 793 et 796 ; L. BRACCESI, *Antenore*, 1984, p. 60-61 ; E. LEVY, *Apparition*, 1991, p. 52 ; G. VANOTTI, *Altro Enea*, 1995, p. 24-26 et 32-35 ; D. BRIQUEL, *Regard des autres*, 1997, p. 15-16 et n. 14 ; 26.

³² La parenté entre Troie et Ségeste est évoquée par THC., VI, 2, 3 ; Nicias, pour décourager ses concitoyens de s'engager en Sicile, qualifie néanmoins les Ségestains de barbares (THC., VI, 11, 7). Sur l'utilisation de la légende troyenne dans l'alliance d'Athènes et de Ségeste, voir J. PERRET, *Athènes*, 1976, p. 801-802 ; N. M. HORSFALL, *Aeneas-Legend*, 1987, p. 15 ; C. AMPOLO, *Enea ed Ulisse*, 1992, p. 334-335 ; J. MARTINEZ-PINNA, *Rhome*, 1997, p. 82-83 et les pages lumineuses de F. ZEVI, *Siculi e Troiani*, 1999, p. 315-319.

³³ Voir THC., VI, 88, 6 ; 103, 2 ; VII, 53, 2 ; 54 ; 57, 11. Certains Athéniens cherchaient même, semble-t-il, à établir leur hégémonie en Étrurie : PLUT., *Per.*, 20, 4 ; voir aussi PAUS., I, 11, 7. Notons enfin que les Romains ont peut-être voulu commémorer leur opposition à Syracuse, ou à tout le moins leur alliance avec les ennemis de Syracuse, en érigeant sur leur Forum, à la fin du IV^e siècle a.C.n. ou au début du III^e, une statue d'Alcibiade (PLIN., *NH*, XXXIV, 26 et PLUT., *Num.*, 8, 20 ; voir aussi l'analyse de F. COARELLI, *Foro romano* 2, 1985, p. 119-122 ; D. BRIQUEL, *Regard des Grecs*, 1990, p. 177 ; M. HUMM, *Pythagorisme* 1, 1996, p. 345-350 ; ID., *Comitium*, 1999, p. 657 et 675 ; A. STORCHI MARINO, *Numa e Pitagora*, 1999, notamment p. 17-44 ; F. ZEVI, *Siculi e Troiani*, 1999, p. 334, n. 46). Cependant, pour R. W. WALLACE, *Hellenization*, 1990, p. 289, cette statue ne serait en fait qu'un butin rapporté d'une campagne en Italie méridionale.

hypothèse, rien n'invite pour autant à penser que les Athéniens de la fin du V^e siècle a.C.n. concevaient comme antagonistes les termes 'grec' et 'troyen'³⁴ ; dès lors, évoquer la fondation de Rome par Énée revient à insérer l'*Vrbs* dans la sphère hellénique.

I. 3. Traditions aristotéliennes

Quittons maintenant le V^e siècle pour arpenter celui qui le suit, et poser la question de la présence éventuelle de Rome et du Latium dans la littérature grecque. On pourrait penser que le modeste rôle tenu par la cité latine dans le monde méditerranéen de l'époque ne justifie pas encore que les Grecs s'attardent davantage à son sujet. Et pourtant, s'il est vrai que l'intérêt d'Athènes pour l'Occident va décroissant depuis l'échec des campagnes siciliennes, cela ne veut pas dire pour autant que Rome quitte l'espace littéraire grec aussitôt après s'y être insérée. Les témoignages conjugués d'Aristote et de membres de son école, notamment Héraclide du Pont, viennent nous le rappeler.

L'œuvre d'Aristote comprend quelques points de référence à Rome. L'un de ceux-ci est transmis par Denys, dont le premier livre constitue assurément une mine inépuisable de renseignements quant à la représentation grecque des origines romaines. L'historien d'Halicarnasse note que, selon le Stagirite, des Achéens revenant de Troie auraient abordé les côtes italiennes au cours d'une tempête : τέως μὲν ὑπὸ τῶν πνευμάτων φερομένουσ πολλὰ χῆ τοῦ πελάγους πλανᾶσθαι, τελευτῶντας δ' ἐλθεῖν εἰς τὸν τόπον τοῦτον τῆς Ὀπικῆς, ὅς καλεῖται Λατίνιον ἐπὶ τῷ Τυρρηνικῷ πελάγει κείμενος³⁵. Les Achéens, poursuit Denys, ne dépasseront pas cette escale : les captives troyennes qui les accompagnent décident d'incendier les vaisseaux, et contraignent ainsi leurs maîtres à mettre un terme au voyage³⁶. La notice aristotélienne conservée par les *Antiquités romaines* n'évoque pas le site

³⁴ La présentation des Troyens en Barbares, immanquablement ennemis des Grecs, n'apparaît qu'avec Isocrate (ISOCR., *Paneg.*, 158-159 ; *Phil.*, 111 ; *Panath.*, 42 ; *Hel.*, 51 et 67, avec les commentaires de S. GOTTELAND, *Mythe et rhétorique*, 2001, p. 214 et 224-226).

³⁵ ARSTT., fr. 609 ROSE = *FGrH* 840 F 13 a (= DION. HAL., *AR*, I, 72, 3 : « poussés par les vents, ils errèrent d'abord çà et là en haute mer puis finirent par arriver à ce point du territoire opique que l'on appelle Latinion et qui se trouve sur la mer Tyrrhénienne » [trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998]). Le nom de Latinion a bien entendu intrigué les Modernes ; Robert Estienne, qui donne l'*editio princeps* des *Antiquités romaines* en 1547, propose de remplacer Λατίνιον par Λάτιον ; au siècle dernier, A. Kiessling optait quant à lui pour Λαουίνιον. Rien n'autorise de telles corrections, et il faut se résoudre à conserver dans le texte de Denys la *lectio difficilior* : G. VANOTTI, *Altro Enea*, 1995, p. 37.

³⁶ DION. HAL., *AR*, I, 72, 4. Cette représentation est partagée par Héraclide Lembos, un compilateur du II^e siècle a.C.n. connu notamment pour ses résumés des Πολιτεῖαι et des Βαρβαρικά νόμιμα d'Aristote (*FGrH* 840 F 13 b [= FEST., *s. u. Romam*, p. 329 LINDSAY]) ; sur Héraclide Lembos, on suivra l'analyse de A. FRASCHETTI, *Eraclide*, 1989, p. 84-85. D'autre part, un motif assez semblable est attribué à Aristote par Plutarque (ARSTT., fr. 609 ROSE = *FGrH* 840 F 13 c [= PLUT., *QR*, 6] ; voir aussi PLUT., *Rom.*, I, 3, où Aristote n'est pas cité), mais les Troyennes qui mettent le feu aux navires ne sont pas captives des Achéens : elles suivent tout simplement leurs

de Rome lui-même, et encore moins une éventuelle fondation de l'*Vrbs* par les Achéens³⁷. Elle est cependant intéressante car elle donne à voir un état de la tradition sur la présence grecque dans le Latium.

Un second texte d'Aristote retient également l'attention. Il est transmis cette fois par Plutarque qui, dans sa *Vie de Camille*, évoque la connaissance qu'avait Aristote de l'invasion de l'*Vrbs* par les Gaulois en 390 a.C.n. Selon le philosophe, c'est un certain Lucius qui aurait sauvé la ville des envahisseurs – et Plutarque de souligner que Camille s'appelait Marcus, non Lucius³⁸. Les Modernes ont conjecturé que le Lucius d'Aristote était peut-être à assimiler au fameux Lucius Albinus, *de plebe homo*, qui propose ses services pour conduire jusque Caeré les Vestales et les *sacra* qu'elles emportent dans leur fuite³⁹ □ auquel cas il faut reconnaître qu'Aristote possède de l'invasion gauloise une version très détaillée. La chose est bien possible, tant s'avère puissant l'impact de la prise de l'*Vrbs* par les troupes de Brennus : si pour les Romains la reconstruction suivant le départ des Gaulois signe la seconde naissance de leur cité⁴⁰, chez les Grecs également, et tout particulièrement ceux qui sont installés dans le sud de la péninsule italienne⁴¹, l'événement connaît un retentissement sans précédent, dont témoigne la rapide diffusion de la nouvelle – elle est présente déjà dans l'œuvre de Théopompe⁴².

Tels sont donc les propos tenus sur Rome par Aristote. L'attention du philosophe pour la cité latine atteste, si besoin en était encore, sa curiosité universelle ; elle montre en outre que Rome reste un objet d'intérêt pour les Grecs, même si au IV^e siècle a.C.n. elle est bien loin encore de tenir une place majeure sur l'échiquier méditerranéen. Aussi plusieurs éléments

maris qui ont fui Troie dévastée. L'incohérence aristotélicienne est pointée par J. MARTINEZ PINNA, *Helánico*, 1996, p. 31-33 ; ID., *Rhome*, 1997, p. 85, n. 32 ; aux yeux de Ph. A. Stadter et G. Vanotti, elle n'est pas le fait d'Aristote lui-même mais s'explique par l'inattention de Plutarque (voir respectivement *Historical Methods*, 1965, p. 31-33 ; 139 et *Roma*, 1999, p. 228 et p. 229, n. 46).

³⁷ Malgré E. GABBA, *Valorizzazione*, 1976, p. 96 ; voir aussi G. VANOTTI, *Altro Enea*, 1995, p. 36 : « dunque, nell'ottica del filosofo, la nuova colonia fu greca, essendo stata fondata da Achei ». Rien dans le texte transmis par Denys ne permet d'avancer pareille hypothèse.

³⁸ PLUT., *Cam.*, 22, 4.

³⁹ LIV., V, 40, 7-10. Voir aussi VAL. MAX., I, 1, 10 ; PLUT., *Cam.*, 21, 1-3. L'assimilation du Lucius dont parle Aristote à Lucius Albinus est proposée par R. M. OGILVIE, *Commentary*, 1965, p. 723 ; voir aussi D. BRIQUEL, *Regard des autres*, 1997, p. 12-13 et n. 5 ; G. VANOTTI, *Roma*, 1999, p. 229-231.

⁴⁰ LIV., VI, 1, 3 évoque Rome comme une *renata Vrbs* (voir sur ce passage fameux de l'*Ab Vrbe condita* l'intéressant commentaire de G. B. MILES, *Cycle*, 1986, p. 13-15).

⁴¹ Ils sont eux-mêmes menacés par les Gaulois, alliés de Syracuse : voir ci-dessous, p. 71-72. Sur le synchronisme, établi par les Anciens déjà (POL., I, 6, 2 ; DIOD. SIC., XIV, 113, 1 ; 117, 9 ; XV, 1, 6), entre la prise de Rome par les Gaulois, celle de Rhégium par Syracuse et la paix d'Antalcidas, voir B. AMAT-SEGUEIN, *Prise de Rome*, 1989, p. 148-150 ; O. DE CAZANOVE, *Détermination chronographique*, 1992, p. 74.

⁴² THPP., *FGrH* 115 F 317 et 840 F 24 a (= PLIN., *NH*, III, 57) : *Theopompus, ante quem nemo mentionem habuit, urbem dumtaxat a Gallis captam dixit* (« Théopompe, avant lequel personne n'a fait mention de Rome, dit seulement que la Ville fut prise par les Gaulois » [trad. H. ZEHNACKER, C.U.F., 1998]). Plutarque affirme lui aussi : τοῦ μέντοι πάθους αὐτοῦ καὶ τῆς ἀλώσεως οἶκεν ἀμυδρά τις εὐθὺς εἰς τὴν Ἑλλάδα φήμη διελθεῖν (PLUT., *Cam.*, 22, 2 : « il semble, en tout cas, que le bruit confus de ce désastre et de la prise de Rome parvint aussitôt en Grèce » [trad. A.-M. OZANAM, Quarto, 2001]).

incitent-ils à penser qu'Aristote ne concède pas à l'*Vrbs* une place plus importante qu'elle ne le mérite. Chez lui, Rome n'apparaît nullement en πόλις Ἑλληνίς : les Achéens dont il situe le débarquement dans le Latium ne semblent pas liés à la cité, et aucun des passages conservés de son œuvre ne mentionne la présence d'un héros grec lors de la fondation de celle-ci. Pour Aristote, Rome n'est rien d'autre qu'une πόλις Τυρρηνίς ; les fragments aristotéliciens dont nous avons traité proviennent d'ailleurs, selon toute vraisemblance, de son ouvrage consacré aux Βαρβαρικὰ νόμιμα⁴³. On remarquera enfin que Rome n'apparaît pas chez le Stagirite parmi les cités pourvues d'une excellente constitution ; il retient pourtant au nombre des meilleurs modes de gouvernement une πολιτεία issue du monde barbare, celle de Carthage⁴⁴.

Tout autre s'avère le récit attribué par Plutarque à Héraclide du Pont, contemporain du Stagirite qui fut peut-être son élève⁴⁵. Ce récit concerne, une fois encore, la prise de Rome par les Gaulois : Ἡρακλείδης γὰρ ὁ Ποντικός οὐ πολὺ τῶν χρόνων ἐκείνων ἀπολειπόμενος ἐν τῷ Περὶ ψυχῆς συντάγματι φησιν ἀπὸ τῆς ἐσπέρας λόγον κατασχεῖν ὡς στρατὸς ἐξ Ὑπερβορέων ἐλθὼν ἔξωθεν ἥρήκοι πόλιν Ἑλληνίδα Ῥώμην, ἐκεῖ που συνωκημένην περὶ τὴν μεγάλην θάλατταν. Οὐκ ἂν οὖν θαυμάσαιμι μυθώδη καὶ πλασματίαν ὄντα τὸν Ἡρακλείδην ἀληθεῖ λόγῳ τῷ περὶ τῆς ἀλώσεως ἐπικομπάσαι τοὺς Ὑπερβορέους καὶ τὴν μεγάλην θάλατταν⁴⁶. La désignation de Rome comme πόλις Ἑλληνίς que l'on trouve chez Héraclide vaut à celui-ci un grand renom, tant elle suscite chez les Modernes intérêt et curiosité. Comment en effet ne pas s'interroger devant cette notice où le réel s'entremêle de fantastique, où Rome surtout, barbare chez Aristote, semble intégrer le camp des Grecs ? Plutarque lui-même ne souligne-t-il pas avec un certain dédain le goût d'Héraclide pour le merveilleux, qui lui fait préférer les 'Hyperboréens' aux Gaulois, et la 'Grande Mer' au Τυρρηνικὸν πέλαγος⁴⁷ ? Faut-il dès lors accorder quelque crédit au témoignage d'Héraclide ? Il semble que oui. Le point de vue exprimé par le Pontique dans son traité *Sur l'âme* reflète très certainement une opinion répandue à l'époque dans les milieux

⁴³ Comme l'atteste un passage varronien : ARSTT., fr. 604 ROSE (= VARR., *LL*, VII, 70).

⁴⁴ ARSTT., *Pol.*, II, 11, 1-16 (1272 b 24-1273 b 26).

⁴⁵ Aux yeux de certains Modernes (R. W. WALLACE, *Hellenization*, 1990, p. 288 ; E. S. GRUEN, *Cultural Fictions*, 1993, p. 5 ; P.-M. MARTIN, *Idée de royauté* 2, 1994, p. 194 ; D. BRIQUEL, *Regard des autres*, 1997, p. 13), Héraclide est l'élève de Platon ; G. Vanotti pour sa part en fait l'élève d'Aristote (*Altro Enea*, 1995, p. 37) ou de Platon puis d'Aristote (EAD., *Roma*, 1999, p. 236).

⁴⁶ HER. PONT., fr. 102 WEHRLI = *FGrH* 840 F 23 (= PLUT., *Cam.*, 22, 3 : « Héraclide du Pont, auteur légèrement postérieur à cette époque [celle de la prise de Rome par les Gaulois], écrit, dans son traité *Sur l'âme*, que selon une nouvelle venue d'Occident, une armée arrivée de chez les Hyperboréens s'était emparée d'une cité grecque appelée Rome, située quelque part près de la Grande Mer. Je ne suis pas surpris qu'un amateur de légendes et de contes comme Héraclide puisse ajouter, pour embellir le récit véridique de la prise de Rome, ces histoires d'Hyperboréens et de Grande Mer » [trad. A.-M. OZANAM, Quarto, 2001]). Sur le lien entre les Gaulois et les mythiques Hyperboréens, voir les remarques formulées par D. BRIQUEL, *Regard des autres*, 1997, p. 43-45.

⁴⁷ Sur ce dédain de Plutarque envers Héraclide, voir D. MUSTI, *Etruria e Lazio*, 1987, p. 150 ; ID., *Greci*, 1988, p. 48-49 ; D. BRIQUEL, *Regard des autres*, 1997, p. 13. Les Anciens font souvent référence à Héraclide comme à un auteur privilégiant le fabuleux : voir p. ex. CIC., *De nat. deor.*, I, 13, 4 (qui parle de *puerilibus fabulis*) ; DIOG. LAERT., VIII, 72 (qui, à la suite de Timée, qualifie le Pontique de παραδοξολόγος).

grecs d'Italie méridionale, comme l'a bien établi A. Fraschetti dans un important article⁴⁸. On sait les rivalités qui existent, au IV^e siècle a.C.n., entre les ambitions conquérantes de Denys I^{er} de Syracuse et les cités grecques du Sud de la péninsule italienne. À peine célébrée, en 391, sa victoire contre Carthage qui lui assure le contrôle sur la Sicile⁴⁹, le tyran souhaite créer en Grande-Grèce une ἐπαρχία qui garantirait, outre la mainmise sur de riches zones agricoles, la pérennité de son pouvoir⁵⁰. Pour arriver à ses fins, Denys I^{er} saisit dans la querelle entre Locres et Rhégium un prétexte qui lui permet d'intervenir en Italie : à la requête de la première, il débarque dans la péninsule. Volant au secours de Rhégium, les autres cités de Grande-Grèce se coalisent, mais ne peuvent empêcher la dévastation de leurs territoires : la tyrannie de Denys I^{er} marque pour elles une époque de ruine et de désolation⁵¹. Or, et c'est ici qu'intervient l'élément intéressant, Syracuse fait appel, dans sa campagne italienne, aux services de peuples gaulois⁵². Dès lors, on ne s'étonnera pas outre mesure de voir les Grecs d'Italie méridionale rechercher l'alliance d'autres cités qui, en ces mêmes années, sont elles aussi en lutte contre les Gaulois – au premier rang desquelles on trouve Rome et sa voisine Caeré⁵³. Il est tout à fait vraisemblable que, pour flatter celles-ci et les intégrer dans une συγγένεια contre Denys I^{er} motivée par la défense de la grécité contre l'impérialisme syracusain⁵⁴, les Grecs du Sud de la péninsule aient décerné à l'une comme à l'autre le titre de

⁴⁸ Plutarque affirme d'ailleurs que la nouvelle de la prise de Rome par les Gaulois arrive à Héraclide « de l'Occident » (ἀπὸ τῆς ἐσπέρας) : voir A. FRASCHETTI, *Eraclide*, 1989, p. 82.

⁴⁹ DION. HAL., *AR*, XX, 7, 2 = XX a PITTIA : Διονυσίου [...] τοῦ κρατήσαντος Σικελίας ; voir aussi JUSTIN., XX, 1, 1.

⁵⁰ Les ambitions syracusaines sont plus vastes encore : s'il faut en croire Justin, l'abréviateur de Trogue-Pompée, Denys I^{er} entend inclure la Vénétie à son projet d'ἐπαρχία (JUSTIN., XX, 1, 8-9) ! Sur cette entreprise adriatique, on se reportera à L. BRACCESI, *Grecità*, 1979, p. 185-211 ; ID., *Cleonimo*, 1990, p. 85-98.

⁵¹ Comme le constate Denys d'Halicarnasse : ἡ δὲ τελευταία τε καὶ πασῶν μεγίστη κάκωσις ἀπάσαις ταῖς πόλεσιν ἢ Διονυσίου τυραννὶς ἐγένετο (DION. HAL., *AR*, XX, 7, 2 = XX a PITTIA : « le dernier et pire de tous les fléaux pour l'ensemble des cités fut la tyrannie de Denys » [trad. S. PITTIA, *Fragments*, 2002]). On trouvera un bon exposé de la campagne de Denys I^{er} en Italie méridionale chez M. SORDI, *Dynasteia*, 1992, p. 65-71, et une analyse du récit que Denys d'Halicarnasse lui consacre chez M. T. SCHETTINO, *Tradizione annalistica*, 1991, p. 63-69.

⁵² JUSTIN., XX, 5, 4. Sur cette alliance, qui intervient en 386, soit après la prise de Rome, voir L. BRACCESI, *Grecità*, 1979, p. 200-205 ; D. BRIQUEL, *Regard des autres*, 1997, p. 16-18 ; F. Zevi, *Siculi e Troiani*, 1999, p. 333-334.

⁵³ Strabon rapporte en effet que les habitants de Caeré, ceux-là mêmes qui avaient accepté d'accueillir les Romains et leurs *sacra* durant l'invasion de l'*Vrbs*, ont massacré en Sabine les Gaulois qui, de Rome, regagnaient le Sud de la péninsule avec leur butin : STR., V, 2, 3 (C 220) ; voir aussi DIOD. SIC., XIV, 117, 7. Sur la conscience qu'ont les Anciens du synchronisme entre le débarquement de Denys I^{er} en Italie et la prise de Rome par les Gaulois, voir POL., I, 6, 2 ; DIOD. SIC., XIV, 113, 1.

⁵⁴ Le texte transmis par Justin, issu de sources hostiles à Syracuse, montre l'expansionnisme de Denys I^{er} tourné contre les populations grecques d'Italie ; pour critiquer davantage le tyran, l'Italie est présentée comme presque exclusivement peuplée de Grecs (JUSTIN., XX, 1, 5 : *quae gentes non partem, sed uniuersam ferme Italiam ea tempestate occupauerant* [« c'est qu'à cette époque [les Grecs] n'occupaient pas une partie, mais presque toute l'Italie »]). Et Justin d'énumérer les peuples grecs d'Italie – longue litanie où l'on trouve évoqués côte à côte, comment s'en étonner, Caeré et le Latium (JUSTIN., XX, 1, 12 : *quid Caeren urbem dicam ? quid Latinos populos, qui ab Aenea conditi uidentur* ? [« et que dire de la ville de Caeré ? que dire des peuples latins fondés, selon toute apparence, par Énée ? »]). Sur le caractère anti-syracusain de la source utilisée par Justin, voir A. FRASCHETTI, *Eraclide*, 1989, p. 91-92 ; D. BRIQUEL, *Origine lydienne*, 1991, p. 114 ; ID., *Regard des autres*, 1997, p. 23-27 ; G. VANOTTI, *Roma*, 1999, p. 238-239.

πόλις Ἑλληνίς⁵⁵. Nous nous trouvons ici, comme le remarque avec justesse A. Fraschetti, devant une situation paradoxale, qui voit des Grecs qualifier de parentes des cités non helléniques, pour lesquelles une appellation de type πόλις Τυρρηνίς s'avérerait plus satisfaisante, avec pour objectif de faire entrer ces cités dans la lutte contre... les Grecs de Syracuse⁵⁶ ! Dans ce contexte, il faut sans doute accorder confiance au témoignage d'Héraclide du Pont transmis par Plutarque : quand il affirme que, selon des informations venues d'Occident, Rome, πόλις Ἑλληνίς, a été prise par les Gaulois, Héraclide s'inspire sans aucun doute de la propagande diffusée par les cités de Grande-Grèce opposées à l'impérialisme de Denys I^{er}.

L'influence du comportement syracusain dans la définition de Rome en πόλις Ἑλληνίς est prouvée, *a contrario*, par l'attitude que manifeste envers l'*Vrbs* un historien proche du tyran Denys II, Alcimos⁵⁷. Il semble en effet, s'il faut en croire un passage de son œuvre cité par Festus, qu'Alcimos se soit intéressé aux origines de Rome : il attribue la fondation de la ville à un certain Rhodios, dont la mère serait Alba, elle-même fille de Romulus. Les parents de Romulus seraient, selon Alcimos toujours, Énée et Tyrrhénia⁵⁸. Si Énée demeure présent dans la généalogie du fondateur, on remarque cependant que les noms féminins, Tyrrhénia et Alba, font référence au monde étrusco-latin. Rome dès lors ne compte plus au nombre des cités grecques d'Italie, et est reléguée dans un univers non hellénique. Tout indique que la version d'Alcimos, qui devait circuler dans les milieux favorables aux tyrans de Syracuse, est conçue en réponse à la tentative des cités de Grande-Grèce de s'allier aux Romains par une συγγένεια⁵⁹.

Enfin, nous ne pourrions clore ces quelques pages consacrées à l'intérêt de l'école aristotélécienne pour l'*Vrbs* sans mentionner que l'un des plus célèbres élèves du Stagirite, Théophraste, devenu successeur du Maître à la tête du Lycée, évoque dans un ouvrage de

⁵⁵ Caeré est désignée comme τις τῶν Ἑλληνίδων πόλεων par PLUT., *Cam.*, 21, 2. Sur les excellents rapports entretenus par Caeré, ancienne fondation de Pélasges thessaliens, avec les Grecs, voir STR., V, 2, 3 (C 220). Voir aussi D. BRIQUEL, *Pélasges*, 1984, p. 177 et 215-221 ; sur le trésor d'Agylia-Caeré à Delphes, G. VANOTTI, *Erodoto*, 1991, p. 472-476 ; G. COLONNA, *Doni di Etruschi*, 1993, p. 57-59 ; F. COARELLI, *Tarquini*, 1993, p. 33.

⁵⁶ A. FRASCHETTI, *Eraclide*, 1989, p. 90 ; voir aussi P.-M. MARTIN, *Énée*, 1989, p. 116 ; D. BRIQUEL, *Origine lydienne*, 1991, p. 112-123 ; P.-M. MARTIN, *Idée de royauté* 2, 1994, p. 196.

⁵⁷ A. FRASCHETTI, *Eraclide*, 1989, p. 94 ; G. VANOTTI, *Roma*, 1999, p. 237. T. J. Cornell et D. Musti ont toutefois rappelé que l'on connaît bien peu de choses de la biographie et des engagements d'Alcimos (T. J. CORNELL, *Aeneas*, 1975, p. 6-7 ; D. MUSTI, *Etruschi e Greci*, 1981, p. 26-27, n. 5).

⁵⁸ ALCIM., *FGrH* 560 F 4 (= FEST., *s. u. Romam*, p. 326 LINDSAY) ; les Modernes corrigent généralement Rhodios en Rhômos. C'est avec ce texte d'Alcimos que Romulus fait son entrée dans la littérature grecque : P.-M. MARTIN, *Idée de royauté* 1, 1982, p. 224 et 2, 1994, p. 194 ; A. MOMIGLIANO, *Origins of Rome*, 1989, p. 57. Il faut toutefois attendre Ératosthène, au siècle suivant, pour que Romulus soit présenté comme le fondateur de l'*Vrbs* (ERATOSTH., *FGrH* 241 F 45 = 840 F 20 [= SERV. AUCT., *ad Aen.*, I, 273]).

⁵⁹ A. FRASCHETTI, *Eraclide*, 1989, p. 94-95 ; D. BRIQUEL, *Regard des autres*, 1997, p. 23-27 ; G. VANOTTI, *Roma*, 1999, p. 237-240.

botanique une expédition romaine en Corse destinée à doter la cité d'une flotte de qualité⁶⁰. Ce témoignage ne retiendra guère notre attention, puisque la question de la nature grecque ou barbare des Romains ne s'y pose pas. Il prouve néanmoins qu'à la fin du IV^e siècle, certains cercles grecs avaient de la cité latine une connaissance relativement précise et observaient avec curiosité sa montée en puissance □ matérialisée ici par la volonté d'acquérir un important équipement naval.

⁶⁰ THEOPHR., *HP*, V, 8, 2. Les Romains, selon ce passage, souhaitent construire une cité (τὴν πόλιν οἰκίζειν) sur l'île et tirer profit de la qualité reconnue de ses arbres en vue de construire une flotte. L'expédition échoue. Sur l'authenticité du témoignage de Théophraste, voir S. AMIGUES, *Incursion*, 1990, p. 79-83 ; T. J. CORNELL, *Beginnings*, 1995, p. 321-322. Pline affirme que Théophraste est le premier auteur grec à avoir traité avec soin (*diligentius*) de l'histoire romaine (PLIN., *NH*, III, 57, avec les remarques de P. M. FRASER, *World*, 1994, p. 186).

II. Rome vue par les Grecs à l'époque hellénistique

C'est donc en oscillant entre le glorieux titre de πόλις Ἑλληνίς et celui de cité étrusco-latine que Rome entre dans l'ère hellénistique – quelque trois centaines d'années qui vont voir changer radicalement son rôle dans l'univers grec. À la fin du IV^e siècle a.C.n. en effet, elle n'est encore qu'une cité périphérique, qui peut certes s'avérer utile dans les jeux politiques des cités de Grande-Grèce, mais ne semble guère intéresser le cœur de l'Hellade. Au cours du siècle suivant, les victoires des Romains face à Pyrrhus, puis surtout face aux Carthaginois, leur valent une place de poids sur l'échiquier politique méditerranéen. Le second siècle voit leur domination s'installer sur la Grèce continentale et, plus largement, dans toute la Méditerranée orientale. Enfin, quand expire, en même temps que la République romaine, l'âge hellénistique, l'*Vrbs* est devenue la maîtresse incontestée de l'οἰκουμένη – le nouveau centre du monde. Dans cette période toute de contrastes et d'évolutions, il importe dès lors de déceler la manière dont les Grecs se proposent de représenter Rome, tour à tour ennemie et alliée, dominatrice et dominée, mais aussi de percevoir, à travers ce miroir grec, le regard que les Romains portent sur eux-mêmes.

II. 1. Rome dans l'orbite du monde grec

À la fin du IV^e siècle a.C.n., les équilibres au sein de l'espace méditerranéen se trouvent considérablement modifiés. C'est le temps d'Alexandre, de ses conquêtes, de son Empire, à l'aune duquel se mesurent désormais les rapports de force. La tradition veut que le Macédonien ne soit pas resté indifférent au prestige grandissant de Rome. Lors de son séjour à Babylone, en 324-323, préparant peut-être une expédition occidentale⁶¹, Alexandre aurait reçu nombre d'ambassades. Certaines d'entre elles viennent d'Italie⁶², et, s'il faut en croire Clitarque, les Romains eux-mêmes se présentent devant le Conquérant⁶³. La chose n'est pas certaine □ Tite-Live par exemple estime que les Romains ne connaissaient pas Alexandre⁶⁴, et

⁶¹ DIOD. SIC., XVIII, 4, 4 ; PLUT., *Alex.*, 68, 1 ; voir, parmi les Modernes, L. BRACCESI, *Tematica d'Alessandro*, 1976, p. 179-180 ; M. FLOWER, *Alexander*, 2000, p. 132-134.

⁶² DIOD. SIC., XVII, 113, 1-2 ; ARR., VII, 15, 4-6 ; JUST., XII, 13, 1-2.

⁶³ CLITARCH., *FGrH* 137 F 31 (= PLIN., *NH*, III, 57). Voir aussi le témoignage des historiens d'Alexandre Aristos de Salamine et Asclépiadès (respectivement *FGrH* 143 F 2 [= ARR., VII, 15, 5] et *FGrH* 144 F 1 [= ARR., VII, 15, 5]).

⁶⁴ LIV., IX, 18, 6 : *id uero periculum erat, quod leuissimi ex Graecis [...] dictitare solent, ne maiestatem nominis Alexandri, quem ne fama quidem illis notum arbitror fuisse, sustenere non potuerit populus Romanus* (« on courait le risque, n'est-ce pas, comme aiment à le souligner les plus inconséquents des Grecs [...], de voir le peuple romain obligé de s'incliner devant la majesté du nom d'Alexandre dont, à mon avis, il n'avait jamais entendu parler ! » [trad. A. FLOBERT, 1996]). Sur la célèbre digression que Tite-Live consacre à Alexandre dans

les Modernes mettent généralement en doute la réalité de l'ambassade⁶⁵. Sans vouloir accorder une importance démesurée à cette anecdote, il faut toutefois remarquer que le Macédonien, à plus forte raison s'il envisage de passer en Occident, devait être bien renseigné sur la géopolitique italienne. Il n'est donc pas impossible qu'il ait eu des Romains une certaine connaissance, que reflète son historien Clitarque en les comptant au nombre des ambassadeurs reçus à Babylone.

Plus digne de foi apparaît la notice consacrée à l'alliance qu'aurait conclue Alexandre le Molosse, oncle du Macédonien, avec les Romains lors de son expédition contre les Lucaniens et les Samnites. Les événements se situent entre 334 et 330 a.C.n. Appelé par les Tarentins, le roi épirote cherche à obtenir l'appui de Rome dans son entreprise : ne partagent-ils pas la même inimitié envers les belliqueux Samnites⁶⁶ ? Mais il y a plus. Comme l'a démontré D. Briquel, le roi des Molosses a très probablement mis en avant une prétendue συγγένεια avec les Romains pour s'attirer leur alliance, et évoqué leurs communs ancêtres les Pélasges⁶⁷. Voici donc, selon toute vraisemblance, Rome incluse une fois encore dans la sphère hellénique, non plus pour contrer les prétentions syracusaines en Italie, mais pour lutter face à un peuple barbare. Contre les Samnites, les Romains se montreront d'ailleurs plus valeureux que les Grecs : si l'expédition d'Alexandre le Molosse en Italie tourne court, minée par les rivalités qui éclosent entre le roi et les Tarentins et soldée par la mort du premier⁶⁸, l'*Vrbs* poursuit avec constance ses ennemis, et, malgré quelques difficultés – dont la plus célèbre n'est autre que l'humiliation des Fourches Caudines – finit par l'emporter définitivement sur les Samnites en 290 a.C.n.

son IX^e livre, on se reportera aux analyses de A. MOMIGLIANO, *Livio*, 1966, p. 499-501 ; J.-E. BERTRAND, *Portrait*, 2000, p. 312-316 ; M. MAHE-SIMON, *Enjeu historiographique*, 2001, p. 37-63 ; M. R. MORELLO, *Digression*, 2002, p. 62-85. Sur l'identification des *leuissimi ex Graecis*, expression derrière laquelle se cache probablement Timagène d'Alexandrie, voir H. FUCHS, *Geistige Widerstand*, 1964, p. 13-14 et 40-42 ; B. FORTE, *Rome and the Romans*, 1972, p. 195 ; L. BRACCESI, *Tematica d'Alessandro*, 1976, p. 183-184 ; M. H. CRAWFORD, *Greek Intellectuals*, 1978, p. 193 ; M. SORDI, *Timagene*, 1980, p. 796-797 ; J. M. ALONSO-NUÑEZ, *Opposizione*, 1982, p. 131-132 ; R. SYME, *Augustan Aristocracy*, 1986, p. 357-358 ; E. GABBA, *Dionysius*, 1991, p. 192 ; D. BRIQUEL, *Pastores Aboriginum*, 1995, p. 57, n. 48 ; M. R. MORELLO, *Digression*, 2002, p. 64, n. 12.

⁶⁵ Sur la question de l'authenticité de cette ambassade romaine, voir les remarques de E. MANNI, *Relazioni*, 1956, p. 180 ; P. VEYNE, *Impérialisme*, 1975, p. 833-834 ; L. BRACCESI, *Tematica d'Alessandro*, 1976, p. 180-182 ; ID., *Grecità*, 1979, p. 250-276 ; R. W. WALLACE, *Hellenization*, 1990, p. 291 et P.-M. MARTIN, *Idée de royauté* 2, 1994, p. 19-26.

⁶⁶ LIV., VIII, 17, 9-10 ; JUST., XII, 2, 12. Sur cette alliance, voir L. BRACCESI, *Grecità*, 1979, p. 261-263 ; P.-M. MARTIN, *Idée de royauté* 2, 1994, p. 58. Pausanias indique pour sa part que le roi des Molosses est mort avant d'avoir pu se battre contre les Romains (PAUS., I, 11, 7). Peut-être faut-il en conclure à un retournement d'alliance, ce qui ne saurait étonner puisque nombreux sont les revirements survenus lors du passage d'Alexandre en Italie. On notera d'ailleurs que cette idée de retournement d'alliance est également présente, sur le mode conditionnel, chez Tite-Live lui-même : *Alexander – incertum qua fide culturus, si perinde cetera processissent – pacem cum Romanis fecit* (LIV., VIII, 17, 10 : « [Alexandre] conclut avec les Romains une paix dont on ne sait avec quelle foi il l'eût respectée, si la suite de son entreprise avait été aussi heureuse » [trad. R. BLOCH et CH. GUITTARD, C.U.F., 1987]).

⁶⁷ D. BRIQUEL, *Pélasges*, 1984, p. 510-512.

⁶⁸ Voir STR., VI, 3, 4 (C 280) sur la mésentente entre Alexandre et les Tarentins et LIV., VIII, 24, 1 ; PAUS., I, 11, 3 ; JUST., XII, 2, 1-15 sur la mort du roi épirote.

Il est intéressant de mentionner une autre revendication, par les Grecs, de leur parenté avec Rome. Nous sommes cette fois encore dans le sillage d'Alexandre le Grand, puisque le personnage dont il va être question ici est l'un de ses successeurs – Démétrios Poliorcète. Strabon rapporte à son sujet une intéressante anecdote. Des gens d'Antium, une cité passée depuis 338 sous le contrôle de Rome, s'adonnent à la piraterie aux dépens des Grecs. Démétrios les capture et les renvoie aux Romains avec ce message : *χαρίζεσθαι μὲν αὐτοῖς ἔφη τὰ σώματα διὰ τὴν πρὸς τοὺς Ἑλληνας συγγένειαν, οὐκ ἀξιοῦν δὲ τοὺς αὐτοὺς ἄνδρας στρατηγεῖν τε ἅμα τῆς Ἰταλίας καὶ ληστήρια ἐκπέμπειν, καὶ ἐν μὲν τῇ ἀγορᾷ Διοσκοῦρων ἱερὸν ἰδρυσάμενους τιμᾶν, οὓς πάντες Σωτήρας ὀνομάζουσιν, εἰς δὲ τὴν Ἑλλάδα πέμπειν τὴν ἐκείνων πατρίδα τοὺς λεηλατήσοντας*⁶⁹. Ainsi donc, aux yeux du Preneur de Villes, Rome est-elle considérée comme une parente du monde grec, et c'est au nom de cette *συγγένεια* qu'il fait preuve de clémence devant ses agissements. On sent toutefois que l'affirmation de l'hellénisme de l'*Vrbs* est comme soumise à conditions : les actes de piraterie qu'elle a permis à Antium de perpétrer sont jugés indignes d'une πόλις Ἑλληνίς. Les Romains comprennent parfaitement l'avertissement de Démétrios, et exigent des Antiates qu'ils mettent aussitôt un terme aux actes de piraterie. Ainsi fut fait.

L'attention que les Grecs ne cessent de leur manifester flatte les Romains, et certains d'entre eux y réagissent favorablement. Bien conscients des avantages que leur procure une prétendue parenté avec le monde hellénique, ils s'efforcent de la valoriser et intègrent, dès la première moitié du III^e siècle a.C.n., la légende de leurs origines énéennes – véritable passeport pour accéder à la scène internationale⁷⁰. Les exemples sont nombreux, qui montrent Rome tirer parti de sa légitimité de fille de Troie contre des peuples 'barbares'. Au cours de la première Guerre Punique, plus exactement en 263, survient la *deditio* volontaire de Ségeste : la cité sicilienne, dont on fait remonter les origines aux Troyens depuis le V^e siècle a.C.n. au moins⁷¹, se range aux côtés des Romains au nom de leur parenté⁷². Quelques années plus tard, en 248, les Romains s'installent sur le Mont Éryx, siège d'un célèbre sanctuaire consacré à

⁶⁹ STR., V, 3, 5 (C 232) : « s'il leur faisait la faveur de leur restituer [les pirates] au nom de la parenté unissant les Romains aux Grecs, il ne jugeait pas moins inadmissible que les mêmes hommes fussent à la fois les conducteurs de l'Italie et les pourvoyeurs des expéditions de pirates, ou qu'ils adorassent les Dioscures et leur aient élevé un temple sur le Forum en même temps qu'ils envoyaient des pillards désoler les rivages de la Grèce, patrie de ces dieux universellement connus sous le nom de Protectors » (trad. FR. LASSERRE, C.U.F., 1967). L'événement se situe probablement vers 290 a.C.n., et en tout cas avant 283, date de la mort de Démétrios ; il est commenté par S. MAZZARINO, *PSC* 2, 1, 1966, p. 55-57 ; P. VEYNE, *Hellénisation*, 1979, p. 10 ; N. M. HORSFALL, *Aeneas-Legend*, 1988, p. 21 ; P.-M. MARTIN, *Idée de royauté* 2, 1994, p. 59 ; T. P. WISEMAN, *Origins*, 1994, p. 13-14.

⁷⁰ E. J. BICKERMAN, *Origines Gentium*, 1952, p. 73 ; P. VEYNE, *Impérialisme*, 1975, p. 834-835 ; A. MOMIGLIANO, *How to Reconcile*, 1984, p. 449 ; P.-M. MARTIN, *Énée*, 1989, p. 117 ; E. GABBA, *Mondo ellenistico*, 1992, p. 201 ; T. J. CORNELL, *Beginnings*, 1995, p. 65 ; M. A. LEVI, *Ercole*, 1996, p. 89 ; CL. ANDO, *Polis*, 1999, p. 12 ; E. GABBA, *Idea di Roma*, 2000, p. 56-57. L'héritage troyen, ainsi que nous l'avons montré déjà, n'est pas encore conçu en clé anti-hellénique : voir ci-dessus, p. 67-68.

⁷¹ THC., VI, 2, 2.

⁷² CIC., *Verr.*, IV, 72 ; DIOD. SIC., XXIII, 5 ; ZON., VIII, 9.

Vénus, la mère d'Énée⁷³ : ici encore, l'*Vrbs* fait valoir sa prétendue origine troyenne pour contrer ses ennemis carthaginois. Vient la seconde Guerre Punique, et toujours les Romains brandissent l'étendard énéen. Il leur vaut, prétend-on, l'alliance des Vénètes, descendants du Troyen Anténor⁷⁴, la protection de Vénus Érycine et même celle de la Grande Mère, que les Romains font venir de Troade et accueillent avec faste, en 204⁷⁵. Autant de manifestations qui prouvent l'intérêt que Rome entend tirer de son ascendance troyenne face aux troupes barbares d'Hannibal. Toutefois, la συγγένεια entre les rives du Tibre et celles du Scamandre peut également s'avérer utile dans des contextes plus pacifiques. C'est peut-être au nom de son origine troyenne que l'*Vrbs* demande, et obtient en 228 a.C.n., sa participation aux Jeux Isthmiques⁷⁶. De même, lorsqu'au lendemain de la guerre contre Philippe V de Macédoine, Flamininus se pose en défenseur de l'Hellade et offre la liberté aux Grecs, il le fait en évoquant son sang troyen⁷⁷ et la parenté que celui-ci lui confère avec le monde hellénique⁷⁸.

D'emblée, une constatation. Dans les événements que nous venons de mentionner et qui ont pour protagonistes Alexandre le Grand, son oncle le Molosse ou Démétrios Poliorcète, il n'est pas certain que les Grecs expliquent leur parenté avec l'*Vrbs* en fonction de l'origine troyenne de celle-ci : ainsi, s'il est vrai, comme l'a montré D. Briquel avec d'intéressants arguments, qu'Alexandre le Molosse s'allie aux Romains au nom d'une συγγένεια, celle-ci passe par les Pélasges, et non par les Troyens ; d'autre part, rien n'indique dans nos sources que, lorsque Démétrios Poliorcète rappelle aux Romains leur hellénisme, il s'appuie sur la légende énéenne⁷⁹. En revanche, les exemples pris du côté romain montrent nettement que les Romains expliquent tant leur hostilité aux Barbares que leur appartenance au monde grec en recourant à la légende troyenne⁸⁰.

⁷³ POL., I, 55, 6-10 ; DIOD. SIC., IV, 78, 4-5 et 83, 1-7. Sur la fondation de ce sanctuaire par Énée, voir VERG., *Aen.*, VIII, V, 759-760 et DION. HAL., *AR*, I, 53, 1.

⁷⁴ SIL. ITAL., *Pun.*, VIII, 602-604 ; XII, 212-260, avec le commentaire de L. BRACCESI, *Antenore*, 1984, p. 82-86. Sur les bonnes relations entre Vénètes et Romains, voir aussi R. SCUDERI, *Tradimento di Antenore*, 1976, p. 38-39 ; D. BRIQUEL, *Dionigi*, 1990, p. 125.

⁷⁵ Le consul Q. Fabius Cunctator consacre en 215 un temple à la déesse sicilienne sur le Capitole : LIV., XXIII, 30, 13-14 et 31, 9. Quant à la Magna Mater, c'est le roi Attale qui accepte de la céder aux Romains : voir p. ex. les récits de LIV., XXIX, 10, 4-8 ; 11, 1-8 et 14, 5-14 ; OV., *F.*, IV, 247-348. Sur ces deux dédicaces, voir E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 46-47 ; ID., *Cultural Fictions*, 1993, p. 8.

⁷⁶ POL., II, 12, 8 ; voir les commentaires de E. GABBA, *Valorizzazione*, 1976, p. 101 ; J. POUSET, *Légende d'Énée*, 1989, p. 243, n. 57 ; P.-M. MARTIN, *Énée*, 1989, p. 118 et *Idée de royauté* 2, 1994, p. 62 et 202.

⁷⁷ Plutarque affirme que Flamininus consacre à Delphes son propre bouclier et une couronne d'or sur lesquels il fait graver des inscriptions rappelant son ascendance énéenne : PLUT., *Flam.*, 12, 11 et 12. Le Sage de Chéronée était aussi prêtre d'Apollon à Delphes : il n'y a donc aucune raison de mettre en doute son témoignage.

⁷⁸ LIV., XXXVII, 37, 2-3 ; XXXVIII, 39, 10 ; voir aussi PLUT., *Flam.*, 11, 7.

⁷⁹ Comme le remarque très à propos N. M. HORSFALL, *Aeneas-Legend*, 1987, p. 21.

⁸⁰ L'unique exception concerne la participation de Rome aux Jeux Isthmiques : on ne peut dire avec certitude si l'admission des Romains est due à la légende troyenne ou, par exemple, à celle qui les unit à l'Arcadie : N. M. HORSFALL, *Aeneas-Legend*, 1987, p. 21.

Ce constat en amène un autre : aux yeux des Grecs, la tradition sur l'ascendance troyenne des Romains n'est qu'un procédé parmi d'autres pour faire entrer Rome, de plus en plus incontournable en Italie, dans leur univers culturel ; mais aux yeux des Romains cette tradition devient exclusive de toutes les autres. On s'est beaucoup interrogé sur le choix des Romains : pourquoi ont-ils préféré Énée, l'exilé chassé d'une patrie en flammes, à Ulysse ou à l'un des Achéens victorieux que la tradition grecque fait également aborder dans la région ? La question demeure sans réponse⁸¹, mais une chose est certaine : si Rome décide de se placer sous le patronage d'Ilion, ce n'est en aucun cas pour exprimer son antagonisme envers la Grèce, mais au contraire pour entrer dans la sphère culturelle hellénique. À partir du IV^e siècle en effet, au moment même où la légende troyenne commence à s'implanter chez elle⁸², Rome est tout imprégnée de philhellénisme. L'acculturation est bien réelle, qui pousse la cité à se placer sous les auspices de grandes figures du monde grec □ Énée bien sûr, mais aussi Évandre ou Héraclès □, à faire circuler la légende du pythagorisme du roi Numa⁸³, à adopter des *cognomina* de saveur toute hellénique⁸⁴ ou encore à étudier la langue grecque et à s'immerger dans sa littérature⁸⁵. Lorsqu'ils intègrent la légende troyenne à leurs propres traditions sur les origines de leur Ville⁸⁶, les Romains aspirent à être reconnus comme des

⁸¹ E. S. Gruen, qui s'est intéressé à cette question, suggère que le choix de Troie est lié au prestigieux passé de la cité, mais aussi à sa disparition : personne ne viendra revendiquer son héritage ! Troie n'étant plus qu'un symbole, poursuit-il, les Romains peuvent le modeler selon leurs propres objectifs (E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 31 ; ID., *Cultural Fictions*, 1993, p. 6-8).

⁸² La légende troyenne est utilisée par les Romains dès la première moitié du III^e siècle a.C.n., au cours de la première Guerre Punique (voir ci-dessus, p. 76-77) ; il est donc probable que son implantation ait pris place quelques décennies auparavant.

⁸³ Le pythagorisme pénètre à Rome dès le IV^e siècle a.C.n., et s'y montre rapidement très influent ; voir sur cette question E. GABBA, *Tradizione letteraria*, 1966, p. 158-159 ; ID., *Collegia*, 1984, p. 85 ; J. MARTINEZ-PINNA, *Origen*, 1989, p. 139-140 ; N. BERTI, *Decadenza morale*, 1989, p. 50-51 ; A. STORCHI MARINO, *Marcio Censorino*, 1992, p. 130-135 ; M. HUMM, *Pythagorisme 1*, 1996, p. 339-353 ; M. MAHE-SIMON, *Pythagorisme*, 1999, p. 147 et 152 ; E. GABBA, *Idea di Roma*, 2000, p. 58 ; ID., *Origine e carattere*, 2000, p. 65. Sur la question de l'influence de Pythagore sur Numa, on se reportera désormais à A. STORCHI MARINO, *Numa e Pitagora*, 1999, notamment p. 17-44.

⁸⁴ Voir par exemple les *cognomina* de Q. Publilius Philo (consul en 339, 327, 320 puis 315 et père du *foedus aequum* entre Rome et Naples en 326) et P. Sempronius Sophus (consul en 304), ou encore de A. Manlius Torquatus Atticus (consul en 244 et 241), P. Furius Philus (consul en 223) et L. Veturius Philus (consul en 220 ; voir I. SHATZMAN, *Veturii*, 1973, p. 68-71). Pour un commentaire, on se reportera à J. KAIMIO, *Greek Language*, 1979, p. 182-183 ; A. MOMIGLIANO, *Sagesses*, 1984, p. 25-26 (qui note que les deux premiers consuls portant des *cognomina* grecs sont issus de la plèbe ; voir aussi M. DUBUISSON, *Grec à Rome*, 1992, p. 189).

⁸⁵ La littérature 'latine' naît grecque : elle est conçue comme une imitation de modèles littéraires grecs, et est le fait, dans un premier temps, de Grecs ou d'Italiens hellénisés, à l'instar de ce Livius Andronicus qui adapte l'*Odyssée* en latin. Quant à l'historiographie, genre longtemps réservé aux aristocrates romains, elle s'exprimera exclusivement en grec jusqu'à la moitié du II^e siècle a.C.n., destinée qu'elle est à contrer la propagande anti-romaine qui circule dans le Sud de la péninsule et en Sicile au temps des Guerres Puniques (voir notamment E. GABBA, *Tradizione letteraria*, 1966, notamment p. 141-142 ; J. D. R. EVANS, *Art of Persuasion*, 1992, p. 149 ; E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 223 et 230-231 ; L. CANFORA, *Città greca*, 1994, p. 19-21 ; D. BRIQUEL, *Regard des autres*, 1997, p. 47 ; M. CHASSIGNET, *Héros*, 1997, p. 37 ; F. MORA, *Storiografia*, 1999, p. 7 ; E. GABBA, *Pubblica opinione*, 1999, p. 75-76 ; ID., *Idea di Roma*, 2000, p. 60 ; ID., *Origine e carattere*, 2000, p. 62 et 66-67 ; ID., *Ancora*, 2001, p. 591).

⁸⁶ Sur le processus de fusion progressive de la légende énéenne et de la tradition locale d'une fondation romuléenne, on se reportera notamment à A. MOMIGLIANO, *How to Reconcile*, 1984, p. 438-442 et 449 ; J. POUCKET, *Légende d'Énée*, 1989, p. 246-252. On notera que, s'il faut accorder quelque crédit à la tradition, un membre de la *gens Iulia* dédie en 431 a.C.n. le temple d'Apollon sur le Champ de Mars (LIV., IV, 29, 7). Or on

parents de l'Hellade, tant individuellement que collectivement. Et s'ils utilisent si volontiers la légende d'Énée, ce n'est pas seulement pour poursuivre de très prosaïques intérêts politiques et militaires, notamment face aux Carthaginois, mais surtout parce que, au plus profond de leurs convictions, ils se sentent et se vivent Troyens. Il ne faut pas sous-estimer cette sincérité.

II. 2. L'ambiguïté de l'héritage troyen

Néanmoins, le caractère pacifique des relations entre Rome et le monde grec va rapidement se détériorer au début du III^e siècle a.C.n., cédant le pas à une hostilité de plus en plus clairement affichée. Celle-ci est d'abord le fait des Grecs. Depuis quelques décennies déjà, Tarente se montre suspicieuse devant l'irrésistible ascension de l'*Vrbs*. C'est que cette dernière s'affirme très entreprenante dans le Sud de la péninsule italienne. Dès 326, elle est l'alliée de Naples au sein d'un *foedus aequum*, et entretient avec la cité campanienne une communauté d'intérêts que Tarente voit d'un mauvais œil⁸⁷. Par sa victoire définitive sur les Samnites, quelque trente années plus tard, l'*Vrbs* consolide encore ses positions méridionales. Aussi, bien des cités de Grande-Grèce appellent-elles les Romains à installer chez elles des garnisons⁸⁸. Tarente peut difficilement contenir plus longtemps son impatience. Quand le Sénat romain lui envoie une ambassade, en 281, elle la reçoit de façon indigne⁸⁹ : la guerre semble inévitable. Les Tarentins appellent dès lors à leur secours un *condottiere* grec, le roi épirote Pyrrhus. Avec le conflit qui s'installe, c'est la place même de Rome dans l'univers hellénique qui va se trouver redéfinie. Il importe donc d'accorder quelque attention aux évolutions qui prennent corps en ces années décisives.

Avec l'arrivée de Pyrrhus en Italie, les Grecs cessent de voir dans l'ascendance troyenne des Romains un gage de συγγένεια. Pausanias nous apprend en effet que l'Épirote,

connaît les liens étroits du dieu avec Troie, et l'appartenance des Iulii aux fameuses *gentes Albanae* que l'on dit originaires d'Ilion ; la consécration du temple d'Apollon, dès lors, pourrait être le premier signe de la reconnaissance par Rome de son origine troyenne : F. Zevi, *Siculi e Troiani*, 1999, p. 341-342.

⁸⁷ Les tentatives tarentines pour empêcher l'alliance de Rome et de Naples sont rapportées par Liv., VIII, 25, 7-8 ; 27, 2 et Dion. Hal., AR, XV, 5, 5 = XV h Pittia, dont les récits sont comparés par M. Mahe-Simon, *Siège de Naples*, 2000, p. 257-272. Sur l'hostilité entre Tarente et Rome sur la question campanienne, voir M. Humm, *Pythagorisme 2*, 1997, p. 35-38.

⁸⁸ On connaît l'épisode, célèbre, de la mutinerie des troupes campaniennes de Décimus, envoyées par les Romains en garnison à Rhégium ; les mutins seront punis de manière exemplaire par Rome, soucieuse de soigner son image auprès des Grecs : Pol., I, 7, 9-13 ; Dion. Hal., AR, XX, 4, 2-5, 5 = XX b Pittia. Sur cet épisode, voir K. Lomas, *Rome and the Western Greeks*, 1993, p. 56 ; M. T. Schettino, *Tradizione annalistica*, 1989, p. 53-59 ; P.-M. Martin, *Cité grecque*, 2000, p. 154-155.

⁸⁹ Les mésaventures des ambassadeurs romains sont présentées, sur le mode burlesque, par Dion. Hal., AR, XIX, 5, 1-4 = XIX k Pittia.

descendant d'Achille, entend réitérer les exploits de son ancêtre face à la fille d'Ilion⁹⁰. Il n'est plus question désormais que d'hostilité – qu'ils sont loin, les Troyens d'Euripide, ces proches parents dont on pleurait le sort malheureux⁹¹ ! Le III^e siècle a.C.n. emprunte plutôt le chemin tracé par Isocrate, pour qui Troie rime avec inimitié et barbarie⁹². L'exploitation idéologique de la guerre de Troie qui a lieu dans les années successives au débarquement de Pyrrhus s'avère sans commune mesure avec ce qui avait pu être fait précédemment. Cela ne veut pas dire pour autant, comme le pensait J. Perret, que l'expédition du roi d'Épire marque la création de la légende troyenne⁹³, mais simplement que la thématique est réactivée dans un sens entièrement neuf⁹⁴. De cette 'propagande de guerre', en dehors du témoignage tardif de Pausanias, subsistent bien peu d'échos indiscutables⁹⁵. Peut-être néanmoins est-on en droit d'évoquer le témoignage de Timée. Deux fragments de l'historien sicilien indiquent que la prétendue ascendance troyenne des Romains lui était connue. Il s'agit tout d'abord d'une notice conservée par Denys d'Halicarnasse ; Timée y décrit les Pénates conservés à Lavinium et insiste sur leur origine troyenne⁹⁶. Le second fragment est pour nous plus intéressant, puisque c'est de Rome cette fois qu'il s'agit : καὶ μὲν ἐν τοῖς περὶ Πύρρου πάλιν φησὶ τοὺς Ῥωμαίους ἔτι νῦν ὑπόμνημα ποιουμένους τῆς κατὰ τὸ Ἴλιον ἀπωλείας ἐν ἡμέρᾳ τινὶ κατακοντίζειν ἵππον πολεμιστὴν πρὸ τῆς πόλεως ἐν τῷ Καμπῷ καλουμένῳ, διὰ τὸ τῆς Τροίας τὴν ἄλωσιν διὰ τὸν ἵππον γενέσθαι τὸν δούριον προσαγορευόμενον⁹⁷.

⁹⁰ PAUS., I, 12, 1. Pyrrhus se place, dès avant son expédition italienne, sous les auspices de son ancêtre Achille : PLUT., *Pyrrh.*, 7, 7.

⁹¹ Voir ci-dessus, p. 67-68.

⁹² ISOCR., *Paneg.*, 158-159 ; voir aussi *Panath.*, 42 ; *Hel.*, 51 et 67. Sur le jugement d'Isocrate, faisant des Troyens les représentants emblématiques des barbares d'Asie, voir C. B. WELLES, *View of History*, 1966, p. 15-16 ; C. D. HAMILTON, *Rhetoric and History*, 1979, p. 293 ; S. JÄKEL, *Beobachtungen*, 1991, p. 72-73 ; G. SCHEPENS, *Utopianism and Hegemony*, 1998, p. 124 ; T. L. PAPILLON, *Use of Myth*, 1996, p. 12-13 ; S. GOTTELAND, *Mythe et rhétorique*, 2001, p. 214 et 224-226.

⁹³ J. PERRET, *Légende*, 1942, notamment p. 409-434. L'ouvrage du savant français est aussi célèbre que sa thèse paraît excessive : J. Perret y disqualifie, parfois sommairement, tous les témoignages – littéraires ou archéologiques – qui vont à l'encontre de son opinion. Il faut néanmoins mettre à son crédit d'avoir souligné que l'expédition de Pyrrhus en Italie marquait une étape cruciale dans le développement de la légende troyenne.

⁹⁴ Sur ce retournement de la signification de la légende troyenne au temps de Pyrrhus, voir P. LEVEQUE, *Pyrrhos*, 1957, p. 251-258 ; E. GABBA, *Valorizzazione*, 1976, p. 99 ; P.-M. MARTIN, *Énée*, 1989, p. 117-118 et *Idée de royauté* 2, 1994, p. 197-200.

⁹⁵ On sait par exemple, sur la foi du témoignage dionysien (DION. HAL., *AR*, I, 6, 1), que Hiéronymos de Cardia, historien de Pyrrhus (voir p. ex. PLUT., *Pyrrh.*, 17, 7 ; 21, 12 ; 27, 8), traite des origines de Rome, mais nous n'avons conservé aucun fragment qui permette d'affirmer qu'il s'y livre à la condamnation de l'*Vrbs* à cause de ses origines troyennes. Quant au témoignage de Lycophron où Pyrrhus apparaîtrait en nouvel Achille face à une nouvelle Troie (LYC., *Alex.*, 1435-1450), parfois retenu par les historiens (p. ex. P.-M. MARTIN, *Idée de royauté* 2, 1994, p. 198-199), son obscurité pousse à ne pas le verser au dossier (voir les arguments avancés par P. LEVEQUE, *Pyrrhos*, 1957, p. 256, n. 1).

⁹⁶ TIM., *FGrH* 566 F 59 (= DION. HAL., *AR*, I, 67, 4). Pour une analyse approfondie de ce témoignage, on se reportera à A. DUBOURDIEU, *Pénates*, 1989, p. 264-285. Timée prétend tirer son information des Lavinates eux-mêmes (παρὰ τῶν ἐπιχωρίων) ; sur cette affirmation, voir G. DURY-MOYAERS, *Énée*, 1981, p. 66-68 ; A. MOMIGLIANO, *Atene*, 1982, p. 40 et 45.

⁹⁷ TIM., *FGrH* 566 F 36 (= POL., XII, 4 b, 1 : « dans son Histoire de Pyrrhus Timée dit encore que les Romains commémorent encore aujourd'hui la destruction d'Ilion à date fixe, en tuant à coups de javelots un cheval de guerre, devant la ville, au lieu appelé le Champ-de-Mars, parce que la prise de Troie est due au fameux cheval de bois » [trad. P. PEDECH, C.U.F., 1961]).

L'interprétation que propose Timée du sacrifice de l'*Equus October* n'est guère satisfaisante, et Polybe déjà en soulignait le caractère totalement inadéquat⁹⁸. Elle mérite toutefois de retenir l'attention, car on lit à travers elle une 'étiologie dépréciative'⁹⁹ selon laquelle les Romains, revanchards, cherchent toujours à oublier la défaite de leurs ancêtres face aux Achéens. Que ce propos impertinent figure dans l'ouvrage consacré par l'historien sicilien à Pyrrhus ne doit pas surprendre : peut-être reflète-t-il un aspect de la propagande utilisée contre Rome par le roi d'Épire¹⁰⁰.

Sur l'utilisation hostile de la légende troyenne par Pyrrhus, l'on ne possède donc qu'un témoignage tardif, celui de Pausanias, et un écho possible, mais très atténué, chez Timée. Pourtant, certains indices montrent que ce premier affrontement direct entre Rome et les Grecs va avoir une influence considérable sur la définition de la première par les seconds. Il est clair désormais que le monde hellénique ne contemple plus l'*Vrbs* du même œil et la fait basculer du rang de cité parente à celui de cité non grecque. L'ascendance troyenne n'est plus gage de συγγένεια : elle marque les Romains du sceau infamant de la barbarie. Dorénavant, même lorsqu'ils chercheront l'appui de Rome, les Grecs se référeront à la guerre qui a opposé Achéens et Troyens. Ainsi de la fameuse affaire d'Acarnanie : en 237-236, les Acarnaniens font appel aux Romains dans le conflit qui les oppose à la Ligue Étolienne ; pour justifier leur requête, ils précisent que, seuls parmi les Grecs, ils n'ont pas participé à la guerre de Troie. L'argument s'avère convaincant, et les Romains envoient une ambassade aux Étoliens¹⁰¹. L'opération diplomatique échoue¹⁰², et cette affaire ne vaudrait guère que l'on s'y attarde si elle n'était révélatrice des conceptions circulant dans le monde grec de l'époque. À travers ce récit en effet, on perçoit, en creux, l'hostilité qui devait prévaloir en Grèce vis-à-vis des Romains¹⁰³. Même les Acarnaniens, qui pourtant essaient de se placer sous la protection de ces derniers, le font en évoquant l'opposition de leurs ancêtres aux troupes d'Agamemnon ! On se trouve donc bel et bien là dans une logique de confrontation, et l'*Vrbs* désormais ennemie des Grecs ne peut donc plus appartenir qu'au camp des Barbares.

⁹⁸ POL., XII, 4 b, 1-3 et 4 c, 1.

⁹⁹ Selon l'expression de P.-M. MARTIN, *Énée*, 1989, p. 118.

¹⁰⁰ P.-M. MARTIN, *Énée*, 1989, p. 118 ; ID., *Idée de royauté* 2, 1994, p. 199-200.

¹⁰¹ JUSTIN., XXVIII, 1, 5-6 ; voir aussi STR., X, 2, 25 (C 462). Sur les bons rapports entretenus entre Romains et Acarnaniens en référence à la légende troyenne, on peut aussi se reporter à DION. HAL., AR, I, 51, 2.

¹⁰² JUSTIN., XXVIII, 2, 1-14 : le discours tenu par les Étoliens aux ambassadeurs romains s'avère particulièrement virulent.

¹⁰³ Sur cet épisode, on se reportera à E. GABBA, *Valorizzazione*, 1976, p. 100 ; A. MOMIGLIANO, *How to Reconcile*, 1984, p. 452 ; N. M. HORSFALL, *Aeneas-Legend*, 1987, p. 21 ; J. POU CET, *Légende d'Énée*, 1989, p. 243, n. 57 ; E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 45-46 ; P.-M. MARTIN, *Idée de royauté* 2, 1994, p. 202.

II. 3. Ni Grecs ni Barbares : les Romains sur une voie intermédiaire

Les décennies suivantes ne viendront pas contredire ce constat, qui sont marquées par la conquête romaine du monde grec. Néanmoins, au fur et à mesure que se font moins lancinantes les rancœurs liées à cette domination, et même si l'opposition à Rome demeure bien réelle¹⁰⁴, le moment semble venu pour les Grecs de forger une vision nouvelle du monde romain. On ne présente certes plus l'*Vrbs* comme une cité hellénique – la conquête a par trop exacerbé les différences – mais sans la compter pour autant au rang des puissances barbares. C'est le temps de la troisième voie, que va théoriser Polybe¹⁰⁵.

Nous connaissons bien peu de choses de la reconstruction du passé romain proposée par Polybe. Il ne fait d'ailleurs pas de doute que l'évocation des temps reculés occupe au regard de l'œuvre une place quantitativement très limitée – rien de surprenant de la part d'un historien qui se définit comme pragmatique¹⁰⁶ ! Le caractère sommaire de nos connaissances oblige à parler de la représentation polybienne des origines romaines avec beaucoup de prudence. Néanmoins, certains points méritent d'être soulignés, et notamment celui-ci : il semble que le Mégalopolitain n'insiste pas sur l'ascendance troyenne de l'*Vrbs*. En effet, si l'on excepte la référence à l'interprétation du sacrifice du Cheval d'Octobre par Timée, que Polybe ne reprend pas à son compte¹⁰⁷, aucun passage de l'œuvre ne nous est parvenu qui traite de la légende troyenne. Bien plus : Polybe semble lui préférer une version 'alternative'. Dans l'*Archéologie* du sixième livre apparaît la figure de Launa, fille d'Évandre qui d'Héraclès enfante Pallas¹⁰⁸. Les Modernes aiment à corriger la forme Launa en Lavinia¹⁰⁹, et rapprochent ainsi la fille que Polybe attribue à Évandre de celle qui, chez Caton, est l'épouse

¹⁰⁴ Que l'on songe aux mouvements désespérés qui mènent à la désastreuse guerre d'Achaïe, ou à la facilité avec laquelle Mithridate parvient à rallier certains Grecs à sa cause.

¹⁰⁵ Sur le caractère fondateur de la pensée polybienne, premier jalon du long cheminement des Grecs pour comprendre le phénomène de la domination romaine, on verra le point de vue récemment exprimé par J. Henderson : « Polybius' narrative provided a dramatic paradigm for the future fix of imperial Greek identity, as his life and writing negotiated the tensions and torsions of the founding epoch. The problematic of Roman Greece returns here always, and any account must acknowledge the *Histories*' persistent pertinence through the centuries to come » (J. HENDERSON, *From Megalopolis*, 2001, p. 29-30).

¹⁰⁶ Voir la célèbre préface du livre IX : POL., IX, 1, 4-6. Denys d'Halicarnasse évoque d'ailleurs Polybe parmi les historiens qui ont traité trop brièvement des *primordia* romains : ὧν ἕκαστος ὀλίγα καὶ οὐδὲ αὐτὰ διεσπουδασμένως οὐδὲ ἀκριβῶς ἀλλ' ἐκ τῶν ἐπιτυχόντων ἀκουσμάτων συνθεὶς ἀνέγραψεν (DION. HAL., *AR*, I, 6, 1 : « chacun d'eux ne relata qu'un petit nombre de faits et encore sans même les avoir réunis avec soin et souci du détail, mais à partir des premiers racontars venus » [trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998]). Sur la place et le statut de l'*Archéologie* de Polybe, on verra notamment F. W. WALBANK, *Historical Commentary* 1, 1970, p. 663-673 ; É. FOULON, *Histoire des origines*, 2001, p. 271-275 et 277-282.

¹⁰⁷ POL., XII, 4 b, 1-4 c, 1 ; voir ci-dessus, p. 80-81.

¹⁰⁸ POL., VI, 11 a, 1 (= DION. HAL., *AR*, I, 32, 1).

¹⁰⁹ Les raisons paléographiques qui permettent de rapprocher Launa de Lavinia sont exposées par V. FROMENTIN, *Notes complémentaires*, 1998, p. 260-261, n. 260 ; voir aussi G. VANOTTI, *Roma*, 1999, p. 248 et n. 126.

d'Énée¹¹⁰. Or tout indique que Polybe connaît bien l'œuvre du Censeur¹¹¹. Pourquoi dès lors s'en écarte-t-il sur ce point ? Comment expliquer la réticence de Polybe à évoquer Énée et la légende troyenne des origines, qui à son époque appartient à la vulgate ? Parmi les hypothétiques facteurs d'explication, on peut recenser le refus de Polybe d'écrire *περὶ τὰς ἀποικίας καὶ κτίσεις καὶ συγγενείας*¹¹², et la volonté qui en découle de ne pas s'attarder sur pareille question. Il y a aussi, peut-être, le malaise que doit éprouver un Grec favorable à Rome devant l'utilisation d'une légende qui paraît à ses compatriotes un gage de barbarie. En outre, il est possible qu'entre en compte un certain sentiment national qui pousse Polybe, en bon Arcadien, à préférer la figure d'Évandre à celle d'Énée¹¹³.

Point de Troyens donc dans la Rome des origines telle que la dépeint Polybe, mais quelques figures grecques comme Évandre ou Héraclès. Est-ce à dire pour autant que l'*Vrbs* est aux yeux de l'historien πόλις Ἑλληνίς¹¹⁴ ? Certes non : il est difficile d'imaginer « la possibilità che Polibio si trasformasse, sul problema delle origini di Roma, in un Dionisio di Alicarnasso »¹¹⁵ ! Si l'on en croit d'ailleurs le fragment de l'*Archéologie* polybienne consacré à la Rome d'Évandre, le petit-fils de l'Arcadien, Pallas, meurt en pleine jeunesse, ce qui laisse supposer que l'établissement du Palatin ne s'inscrit pas dans la durée¹¹⁶. Polybe n'insiste vraisemblablement pas beaucoup sur la présence d'un noyau grec aux origines de Rome, et ne déploie pas ses efforts pour faire de celle-ci une cité grecque. Aussi, lorsqu'il analyse le phénomène de la suprématie acquise par les Romains, Polybe se refuse à l'expliquer sous l'angle de l'hellénisme ; pour lui, les Romains, qui ne sont pas des Grecs au sens 'racial' du terme, ne le sont pas plus par leur culture – on a noté souvent le désintérêt manifesté par l'historien pour la vie intellectuelle et artistique romaine¹¹⁷. Aux yeux du Mégalopolitain, et

¹¹⁰ CAT., fr. 11 PETER = *Orig.*, I, 11 CHASSIGNET (= SERV., *ad Aen.*, VI, 760). Parmi les Modernes, voir E. J. BICKERMAN, *Origines Gentium*, 1952, p. 67 ; E. GABBA, *Latino*, 1963, p. 192, n. 21 ; ID., *Storiografia*, 1974, p. 632 ; D. MUSTI, *Storiografia*, 1974, p. 129-130 ; T. J. CORNELL, *Aeneas*, 1975, p. 26 ; E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 34-35.

¹¹¹ Voir p. ex., sur l'influence de Caton sur le sixième livre polybien, D. MUSTI, *Storiografia*, 1974, p. 125-135 ; CL. NICOLET, *Polybe*, 1974, p. 243-255. Sur les relations entretenues par le Censeur et l'historien grec, voir aussi P. PEDECH, *Crise*, 1975, p. 197.

¹¹² POL., IX, 1, 4 : « à propos des colonies, des fondations et des parentés » □ ce refus est justifié en IX, 2, 1-2.

¹¹³ E. J. BICKERMAN, *Origines Gentium*, 1952, p. 67 ; A. M. BIRASCHI, *Elio Tiberone*, 1981, p. 196 ; J.-L. FERRARY, *Philhellénisme*, 1988, p. 226 ; E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 35 ; G. VANOTTI, *Roma*, 1999, p. 251-252.

¹¹⁴ Comme le propose avec enthousiasme G. VANOTTI, *Roma*, 1999, p. 252-253.

¹¹⁵ D. MUSTI, *Storiografia*, 1974, p. 130.

¹¹⁶ POL., VI, 11 a, 1 (= DION. HAL., *AR*, I, 32, 1). Denys rapporte, quelques chapitres plus loin, une tradition qui veut que Pallas, fils d'Héraclès et de Laona, la fille d'Évandre, ait eu pour demi-frère Latinus, né des amours du héros grec et d'une Hyperboréenne (DION. HAL., *AR*, I, 43, 1-2). Cependant, il n'est pas sûr que les *Antiquités romaines* reflètent ici l'opinion de Polybe, et rien n'indique donc que celui-ci évoque la continuité du noyau grec sur le site de la future Rome : D. MUSTI, *Storiografia*, 1974, p. 129-130 ; G. VANOTTI, *Roma*, 1999, p. 248-249.

¹¹⁷ On chercherait en vain chez lui quelque allusion à la littérature latine ou à tout autre aspect de la vie intellectuelle de l'*Vrbs*, comme le remarquent notamment A. MOMIGLIANO, *Sagesses*, 1979, p. 51 ; E. GABBA, *Mondo ellenistico*, 1992, p. 200. Cela ne veut pas dire pour autant que Polybe n'exerce pas à Rome une curiosité d'ethnographe, attentif aux ἔθη καὶ νόμιμα de la cité qui l'accueille : J. R. F. MARTINEZ-LACY, *Concept of Culture*, 1991, p. 88-92.

ceci découle une fois de plus de sa conception pragmatique de l'histoire, l'ascension de l'*Vrbs* en un Empire universel s'explique par des raisons très concrètes, dont les principales sont à n'en pas douter la domination des armées¹¹⁸ et la supériorité, surtout, de l'organisation constitutionnelle¹¹⁹.

Or, si cette perfection de la πολιτεία romaine ne suffit pas à faire entrer la cité dans le monde grec, elle la distingue aussi incontestablement des Barbares. Polybe n'utilise jamais, pour désigner les Romains, le champ lexical lié à βάρβαρος, trop conscient qu'il est de la valeur dépréciative du concept de barbarie¹²⁰. Aussi peut-on dire que chez Polybe, ni tout à fait grecque, ni tout à fait barbare, Rome évolue dans un espace d'entre-deux, dans une catégorie forgée pour elle seule, « che testimonia certo il prestigio di Roma e l'attenzione particolare che il mondo greco d'età ellenistica le riserva, ma anche (anzi tanto più evidentemente) la difficoltà che agli occhi degli stessi Greci più favorevoli a Roma sussiste ad obliterare quella fisionomia di città diversa »¹²¹.

* *
*
*

Il est permis de se demander si l'insertion des Romains dans un espace intermédiaire, telle qu'elle se dessine chez Polybe, est bien représentative de l'opinion des Grecs de

¹¹⁸ Voir le fameux excursus sur l'armée romaine enchâssé dans le livre VI : POL., VI, 19-42. On analysera ce passage à la lumière du commentaire de M. Dubuisson : « comme il fallait s'y attendre, sa formation et ses compétences en matière militaire amènent d'abord [Polybe] à rechercher les causes objectives de la supériorité tactique romaine » (M. DUBUISSON, *Latin de Polybe*, 1985, p. 274).

¹¹⁹ POL., VI, 2, 9 : μεγίστην δ'αίτιαν ἡγήτεον ἐν παντί πράγματι καὶ πρὸς ἐπιτυχίαν καὶ τοῦναντίον τὴν τῆς πολιτείας σύστασιν (« or il faut considérer qu'en toute chose la principale cause de la réussite ou de son contraire, c'est le système de la constitution » [trad. R. WEIL et CL. NICOLET, C.U.F., 1977]). Sur la perfection de la πολιτεία romaine, voir aussi, notamment, POL., I, 17, 11 ; VI, 11, 1 ; 18, 1 ; 56, 6. On trouve écho de la fameuse expression πῶς καὶ τίνι γένηται πολιτείας de la *Préface* (POL., I, 1, 5) en III, 2, 6 et 118, 9 ; VI, 2, 3 ; VIII, 2, 3 ; XXXIX, 8, 7. Sur les constitutions comme facteur d'explication historique chez Polybe, voir P. PEDECH, *Méthode historique*, 1964, p. 303-330 ; E. GABBA, *Idea di Roma*, 2000, p. 51.

¹²⁰ Si l'on excepte le discours qu'il attribue à l'Acarmanien Lyciscos en IX, 37, 7. La désapprobation de Polybe vis-à-vis de ce point de vue est totale : M. DUBUISSON, *Latin de Polybe*, 1985, p. 284-285.

¹²¹ D. MUSTI, *Greci*, 1988, p. 49. Sur la notion de catégorie intermédiaire créée par Polybe pour y placer les Romains, voir aussi E. GABBA, *Storiografia*, 1974, p. 636-637 ; D. MUSTI, *Storiografia*, 1974, p. 131 ; ID., *Etruschi e Greci*, 1981, p. 44 ; G. VANOTTI, *Roma e il suo impero*, 1992, p. 189-190, n. 39 ; E. GABBA, *Idea di Roma*, 2000, p. 59. M. Dubuisson ne fait pas référence à cet entre-deux et, évoquant la romanisation de la mentalité polybienne, note que « pour Polybe [...], le Romain n'est plus étranger, ce qui prouve qu'il se sent lui-même Romain ou qu'il réunit Grecs et Romains en un seul peuple » (M. DUBUISSON, *Polybe*, 1985, p. 284) – or, comme nous espérons l'avoir montré, il ne semble pas que Polybe englobe purement et simplement les Romains dans le monde grec

l'époque : on sait en effet combien l'historien, arrivé à Rome en tant que prisonnier, s'est intégré à sa nouvelle patrie au point de refléter dans son œuvre des positions romanocentriques¹²². Polybe n'est pourtant pas aussi isolé que l'on pourrait le penser. Au fur et à mesure que les Grecs perçoivent le caractère définitif de la conquête romaine de leur patrie, ils sont de plus en plus nombreux, notamment au sein des classes privilégiées, à comprendre que leur intérêt réside dans le maintien de l'Empire de Rome. Ainsi, un demi-siècle après Polybe, Posidonios d'Apamée peut-il critiquer de manière extrêmement virulente les agitateurs qui appellent à la rébellion contre Rome¹²³. Pour Posidonios comme pour tous les Grecs qui se résolvent à accepter la suprématie de l'*Vrbs*, il ne fait pas de doute que celle-ci ne se définit pas davantage comme cité grecque que comme cité barbare : elle a su conquérir, en même temps que le pouvoir, une place propre dans la représentation ethnographique hellénique, autrefois exclusivement bipolaire.

Cette place médiane convient sans aucun doute aux Romains. Eux qui, en adoptant la légende troyenne, pensaient se positionner en ennemis des Barbares, ils ont appris, depuis l'expédition de Pyrrhus, que les Grecs pouvaient utiliser à leurs dépens l'ascendance énéenne. Aussi sont-ils désormais enclins à se reconnaître dans l'identité intermédiaire, ni tout à fait grecque, ni tout à fait barbare, dont les dotent des intellectuels tels Polybe ou Posidonios. En effet, si le philhellénisme d'une importante part de la population ne se dément pas, la Rome du II^e siècle a.C.n. est aussi secouée par de violentes phases d'hostilité au monde grec : que l'on songe à l'affaire des Bacchanales qui éclate en 187, au sénatus-consulte pris en 161 pour interdire le séjour à Rome de philosophes et rhéteurs grecs, à la fougue de Caton contre un hellénisme qu'il connaît pourtant mieux qu'on ne l'a parfois pensé¹²⁴. Il est dès lors probable

¹²² Voir F. W. WALBANK, *Polybius*, 1972, p. 30 et 157-183 ; A. MOMIGLIANO, *Sagesses*, 1979, p. 35-62 ; M. DUBUISSON, *Polybe*, 1985, p. 279-288 ; J.-L. FERRARY, *Philhellénisme*, 1988, p. 343-345 ; M. DUBUISSON, *Vision polybienne*, 1990, p. 240 ; CL. ANDO, *Polis*, 1999, p. 13. Le point de vue exprimé par J. R. F. Martínez-Lacy est plus mitigé : pour le savant espagnol, Polybe écrit en vue de susciter la réaction de ses lecteurs grecs (J. R. F. MARTINEZ-LACY, *Concept of Culture*, 1991, p. 83).

¹²³ Voir notamment le portrait particulièrement sévère que l'historien et philosophe d'Apamée dresse d'Athénion, meneur des événements de 88 a.C.n. qui pousse les Athéniens à se ranger dans le camp de Mithridate (POSID., *FGrH*, 87 F 36 = fr. 253 EDELSTEIN-KIDD [= ATHEN., V, 211 d-215 b]). Pour un commentaire de ce texte, voir I. G. KIDD, *Commentary* 2b, 1988, p. 863-887. Sur l'attitude romanocentriste manifestée par Posidonios, voir H. BENGTSO, *Imperium romanum*, 1964, p. 159 ; P. DESIDERI, *Interpretazione*, 1972, p. 481-493 ; E. GABBA, *Storiografia*, 1974, p. 640 ; A. MOMIGLIANO, *Sagesses*, 1979, p. 45-54 ; A. B. BREBAART, *Grieken en Romeinen*, 1982, p. 258 ; J.-L. FERRARY, *Philhellénisme*, 1988, p. 493 ; J. M. ALONSO-NUÑEZ, *Poseidonios*, 1994, p. 93-103 ; L. CANFORA, *Pathos*, 1995, p. 187-189 ; K. CLARKE, *Between Geography and History*, 1999, p. 168-169 ; 186-187 et les nuances apportées par P. VEYNE, *Histoire de Rome*, 1993-1994, p. 813-814.

¹²⁴ Sur le dossier complexe de l'affaire des Bacchanales, on se reportera à l'étude minutieuse de J.-M. PAILLER, *Bacchanalia*, 1988, notamment p. 125-324. Il est question du sénatus-consulte de 161 a.C.n. chez Suétone (*De gram.*, 25, 1), et une analyse de cet épisode est présentée par J.-L. FERRARY, *Philhellénisme*, 1988, p. 354 ; E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 259-260. Caton, qui refusait de parler le grec en public, le connaissait très certainement, ainsi que le note Plutarque (*Cat. M.*, 12, 5) ; de même, malgré des accès tonitruants d'anti-hellénisme, on perçoit dans l'œuvre du Censeur une connaissance intime de l'historiographie, de l'art militaire, de l'agronomie tels que les pratiquaient les Grecs : P. VEYNE, *Hellénisation*, 1979, p. 18 ; A. B. BREBAART, *Grieken en Romeinen*, 1982, p. 257 ; P. GRIMAL, *Éléments philosophiques*, 1986, p. 235-236 ; J.-L.

que, pour un Acilius qui voit en Rome une fille de la Grèce¹²⁵, bien des Romains préfèrent affirmer leur différence, gage de leur indépendance. Tout porte à croire que ceux-ci souhaitent s'insérer dans un schéma où les Romains occupent une place propre, à égale distance des mondes grec et barbare. Telle est, pensons-nous, la situation qui prévaut à la fin de la République.

FERRARY, *Philhellénisme*, 1988, p. 537-539 ; E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 52-83 et p. 261-262.

¹²⁵ S'il faut bien lire son nom dans un passage mutilé de Strabon : καὶ ὁ γε <'A>κύλιος, ὁ τῶν Ῥωμαίων συγγραφεύς, τοῦτο τίθεται σημεῖον τοῦ Ἑλληνικὸν εἶναι κτίσμα τὴν Ῥώμην, τὸ παρ' αὐτῇ τὴν πατριὸν θυσίαν Ἑλληνικὴν εἶναι τῷ Ἡρακλεῖ (ACIL., *FGrH* 813 F 1 = fr. 1 PETER = fr. 1 CHASSIGNET = *FRH* 5 F 1 [= STR., V, 3, 3] : « l'historien romain Acilius considère comme une preuve que Rome est une fondation grecque le fait que le sacrifice ancestral à Héraclès s'y fait selon le rite grec » [trad. M. CHASSIGNET, C.U.F., 1996]). A. M. Biraschi préfère interpréter le Κύλιος des manuscrits en Αἴλιος, pour Aelius Tubéron ; son raisonnement paraît toutefois peu convaincant (A. M. BIRASCHI, *Elio Tuberone*, 1981, p. 195-199). Le philhellénisme de G. Acilius, membre du cercle des Scipions, est bien connu ; c'est lui qui servit d'interprète à l'ambassade de philosophes athéniens qui se présenta devant le Sénat en 155 (PLUT., *Cat. M.*, 22, 5). Sur Acilius, on se reportera notamment à D. MUSTI, *Storiografia*, 1974, p. 131 et 136 ; G. VANOTTI, *Roma*, 1999, p. 252, n. 140.

III. La thèse de Denys d'Halicarnasse

Vient alors Denys d'Halicarnasse. En homme intelligent, il comprend que l'histoire de l'οἰκουμένη emprunte, avec la victoire définitive d'Octave¹²⁶, un chemin radicalement nouveau. Denys perçoit la fin de ces temps hellénistiques qu'il honnit¹²⁷ et l'avènement d'une époque enthousiasmante, marquée par le triomphe des valeurs et des arts les plus nobles : ἀλλὰ γὰρ οὐ μόνον ἀνδρῶν δικαίων χρόνος σωτήρ ἄριστος κατὰ Πίνδαρον, ἀλλὰ καὶ τεχνῶν νῆ Δία καὶ ἐπιτηδευμάτων γε καὶ παντὸς ἄλλου σπουδαίου χρήματος. [2] Ἔδειξε δὲ ὁ καθ' ἡμᾶς χρόνος¹²⁸. Il s'en réjouit, et va s'efforcer tout au long de sa carrière de promouvoir le retour à la perfection qui était celle des Anciens – entendons les auteurs de la période classique, ces V^e et IV^e siècles qui l'éblouissent tant – et de toujours améliorer les progrès sur cette voie¹²⁹.

Denys n'évolue pas seulement entre deux ères chronologiques, tournant le dos à l'époque hellénistique pour s'avancer dans un âge nouveau. Il vit aussi entre deux mondes, la Grèce et Rome, Rome et la Grèce, et entre eux il ne va cesser de tisser des liens. Cette initiative passe, Denys en est conscient, par une redéfinition des relations de l'une à l'autre. À mille lieues d'un Polybe, qui situe Rome dans l'entre-deux séparant l'hellénisme de la barbarie¹³⁰, à mille lieues aussi de ses contemporains Tite-Live ou Virgile, qui chantent le génie propre de l'*Vrbs*, Denys d'Halicarnasse va alors énoncer sa thèse, absolue, abusive, absurde peut-être, mais à ses yeux fondamentale : Rome est une cité grecque¹³¹. Il lui reste à

¹²⁶ C'est ce moment que choisit Denys pour s'établir à Rome : ἐγὼ καταπλεύσας εἰς Ἰταλίαν ἄμα τῷ καταλυθῆναι τὸν ἐμφύλιον πόλεμον ὑπὸ τοῦ Σεβαστοῦ Καίσαρος (DION. HAL., *AR*, I, 7, 2 : « j'ai pour ma part débarqué en Italie quand César Auguste mit fin à la guerre civile » [trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998]). Denys est convaincu que l'*Vrbs* est désormais, et pour longtemps, le véritable centre du monde : Ῥώμη πρὸς ἑαυτὴν ἀναγκάζουσα τὰς ὅλας πόλεις ἀποβλέπειν (DION. HAL., *DAO*, 1, 2 : « Rome, qui force toutes les villes sans exception à regarder vers elle » [trad. G. AUJAC, C.U.F., 1978]).

¹²⁷ Voir p. ex., sur la décadence qui marque la période postérieure à Alexandre, DION. HAL., *AR*, I, 2, 3 et *DAO* 1, 2. Le mépris dans lequel Denys tient l'époque hellénistique est évoqué ci-dessous, p. 211-212.

¹²⁸ DION. HAL., *DAO*, 2, 1-2 : « fort heureusement, le temps qui est le sauveur des justes comme le dit Pindare est aussi le sauveur des arts, notamment des disciplines intellectuelles et de tout ce qui est digne d'intérêt. [2] Notre siècle en fait la démonstration » (trad. G. AUJAC, C.U.F., 1978).

¹²⁹ DION. HAL., *DAO*, 4, 1 : ἐξ ὧν δ' ἂν ἔτι μείζω λάβοι τὰ κρείσσονα ἰσχύν, ταῦτα πειράσομαι λέγειν (« ce que je vais tenter, c'est d'indiquer les moyens à utiliser pour intensifier encore les progrès » [trad. G. AUJAC, C.U.F., 1978]).

¹³⁰ Sur la place de Rome chez Polybe, voir ci-dessus, p. 84. Si l'on trouve parfois chez Denys des balancements du type « nous les Grecs [...], eux les Romains [...] » (voir p. ex. DION. HAL., *AR*, II, 19, 2 ; 25, 2), il ne s'agit que de raccourcis de l'expression, voire de lapsus qui auraient échappé à l'attention de l'historien (voir ci-dessus, p. 48, n. 261). Quant aux fréquentes récurrences des doublets « grec et barbare » ou « ni grec ni barbare » (voir DION. HAL., *AR*, I, 3, 5 ; 16, 1 ; 31, 3 ; II, 3, 7 ; 24, 2 ; 63, 2 ; III, 11, 10 ; 23, 19 ; IV, 23, 2 ; 79, 2 ; VI, 8, 2 ; 80, 1 ; 84, 3 ; VII, 3, 2 ; 12, 4 ; 70, 3 ; VIII, 10, 2 ; 17, 1 ; 27, 4 ; 83, 2 ; XI, 1, 2), elles ne sont pas utilisées pour rejeter les Romains en un troisième terme, mais ne sont que des expressions stéréotypées destinées à marquer l'universalité de tel ou tel principe. Il est absolument hors de doute que Denys, ainsi qu'il ne cesse de le répéter tout au long des *Antiquités*, range les Romains parmi les peuples grecs.

¹³¹ Postulat que F. Zevi qualifie de « vera rivoluzione copernicana nella storia del pensiero greco su Roma » : F. ZEVI, *Dionigi*, 1999, p. 287.

en mener la démonstration, et pour cela à s’opposer à bien des idées reçues : καὶ δόξαι τινὲς οὐκ ἀληθεῖς ἀλλ’ ἐκ τῶν ἐπιτυχόντων ἀκουσμάτων τὴν ἀρχὴν λαβοῦσαι τοὺς πολλοὺς ἐξηπατήκασιν¹³². Et d’ajouter : ταύτας δὴ τὰς πεπλανημένους, ὥσπερ ἔφην, ὑπολήψεις ἐξελέσθαι τῆς διανοίας τῶν πολλῶν προαιρούμενος καὶ ἀντικατασκευάσαι τὰς ἀληθεῖς¹³³. Pour faire de Rome une πόλις Ἑλληνίς, Denys doit donc apporter la preuve que l’*Vrbs* n’est pas une cité barbare ; il lui faut aussi montrer, contre une opinion largement diffusée, qu’elle n’est pas non plus une πόλις Τυρρηνίς ; expliquer enfin que si elle a imposé son hégémonie sur le monde grec, ce n’est pas en tournant sa violence contre des cités-sœurs mais en se distinguant par la seule éminence de ses vertus. Ces trois points éclairés, Denys aura démontré qu’il pouvait produire une œuvre non seulement originale, mais aussi, mais surtout, utile à tous les hommes¹³⁴.

III. 1. Rome n’est pas une cité barbare

Les guerres civiles qui ensanglantent le dernier siècle de la République ne sont pas seulement désastreuses pour la politique intérieure romaine ; elles viennent aussi durablement ternir l’image de la cité parmi ses sujets. La Méditerranée orientale, notamment, devient le centre de diffusion de nombreuses théories hostiles à l’*Vrbs*. Que l’on songe par exemple aux prophéties sibyllines annonçant la fin de l’Empire qui font florès dans un climat de messianisme¹³⁵, ou encore à Timagène d’Alexandrie, emmené comme captif à Rome en 55 a.C.n. et qui ne cesse d’y déverser son mépris envers la cité et son injuste Fortune – une attitude qui amuse les Romains mais finit par provoquer le courroux d’Auguste : Timagène se voit refuser l’accès de la résidence impériale¹³⁶. Dans la préface de ses *Antiquités romaines*, Denys pointe également du doigt les historiens attachés à la cour de certains souverains

¹³² DION. HAL., *AR*, I, 4, 2 : « certaines opinions, qui ne sont pas vraies mais se fondent sur les premiers racontars venus, ont induit le plus grand nombre en erreur » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

¹³³ DION. HAL., *AR*, I, 5, 1 : « ce sont ces idées fausses que je me propose, comme je l’ai dit, d’extirper de l’esprit d’un grand nombre de gens, pour les remplacer par des vraies » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

¹³⁴ Comme il l’entend dans sa préface générale : ἔδοξέ μοι μὴ παρελθεῖν καλὴν ἱστορίαν ἐγκαταλειφθεῖσαν ὑπὸ τῶν πρεσβυτέρων ἀμνημόνευτον, ἐξ ἧς ἀκριβῶς γραφείσης συμβήσεται τὰ κράτιστα καὶ δικαιότατα τῶν ἔργων (DION. HAL., *AR*, I, 6, 3 : « j’ai décidé de ne pas laisser de côté une belle période de l’histoire négligée par mes aînés, et dont le récit détaillé aura les effets les meilleurs et les plus justes » [trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998]).

¹³⁵ A. MOMIGLIANO, *Sibylline Oracles*, 1987, p. 352 ; J.-L. FERRARY, *Philhellénisme*, 1988, p. 236-237 ; E. GABBA, *Dionysius*, 1991, p. 37 ; ID., *Pubblica opinione*, 1999, p. 74.

¹³⁶ TIMAG., *FGrH* 88 T 1 (= SUID., s. u. Τιμαγένης) ; T 2 (= SEN. RHET., *Contr.*, X, 5, 21-22) ; T 3 (= SEN., *De ira*, III, 23, 4-8, où il est question de la *temeraria urbanitas* de Timagène) et T 8 (= SEN., *Epist.*, XIV, 91, 13, où l’Alexandrin est qualifié de *felicitati Vrbis inimicus*). Sur Timagène, on consultera H. FUCHS, *Geistige Widerstand*, 1964, p. 15 et 44 ; G. W. BOWERSOCK, *Augustus and the Greek World*, 1965, p. 109-110 ; A. MOMIGLIANO, *Livio*, 1966, p. 510-511 ; M. SORDI, *Ellenocentrismo*, 1979, p. 34-56 ; EAD., *Timagene*, 1982, p. 775-797 ; J. M. ALONSO-NUÑEZ, *Opposizione*, 1982, p. 132-135 et 140-141 ; J.-L. FERRARY, *Philhellénisme*, 1988, p. 232 ; CL. MOATTI, *Raison de Rome*, 1997, p. 60.

barbares, ennemis de Rome¹³⁷. Derrière cette critique, qui vise sans doute Métrodore de Scepsis¹³⁸, proche du roi du Pont Mithridate, on sent affleurer tout le dégoût de Denys pour de prétendus historiens qui préfèrent à la vérité le confort de leur position sociale. Or que disent ceux-ci de Rome ? Qu'elle est, dès l'origine, un repère de barbares : ὡς ἀνεστίους μὲν τινας καὶ πλάνητας καὶ Βαρβάρους καὶ οὐδὲ τούτους ἐλευθέρους οἰκιστὰς εὐχομένης¹³⁹. Contre pareille position, Denys s'insurge, et consacre tout le premier livre de ses *Antiquités* à en prouver le caractère fallacieux : les Romains sont des Grecs, et pas n'importe quels Grecs : οὐκ ἐκ τῶν ἐλαχίστων ἢ φαυλοτάτων ἐθνῶν συνεληλυθότας¹⁴⁰ ! Et d'énumérer les cinq vagues de colonisation qui donneront naissance à l'*Vrbs*, toutes originaires du cœur de l'Hellade, l'Arcadie¹⁴¹.

Pour montrer que Rome est bel et bien une πόλις Ἑλληνίς, Denys ne se contente pas de prouver le caractère grec de ses premiers habitants : il montre en outre que jamais au cours du temps les Romains ne se sont 'barbarisés' au contact de populations non helléniques. Il arrive en effet que des Grecs, dépositaires des meilleures traditions et de l'hellénisme le plus pur, finissent par trahir cet héritage à force de fréquenter des nations barbares. C'est ce qui est arrivé, affirme Denys, aux Achéens établis dans la région du Pont¹⁴². Rien de pareil pour les Romains ! Malgré l'arrivée chez eux de nombreux peuples barbares, emportant chacun leurs langues et leurs coutumes, les Romains ne se 'barbarisent' pas¹⁴³ □ de tant de mélanges, seule

¹³⁷ DION. HAL., *AR*, I, 4, 3.

¹³⁸ Comme l'a montré en dernier lieu D. BRIQUEL, *Corps de Rome*, 1994, p. 214-215 ; ID., *Pastores Aboriginum*, 1997, p. 57-59 et *Regard des autres*, 1997, p. 121-127 ; voir, avant lui, H. FUCHS, *Geistige Widerstand*, 1964, p. 15 et 43-44 ; G. W. BOWERSOCK, *Augustus and the Greek World*, 1965, p. 109, n. 2 ; A. MOMIGLIANO, *Livio*, 1966, p. 506-507 et 510 ; R. SCUDERI, *Mito eneico*, 1978, p. 97 ; E. GABBA, *Classicistic Revival*, 1982, p. 51-52 ; J. M. ALONSO-NUÑEZ, *Métrodore*, 1984, p. 253-258 ; J.-L. FERRARY, *Philhellénisme*, 1988, p. 228-229 ; E. GABBA, *Dionysius*, 1991, p. 191 ; G. VANOTTI, *Roma e il suo impero*, 1992, p. 184-185 et n. 31 ; T. J. LUCE, *Livy and Dionysius*, 1995, p. 231 ; E. GABBA, *Pubblica opinione*, 1999, p. 78. Les Anciens ont plus d'une fois souligné le caractère anti-romain de l'œuvre de Métrodore : Pline le qualifie par exemple de μισορώμαιος (PLIN., *NH*, XXXIV, 34 ; voir aussi OV., *Pont.*, IV, 14, 37-40) ; voir aussi les remarques de P. PEDECH, *Deux Grecs*, 1991, p. 66-71.

¹³⁹ DION. HAL., *AR*, I, 4, 2 : « [ils prétendent] que Rome se flatterait d'avoir eu pour fondateurs des hommes sans feu ni lieu, des Barbares qui n'étaient même pas de condition libre » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

¹⁴⁰ DION. HAL., *AR*, I, 5, 1 : « les nations dont ils venaient n'étaient ni les moindres ni les plus méprisables » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998) ; voir aussi I, 89, 2. Denys d'Halicarnasse s'attache tout particulièrement à montrer que les Troyens ne sont pas des Barbares, mais bien des Grecs. En I, 29, 1, il explique qu'on a pu parfois les compter au rang des peuples barbares en raison d'une confusion avec leurs voisins Phrygiens.

¹⁴¹ Sur ce 'panarcadisme' dionysien, voir ci-dessous, p. 113-130.

¹⁴² DION. HAL., *AR*, I, 89, 4 : Ἑλείων μὲν ἐκ τοῦ Ἑλληνικωτάτου γενόμενοι, Βαρβάρων δὲ συμπάντων νῦν ὄντων ἀγριώτατοι (« bien qu'issus d'Éléens de la plus pure souche grecque, ils sont les plus sauvages de tous les Barbares existant actuellement » [trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998]). Un semblable cas de Grecs devenus barbares est mentionné par PLUT., *Pyrrh.*, I, 4.

¹⁴³ DION. HAL., *AR*, I, 89, 3. Dans ce passage comme dans celui dont il sera question dans un instant (VII, 70, 5, cité ci-dessous, p. 90), Denys d'Halicarnasse utilise le verbe ἐκβαρβαρόω, bien étudié par M. DUBUISSON, *Acculturation*, 1982, p. 18-22.

leur langue s'est trouvée modifiée, mais encore ces altérations phonétiques sont-elles mineures et ne suffisent-elles pas à cacher la dominante éolienne du latin¹⁴⁴.

Enfin, le dernier argument avancé par Denys pour défendre sa thèse de la grécité de l'*Vrbs* procède *a contrario* : si les Romains avaient été des Barbares, remarque l'historien d'Halicarnasse, les Grecs n'auraient pas manqué de le devenir eux-mêmes sous leur domination : καὶ οὐθὲν ἂν ἐκώλυσεν ἅπαν ἐκβεβαρβαρῶσθαι τὸ Ἑλληνικὸν ὑπὸ Ῥωμαίων ἐβδόμην ἤδη κρατούμενον ὑπ' αὐτῶν γενεάν, εἴπερ ἦσαν βάρβαροι¹⁴⁵. Heureusement il n'en est rien.

Fort de ces trois arguments □ la fondation par des colons grecs, le maintien de l'héritage grec malgré la présence au sein de la cité de nombreux peuples barbares, la non-barbarisation des Grecs au contact des Romains □ Denys peut clamer haut et fort que Rome n'est en rien une πόλις βάρβαρος. Il conclut son premier livre par un constat triomphal : ἃ μὲν οὖν ἔμοι δύνάμις ἐγένετο σὺν πολλῇ φροντίδι ἀνευρεῖν [...], τοιάδ' ἐστίν· ὥστε θαρρῶν ἤδη τις ἀποφαινέσθω πολλὰ χαίρειν φράσας τοῖς βαρβάρων καὶ δραπετῶν καὶ ἀνεστίων ἀνθρώπων καταφυγὴν τὴν Ῥώμην ποιοῦσιν, Ἑλλάδα πόλιν αὐτὴν ἀποδεικνύμενος κοινοτάτην τε πόλεων καὶ φιλανθρωποτάτην¹⁴⁶.

III. 2. Rome n'est pas une cité étrusque

Tout soupçon quant au caractère barbare des Romains étant désormais écarté, il reste pour Denys à prouver que l'*Vrbs* n'est pas une cité étrusque. La tâche est ardue. Denys s'y attelle avec l'obstination qu'on lui connaît. Pour valoriser l'origine grecque de Rome, notre historien doit du même coup réduire à néant les autres influences qui ont pu s'exercer aux temps les plus anciens sur les Romains¹⁴⁷. Or la plus prégnante de ces influences est sans conteste celle exercée par le monde étrusque. Denys en est conscient, qui s'efforce tout au long de son œuvre de procéder à une « de-etruschizzazione radicale della storia di Roma »¹⁴⁸.

¹⁴⁴ DION. HAL., *AR*, I, 90, 1. Pour un argument de même type, concernant l'écriture et non plus la langue, voir IV, 26, 5.

¹⁴⁵ DION. HAL., *AR*, VII, 70, 5 : « rien n'aurait empêché que le monde grec soit entièrement barbarisé, lui qui est dominé par les Romains depuis sept générations déjà, si ceux-ci étaient des Barbares ». Sur ce passage des *Antiquités romaines*, voir G. W. BOWERSOCK, *Barbarism*, 1995, p. 7-8.

¹⁴⁶ DION. HAL., *AR*, I, 89, 1 : « tels sont donc les faits que, au prix d'un gros travail, j'ai pu découvrir [...] ; de sorte que c'est désormais en manifestant beaucoup d'assurance qu'il faut signifier leur congé à tous ceux qui font de Rome un refuge de Barbares, d'évadés et de vagabonds, pour affirmer qu'elle est une cité grecque, la plus accueillante et la plus humaine de toutes » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

¹⁴⁷ D. MUSTI, *Etruschi e Greci*, 1981, p. 30, parle du « cordone sanitario » dont Denys doit entourer sa foi dans les origines grecques de l'*Vrbs* – cordon sanitaire qu'il lui faut dresser tout particulièrement contre la théorie d'une forte influence étrusque à Rome !

¹⁴⁸ D. MUSTI, *Greci*, 1988, p. 50.

Pour ne donner qu'un exemple de ce parti pris dionysien, qu'il suffise de mentionner l'absence de tout rituel augural étrusque dans la peinture que dressent les *Antiquités* de la fondation romuléenne¹⁴⁹. Non vraiment, Denys en est convaincu, Rome ne doit rien à l'Étrurie en ce qui concerne ses *primordia*¹⁵⁰ !

L'historien d'Halicarnasse ne se contente pas d'écarter les Étrusques de l'*Vrbs* des premiers siècles. Il s'efforce en outre de nier à ceux-ci tout lien de parenté avec les Grecs, réservant aux seuls Latins le prestige d'une ascendance hellénique. Pourtant, chez les auteurs qui ont précédé Denys, il n'en a pas toujours été de même. Les uns, comme Hérodote, ont attribué aux Étrusques une origine lydienne qui les met en contact avec la Méditerranée orientale et donc avec le monde grec¹⁵¹ ; d'autres ont assimilé les Tyrrhéniens aux Pélasges installés en Italie¹⁵². L'énoncé de ces deux thèses montre qu'aux yeux des Grecs qui les diffusent il n'y a pas de contradiction entre les termes 'grec' et 'étrusque'. Dès lors, présenter Rome en πόλις Τυρρηνίς ne revient pas à la compter au rang des cités barbares : pour un Alcimos, proche des tyrans de Syracuse, qui insiste sur les éléments étrusque et latin aux origines de Rome afin d'écarter celle-ci du monde grec¹⁵³, combien d'autres historiens chez lesquels la mention πόλις Τυρρηνίς ne constitue qu'une indication géographique¹⁵⁴ ! Denys s'écarte cependant de ce courant de pensée et introduit une séparation radicale entre Grecs et Étrusques. À la thèse de leur origine lydienne ou pélasgique, il en préfère une troisième : les Étrusques, selon lui, sont autochtones, c'est-à-dire parfaitement indépendants de la Grèce. Cette autochtonie des Étrusques les écarte un peu plus encore de l'*Vrbs*, dont le premier livre des *Antiquités* a prouvé le caractère hellénique.

¹⁴⁹ Comme l'a souligné P.-M. Martin, Denys affirme que les oiseaux qui indiqueront à Romulus et Rémus lequel d'entre eux deviendra le fondateur doivent venir de la *droite* (DION. HAL., *AR*, I, 86, 3) ; or seuls les Grecs considèrent la droite comme favorable : la prise des auspices telle que la rapportent Denys suit donc, subtilement, un modèle grec, et non étrusque (P.-M. MARTIN, *Témoignage*, 1993, p. 95-101 et 108, suivi par V. FROMENTIN, *Notice*, 1998, p. 50). La 'désétrusquisation' de l'histoire romaine par Denys est longuement analysée par D. MUSTI, *Tendenze*, 1970, notamment p. 7-20 et 82-100 ; voir aussi ID., *Varrone*, 1975, p. 297-300 ; ID., *Etruschi e Greci*, 1981, p. 24-25.

¹⁵⁰ L'influence étrusque à Rome ne se fait pas sentir, dans les *Antiquités romaines*, avant l'arrivée de Tarquin l'Ancien, c'est-à-dire à une époque où toutes les bases grecques de la cité sont solidement enracinées. Sur l'adoption des insignes de pouvoir étrusques sous le règne du premier Tarquin, voir DION. HAL., *AR*, III, 61, 1-62, 2 ; ces insignes étaient, selon d'autres auteurs, déjà utilisés au temps de Romulus (LIV., I, 8, 2-3 ; PLUT., *Rom.*, 26, 2-4), ce qui montre bien la volonté dionysienne de reculer le plus tard possible l'introduction de ces éléments étrusques. En outre, il est intéressant de constater que Denys soumet leur utilisation à Rome à l'approbation du Sénat et du peuple (DION. HAL., *AR*, III, 62, 1). Sur tout ceci, voir ci-dessous, p. 360-361.

¹⁵¹ Hérodote est le principal exposant de cette thèse (HDT., I, 94), résumée et réfutée par DION. HAL., *AR*, I, 27, 1-28, 2 et 30, 1 ; la prétendue origine lydienne des Étrusques a fait l'objet d'une étude attentive de D. BRIQUEL, *Origine lydienne*, 1991, notamment p. 3-123.

¹⁵² C'est le cas par exemple d'Hellanicos de Lesbos (*FGrH* 4 F 4 [= DION. HAL., *AR*, I, 28, 3]). Denys rejette également cette thèse : DION. HAL., *AR*, I, 29, 1-4. Sur le développement et la signification de l'assimilation des Étrusques aux Pélasges, on consultera D. BRIQUEL, *Pélasges*, 1984, p. 248-254.

¹⁵³ Voir ci-dessus, p. 72. Un auteur comme Aristoxène de Tarente (IV^e-III^e siècles a.C.n.) assimile lui aussi les Étrusques et les Romains aux Barbares lorsqu'il considère que Poseidonia-Paestum s'est barbarisée au contact de ceux-ci (fr. 124 WEHRLI [= ATHEN., XIV 632 a]) : voir G. W. BOWERSOCK, *Barbarism*, 1995, p. 5-6.

¹⁵⁴ Comme l'a bien montré G. VANOTTI, *Roma*, 1999, notamment p. 217-219.

Après avoir posé l'absence d'influence étrusque aux origines de l'*Vrbs* et avoir radicalement éloigné les Étrusques du monde grec, Denys se doit encore d'expliquer pourquoi les Grecs font si souvent mention du caractère étrusque de Rome. Il ne manque pas de le faire, et propose une analyse intéressante. À ses yeux, c'est la proximité géographique de Rome et de l'Étrurie qui a conduit certains auteurs peu informés à présenter la première en πόλις Τυρρηνίς. Il arrive en effet, expose Denys, que des peuples voisins, a fortiori si on les contemple à distance, soient désignés du nom d'un seul d'entre eux. C'est ce qui s'est passé dans le cas présent : vus de Grèce, les Ombriens, les Ausones, les Latins, et Rome elle-même, sont tous considérés Tyrrhéniens, car la distance rend imperceptibles les différences qui existent entre ces peuples¹⁵⁵. L'observation est fine, digne d'un ethnologue averti ; elle vient clore de façon irrévocable le débat sur la place des Étrusques dans la Rome des premiers siècles.

III. 3. Rome n'est pas l'ennemie des cités grecques

On le voit : le premier livre des *Antiquités romaines* vise à la démonstration du caractère hellénique de l'*Vrbs*, et cette démonstration exige de démentir deux idées reçues dans le monde grec – les Romains sont des Barbares, ou des Étrusques. Denys y réussit avec brio. Pourtant, un nouveau problème se pose lorsque, dans les derniers livres de son œuvre, l'historien doit traiter de l'expansion romaine dans le Sud de la péninsule italienne. L'avancée se fait en effet au détriment des Grecs établis depuis des siècles dans la région. Rome-la-Grecque est-elle aussi l'ennemie des πόλεις Ἑλληνίδες d'Italie méridionale ? Denys aborde cette question avec beaucoup de prudence. Il s'efforce en effet de montrer combien les Romains ont toujours agi dans le respect de l'hellénisme. Ainsi, lorsqu'il traite du fameux épisode de la mutinerie de la *legio Campana* de Décus, installée par les Romains à Rhégium pour protéger la cité¹⁵⁶, Denys insiste-t-il sur la célérité de la répression romaine : l'*Vrbs* prend soin de son image auprès des Grecs d'Italie¹⁵⁷ ! Dans d'autres cas, l'historien

¹⁵⁵ DION. HAL., *AR*, I, 29, 2 : ἦν γὰρ δὴ χρόνος ὅτε καὶ Λατῖνοι καὶ Ὀμβρικοὶ καὶ Αὔσονες καὶ συχνοὶ ἄλλοι Τυρρηνοὶ ὑφ'Ἑλλήνων ἐλέγοντο τῆς διὰ μακροῦ τῶν ἐθνῶν οἰκίσεως ἀσαφὴ ποιούσης τοῖς πρόσω τὴν ἀκρίβειαν· τήν τε Ῥώμην αὐτὴν πολλοὶ τῶν συγγραφέων Τυρρηνίδα πόλιν εἶναι ὑπέλαβον (« il fut en effet un temps où Latins, Ombriens, Ausones et bien d'autres étaient appelés Tyrrhéniens par les Grecs parce que l'éloignement dans lequel se trouvaient ces nations par rapport à eux rendait ces détails imperceptibles ; et Rome elle-même a été considérée par bon nombre d'historiens comme une ville tyrrhénienne » [trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998]).

¹⁵⁶ DION. HAL., *AR*, XX, 4, 2 = XX b PITTIA.

¹⁵⁷ La mutinerie de Décus a lieu peu après la bataille d'Héraclée, en 280 ; selon le témoignage de Denys, la punition de la légion campanienne par Fabricius prend place dès 278 : DION. HAL., *AR*, XX, 5, 1-5 = XX b PITTIA. Dans les autres sources dont nous disposons sur l'événement, la punition intervient bien plus tardivement, en 270, et est le fait du consul G. Génucius : voir p. ex. POL., I, 7, 9-10 ; LIV., *Per.*, XII, 7 et XV, 2 ; XXVIII, 28, 2-3 ; XXXI, 31, 6-7. Seul Appien suit le témoignage de Denys et évoque le châtement immédiat de

d'Halicarnasse contraste l'attitude romaine et celle de cités grecques qui pervertissent les valeurs de l'hellénisme.

C'est le cas dans son récit consacré à la guerre contre Naples qui marque les années 327-326 a.C.n. Alors que les Napolitains prévoient de s'associer aux Samnites pour affronter Rome et ses alliés campaniens, Denys montre les ambassadeurs dépêchés par le Sénat les exhortant au respect des valeurs grecques : τοὺς ἀξιόσοντας αὐτοὺς μηθὲν εἰς τοὺς ὑπηκόους τῆς τῶν Ῥωμαίων ἡγεμονίας παρανομεῖν, ἀλλὰ καὶ διδόναι τὰ δίκαια καὶ λαμβάνειν, καί, εἴ γε διαφέρονται πρὸς ἀλλήλους, μὴ δι' ὄπλων, ἀλλὰ διὰ λόγων <διαλῦσαι>, σύμβολα ποιησαμένους πρὸς αὐτούς, καὶ τὸ λοιπὸν εἰρήνην ἄγειν πρὸς ἅπαντας τοὺς περιοικοῦντας τὸ Τυρρηνικὸν πέλαγος, μήτ' αὐτοὺς ἔργα πράττοντας, ἃ μὴ προσήκει Ἑλληνι, μήτε τοῖς πράττουσι συνεργοῦντας¹⁵⁸. La bouλή de Naples réagit plutôt favorablement à ce discours : une majorité de ses membres est prête à se rallier à l'*Vrbs*¹⁵⁹. Cependant les ambassades qui affluent à Naples, venues de Tarente, de Nole et du pays samnite, finissent par convaincre la cité campanienne du bien-fondé de la guerre, en utilisant le même argument que les Romains : ἐὰν δὲ ταύτην ποιήσωνται Ῥωμαῖοι τοῦ πολέμου τὴν πρόφασιν, μὴ ὀρρωδεῖν, μηδ' ὥς ἄμαχόν τινα τὴν ἰσχὺν αὐτῶν καταπεπλήχθαι, ἀλλὰ μένειν γενναίως καὶ ὥς προσήκεν Ἑλληνι πολεμεῖν¹⁶⁰. Cette double allusion à l'hellénisme est jugée différemment par Denys : le maintien de la dignité des Grecs prôné par les Romains consiste en la sauvegarde de la paix et en la défense de valeurs telles que le respect de l'adversaire ; en revanche, l'hellénisme auquel appelle la coalition des Tarentins et des Samnites invite à la guerre : c'est un idéal perverti et impur. Les Napolitains le comprennent qui, ralliés d'abord aux ennemis de Rome, finissent par entendre

Décimus et de ses complices par les Romains (APP., *Samn.*, 9, 1-3) ; sur la dépendance d'Appien vis-à-vis des *Antiquités romaines* pour cet épisode, voir M. T. SCHETTINO, *Tradizione annalistica*, 1989, p. 54, n. 7 ; P.-M. MARTIN, *Cité grecque*, 2000, p. 154. Denys dédouble les événements de Rhégium, puisqu'il évoque en 270 un second soulèvement réprimé par Genucius ; historiquement, seule cette 'seconde répression' est authentique (DION. HAL., *AR*, XX, 16, 1-2 = XX q PITTIA). Sur ce dédoublement, voir le commentaire de M. T. SCHETTINO, *Tradizione annalistica*, 1989, p. 54-55 et 58. Notons enfin que la mise en avant du personnage de Fabricius par Denys est révélatrice du succès de ce personnage à l'époque augustéenne : CL. BERRENDONNER, *Formation de la tradition*, 2001, p. 105-106 ; voir aussi G. SCHEPENS, *Ancient Rome*, 2000, p. 356-358.

¹⁵⁸ DION. HAL., *AR*, XV, 5, 1 = XV h PITTIA : « ils leur demandèrent de n'outrager en aucune façon les sujets sous domination romaine, mais d'entretenir avec eux des rapports conformes à la justice ; si des différends les opposaient les uns aux autres, les Néapolitains devaient y <mettre fin> non par les armes mais par le dialogue, en concluant des conventions. Ils devaient vivre à l'avenir en paix avec tous les peuples qui bordent la mer Tyrrhénienne, sans avoir à leur endroit une conduite qui ne sied pas à des Grecs, ni porter assistance à ceux qui se comporteraient ainsi » (trad. S. PITTIA, *Fragments*, 2002, légèrement modifiée).

¹⁵⁹ DION. HAL., *AR*, XV, 6, 1 = XV h PITTIA ; plus tard encore, lorsque les Samnites convaincront les Napolitains de s'allier à eux contre Rome et les Campaniens, il restera au sein de la βουλή une fraction d'hommes raisonnables pour s'opposer à cet avis (DION. HAL., *AR*, XV, 6, 5 = XV h PITTIA).

¹⁶⁰ DION. HAL., *AR*, XV, 5, 3 = XV h PITTIA : « si les Romains mettent en avant ce prétexte pour déclencher une guerre, que [les Napolitains] ne redoutent pas leur force ni ne la craignent en la pensant invincible ; au contraire, qu'ils tiennent bon noblement et combattent comme il sied à des Grecs » (trad. S. PITTIA, *Fragments*, 2002, légèrement modifiée).

raison et livrent leur cité aux Romains¹⁶¹. Dans la guerre qui l’oppose à Naples, Rome ne s’est donc pas battue contre une autre πόλις Ἑλληνίς, mais contre ceux des Napolitains qui s’apprêtaient à avilir l’hellénisme par leur alliance avec les barbares Samnites et leur manque de respect pour les valeurs grecques les plus nobles.

Quelques décennies plus tard, il n’en ira pas autrement dans le déclenchement de la guerre contre Tarente : cette fois encore, les Romains se trouvent face à une cité qui de l’hellénisme a dénaturé l’héritage. Reprenons la présentation dionysienne de ces événements. En 282, une ambassade romaine menée par Postumius est reçue devant l’assemblée tarentine¹⁶². Postumius s’y exprime en grec, mais ses efforts font l’objet des railleries des Tarentins ; un ivrogne porte davantage encore atteinte à la dignité de Postumius en souillant sa robe sacrée¹⁶³. Humiliée, l’ambassade regagne l’*Vrbs* et rend compte de ses mésaventures, ce qui ne manque pas de susciter l’indignation des Romains. La guerre est inéluctable et, pour s’y préparer, les Tarentins font appel à Pyrrhus. On connaît la suite : ce n’est pas ici le lieu pour y revenir¹⁶⁴. Nous voudrions simplement noter le jugement extrêmement sévère porté par Denys sur Tarente. La cité grecque apparaît, dans le tableau qu’il en dresse, comme le lieu de toutes les perversions. On chercherait en vain, dans les *excerpta* des *Antiquités* consacrés au déclenchement des hostilités contre Tarente, quelque allusion à des Tarentins modérés, partisans, comme l’élite de Naples, d’une alliance avec Rome. Non. Denys ne trouve dans cette cité que des hommes déraisonnables, aveuglés par leur quête effrénée des plaisirs, inconscients des dangers qu’ils courent¹⁶⁵. Sa réprobation est totale¹⁶⁶ : le démagogue qui attise la haine de Rome chez les Tarentins est présenté comme ἀναιδής καὶ περὶ πάσας τὰς ἡδονὰς ἀσελγής¹⁶⁷ ; pire encore, il prostitue les plus beaux jeunes gens de la cité, ce qui lui vaut le surnom de Thais¹⁶⁸. Ses compatriotes cèdent volontiers à l’alcoolisme¹⁶⁹ ou à l’ὑβρις,

¹⁶¹ LIV., VIII, 25, 5-26, 5. Nous ne possédons pas le passage équivalent chez Denys, mais il ne fait pas de doute que l’historien d’Halicarnasse évoquait lui aussi la reddition des Napolitains : son récit devait d’ailleurs être plus circonstancié que celui du Padouan : M. MAHE-SIMON, *Siège de Naples*, 2000, p. 258. Voir aussi K. LOMAS, *Rome and the Western Greeks*, 1993, p. 44-46.

¹⁶² DION. HAL., *AR*, XIX, 5, 1 = XIX k PITTIA. Le but de cette ambassade consiste sans doute à demander réparation pour les navires romains attaqués par Tarente. On sait que les deux cités avaient signé un traité prévoyant que les Romains ne s’avanceraient pas sur mer au-delà du cap Lacinius ; les Romains ont vraisemblablement violé ce traité en 282, ce qui explique l’attaque tarentine : voir APP., *Samn.*, 7, 1 et les remarques de M. T. SCHETTINO, *Tradizione annalistica*, 1989, p. 19. Sur la datation de ce traité, dont on ne sait s’il fut signé en 320 a.C.n. ou plutôt suite aux campagnes de Cléonyme en 303-302 a.C.n., voir K. LOMAS, *Rome and the Western Greeks*, 1993, p. 50.

¹⁶³ DION. HAL., *AR*, XIX, 5, 1-4 = XIX k PITTIA ; voir aussi APP., *Samn.*, 7, 2 ; DIO CASS., IX, 39, 5-6.

¹⁶⁴ Pour un aperçu des implications idéologiques du conflit entre Pyrrhus et les Romains, voir ci-dessus, p. 79-81.

¹⁶⁵ DION. HAL., *AR*, XIX, 5, 1 = XIX k PITTIA : [οὐκ] σωφρόνων ἀνθρώπων καὶ περὶ πόλεως κινδυνεύουσιν βουλευομένων (« [il ne s’agissait pas] d’hommes raisonnables, délibérant à propos d’une cité en danger »).

¹⁶⁶ Comme l’a bien montré M. T. SCHETTINO, *Tradizione annalistica*, 1989, p. 20-23.

¹⁶⁷ DION. HAL., *AR*, XIX, 4, 2 = XIX h PITTIA : « un individu effronté et licencieux, avide de tous les plaisirs ». S. Pittia estime qu’il faut remplacer l’adjectif ἀναιδής par ἀνόσιος.

¹⁶⁸ DION. HAL., *AR*, XIX, 4, 2 = XIX h PITTIA. Selon Appien, ce Thais s’appelait en fait Philocharis (APP., *Samn.*, 7, 1).

pêché capital du monde grec¹⁷⁰. La présentation de la dissolution des Tarentins n'est pas propre à Denys, et appartient plutôt à la catégorie des *topoi* tant elle rencontre de l'écho chez les auteurs grecs¹⁷¹. La virulence de l'historien d'Halicarnasse mérite toutefois d'être soulignée : elle présente les Romains, en contrepartie, comme les véritables détenteurs, dans le conflit qui va les opposer à la colonie de Sparte, de l'héritage hellénique. La conquête du Sud italien par les Romains ne s'exerce donc pas tant, selon Denys, au détriment de l'hellénisme qu'au détriment de ceux des Grecs qui en ont oublié les valeurs. Dans la narration dionysienne, l'*Vrbs* se comporte en championne de cet hellénisme, respectueuse des Grecs qui s'en montrent dignes, impitoyable envers les autres.

III. 4. Originalité de la prise de position dionysienne

Ainsi donc, pour faire de Rome une πόλις Ἑλληνίς, Denys s'efforce de contrecarrer les arguments qui pourraient lui être opposés : non, l'*Vrbs* ne doit pas sa naissance à un rassemblement de peuples barbares ; non, malgré l'affluence successive de ceux-ci elle ne s'est jamais 'barbarisée' ; non, elle ne doit rien, ou presque rien, aux Étrusques ; non enfin elle ne s'est pas étendue en Italie méridionale contre l'hellénisme : elle a au contraire permis à celui-ci de se rétablir en des terres où il était bien malmené... Avec brio parfois, avec constance en tout cas, Denys magnifie en Rome la cité grecque la plus accomplie. Il revendique ce faisant une totale originalité : personne avant lui, s'il faut l'en croire, n'a abordé ces questions de manière satisfaisante : ἤδη ἀπέστω τοῦ λόγου τὸ ἐπίφθονον· ἔχει γάρ τι καὶ τοιοῦτον ἢ τῶν παραδόξων καὶ θαυμαστῶν ὑπόσχεσις¹⁷². Cette prétention à l'originalité peut surprendre : Denys, qui est pour nous l'unique écho de tant et tant de témoignages sur la plus ancienne Rome, ignore-t-il qu'Héraclide du Pont, au IV^e siècle a.C.n., voyait déjà dans l'*Vrbs* une πόλις Ἑλληνίς ? N'a-t-il jamais pris connaissance du texte d'Acilius que conserve Strabon, où l'origine grecque des Romains est affirmée¹⁷³ ? Nous ne saurions répondre à ces questions de façon tranchée. Notons toutefois que Denys connaît au moins certains écrits d'Acilius, qu'il cite dans le troisième livre de ses *Antiquités*¹⁷⁴. Peut-être

¹⁶⁹ DION. HAL., *AR*, XIX, 5, 2 = XIX k PITTIA.

¹⁷⁰ DION. HAL., *AR*, XIX, 5, 2 et 5 = XIX k PITTIA. Sur la condamnation généralisée de l'ὑβρις par les Grecs, voir A. W. H. ATKINS, *Moral Values*, 1972, p. 84-87 ; B. LAUROT, *Idéaux*, 1981, p. 45-46 ; N. R. E. FISHER, *Hybris*, 1992, p. 500-511 ; ID., *Stasis*, 2000, p. 84-112 ; K. KALIMTZIS, *Inquiry into Stasis*, 2000, p. 177-178.

¹⁷¹ Voir p. ex. PLT., *Lois*, I, 637 b ; THPP., *FGrH* 115 F 100 (= ATHEN., IV, 166 e-f) ; POL., VIII, 24 ; STR., VI, 3, 4 (C 280) ; PLUT., *Pyrrh.*, 13, 4-5 et 16, 2-3. Sur la diffusion de ce *topos* chez les Anciens, voir K. LOMAS, *Rome and the Western Greeks*, 1993, p. 14-16.

¹⁷² DION. HAL., *AR*, I, 5, 3-4 : « et qu'il ne soit désormais plus question de jalousie, car c'est précisément le genre de réaction que l'on suscite lorsqu'on promet de raconter des faits qui vont à l'encontre des idées reçues et qui sont dignes d'admiration » (trad. V. FROMENTIN, C.U.F., 1998).

¹⁷³ Voir ci-dessus, respectivement p. 70-72 et p. 86.

¹⁷⁴ ACIL., *FGrH* 813 F 7 = fr. 6 PETER = fr. 8 CHASSIGNET (= DION. HAL., *AR*, III, 67, 5).

Denys juge-t-il peu concluants les arguments avancés par ses prédécesseurs et préfère-t-il reprendre la question sur de nouvelles bases ? C'est ce que nous serions tentée de penser¹⁷⁵.

Cependant, et quoi qu'il en soit de la connaissance éventuelle des passages d'Héraclide et d'Acilius par Denys, force est de constater que sa prétention à l'originalité n'est pas usurpée sur deux points au moins. Tout d'abord, le caractère systématique de la démonstration apportée à la thèse centrale des *Antiquités romaines* ne manque pas de susciter l'admiration : on est loin ici de la simple allusion au caractère grec de l'*Vrbs* que l'on trouve chez Héraclide ; loin aussi de l'hypothèse avancée par Acilius, qui reposait vraisemblablement sur la seule évidence d'un culte rendu à Héraclès selon le rite grec ! Denys, comme nous espérons l'avoir montré dans les pages qui précèdent, est attentif à aborder la question de la grécité de l'*Vrbs* sous des angles multiples et variés. Sa reconstruction surpasse dès lors celle de ses prédécesseurs en profondeur et en intérêt. Ensuite, et c'est sur ce point surtout que nous voudrions insister, avec les *Antiquités romaines*, la théorie de l'origine grecque de Rome acquiert le statut de moteur de l'histoire. C'est à sa lumière que s'explique, selon Denys, toute l'histoire de l'*Vrbs*, depuis les temps les plus reculés, ceux qui précèdent la fondation romuléenne, jusqu'à la conquête de l'Italie méridionale, événement qui met un terme à l'œuvre dionysienne, et, au-delà encore, jusqu'à la période augustéenne. Dans le système mis au point par Denys, chacun des choix que posent les Romains au fil de leur histoire doit s'interpréter en fonction de leur hellénisme. L'historien d'Halicarnasse n'est donc pas seulement un témoin de la parenté des Grecs et des Romains : il est aussi, il est surtout le concepteur d'une représentation nouvelle, et pour ainsi dire téléologique, de cette relation. Là réside sans aucun doute la clé de voûte de toute son œuvre.

¹⁷⁵ D'autant que, nous l'avons vu plus haut, la réputation d'historien attachée au nom d'Héraclide le Pontique n'était guère élogieuse : voir les témoignages de Cicéron (*De nat. deor.*, I, 13, 4), Plutarque (*Cam.*, 22, 3) et Diogène Laërce (VIII, 72), repris ci-dessus, p. 70, n. 47. Dans l'hypothèse où Denys connaît le Pontique, c'est peut-être cette piètre réputation qui l'a conduit à ne pas utiliser son témoignage afin de ne pas déforer sa propre thèse.

IV. Résonances impériales

Denys rédige ses *Antiquités romaines* alors que la puissance de Rome a atteint son acmé. Les guerres civiles appartiennent au passé, l'Orient semble accepter enfin la domination romaine¹⁷⁶, la *Pax romana*, pour quelques années du moins, s'avère en apparence être tout autre chose qu'un mot d'ordre idéologique. Denys peut présenter l'hégémonie ainsi acquise par l'*Vrbs* comme une conséquence de ses origines grecques et de la volonté dont elle a témoigné sans relâche en vue de faire triompher les valeurs culturelles et morales de l'hellénisme. Ce point de vue est-il partagé par les autres intellectuels grecs de l'époque impériale ? Quel écho vont trouver, chez ceux-ci, les différentes conceptions de Rome véhiculées au fil des siècles ? Nous tenterons de répondre à ces questions en abordant successivement les œuvres de trois auteurs grecs : l'historien et géographe Strabon d'Amasya, contemporain de Denys, issu comme lui de l'Asie Mineure et qui, à Rome, fréquente les mêmes cercles ; Plutarque ensuite, qui dans ses œuvres morales comme, surtout, dans ses *Vies parallèles*, s'efforce de penser les modalités des relations entre la Grèce et Rome¹⁷⁷ ; Dion Cassius enfin, Bithynien, appelé à de hautes responsabilités au sein de l'organisation impériale. À travers ce bref parcours, nous tenterons de percevoir comment sont relayées, à l'époque impériale, les interrogations que l'*Vrbs* n'a jamais cessé de susciter dans le monde grec. Nous verrons aussi combien la position exprimée par Denys d'Halicarnasse, dont il a souligné lui-même l'originalité, demeure isolée : même un Aelius Aristide, pourtant fervent admirateur de Rome et de son Empire, ne comptera jamais au rang des qualités de la Ville son origine grecque. Denys n'a pas fait école...

IV. 1. Strabon ou le triomphe de la παιδεία

Strabon connaît Denys d'Halicarnasse. La chose ne fait pas de doute, puisque l'historien et géographe se réfère explicitement à son contemporain parmi les personnalités natives d'Halicarnasse : ἄνδρες δὲ γεγόνασιν ἐξ αὐτῆς Ἡρόδοτός τε ὁ συγγραφεύς, ὃν ὕστερον Θούριον ἐκάλεσαν διὰ τὸ κοινωνῆσαι τῆς εἰς Θουρίου ἀποικίας, καὶ Ἡράκλειτος ὁ ποιητής, ὁ Καλλιμάχου ἑταῖρος, καὶ καθ' ἡμᾶς Διονύσιος ὁ

¹⁷⁶ Le dernier grand royaume indépendant, l'Égypte, est réduit depuis 30 a.C.n. au statut de province impériale. D'autre part, en 20 a.C.n., la reddition par les Parthes des enseignes romaines conquises aux troupes de Crassus met un terme, au niveau symbolique du moins, à un conflit longtemps dangereux pour l'*imperium Romanum* : AUG., *RG*, 29, 2 ; 32, 2 ; 33 ; LIV., *Per.*, CXLI, 4 ; STR., VI, 4, 2 (C 288) ; SUET., *Aug.*, 21, 7.

¹⁷⁷ Si l'importance de Plutarque est indéniable lorsqu'il s'agit d'appréhender la vision de l'Empire diffusée parmi les élites grecques, on ne suivra pas pour autant S. Swain, lorsqu'il fait du Sage de Chéronée « a unique bridge between Greece and Rome » (S. SWAIN, *Hellenic Culture*, 1990, p. 126) : nombreux sont les auteurs qui, comme Polybe, Posidonios, Denys ou Strabon, jettent de pareils ponts !

συγγραφεύς¹⁷⁸. Que Strabon désigne Hérodote et Denys du même titre de συγγραφεύς n'est pas seulement flatteur pour le second, ainsi mis sur un pied d'égalité avec le Père de l'Histoire ; cette mention indique aussi que c'est comme historien, davantage que comme rhéteur ou critique littéraire, que Denys est connu par les hommes de son temps. Or si Strabon fait allusion à l'œuvre historique de notre auteur, il est permis de penser qu'il en connaît également la thèse principale, dont l'originalité a dû à l'époque marquer les esprits. Cela est d'autant plus probable que Strabon réside lui aussi à Rome dans les années où s'y trouve Denys¹⁷⁹. Bien plus, ainsi que l'a montré G. W. Bowersock, les deux auteurs originaires d'Asie Mineure y évoluent sous la protection de la *gens Aelia* : le patron de Strabon est Aelius Gallus, le second préfet d'Égypte, et Denys pour sa part fréquente les Aelii Tuberones ; or ces deux branches de la famille entretiennent d'étroites relations¹⁸⁰. On peut dès lors se demander si Strabon et Denys ne se connaissent pas personnellement. À cette question, aucun élément tangible ne permet d'apporter une résolution définitive. Néanmoins, au vu de toutes ces considérations, nous ne pensons pas exagéré d'estimer que Strabon devait probablement, à tout le moins, connaître la thèse de l'origine grecque des Romains développée par Denys d'Halicarnasse.

Il ne l'adopte pas pour autant. Des *primordia* de l'*Vrbs*, Strabon propose en effet une vision bien différente de celle dépeinte dans les *Antiquités romaines*. Il se montre particulièrement suspicieux devant la présence de Grecs dans la Rome des premiers temps. Aussi considère-t-il 'mythique' la tradition qui rapporte la venue d'Évandre et d'Héraclès¹⁸¹. Quant à Énée et à ses Troyens, Strabon témoigne de leur présence dans le Latium avec scepticisme. Le récit qu'il consacre à l'arrivée en Italie des fils de Troie débute par un φασί qui dit assez le crédit limité que Strabon veut bien lui accorder : φασί δὲ Αἰνεΐαν μετὰ τοῦ πατρὸς Ἀγχίσου καὶ τοῦ παιδὸς Ἀσκανίου κατάραντας εἰς Λαύρεντον τῆς πλησίον τῶν Ὠστίων καὶ τοῦ Τιβέρεως ἡϊόνος, μικρὸν ὑπὲρ τῆς θαλάττης [...], κτίσαι πόλιν¹⁸². D'autre part, lorsque dans le treizième livre de sa *Géographie* Strabon aborde la Troade, il rapporte des traditions divergentes quant au destin d'Énée après la chute de Troie. Se référant à Démétrios de Scepsis, il évoque dans un premier temps l'établissement du Troyen et de ses

¹⁷⁸ STR., XIV, 2, 16 (C 656) : « les hommes originaires d'Halicarnasse sont l'historien Hérodote, que l'on désigna plus tard comme 'Thourien', puisqu'il avait participé à la colonie de Thourioi ; il y a aussi le poète Héraclite, compagnon de Callimaque, et de mon temps l'historien Denys ». Sur l'expression καθ' ἡμᾶς chez Strabon, voir les intéressantes remarques de S. POTHECARY, *Our Times*, 1997, p. 235-246.

¹⁷⁹ Sur les séjours répétés de Strabon dans l'*Vrbs*, voir D. DUECK, *Strabo*, 2000, p. 85-86.

¹⁸⁰ G. W. BOWERSOCK, *Augustus and the Greek World*, 1965, p. 128-130. Voir aussi G. VANOTTI, *Roma e il suo impero*, 1992, p. 183-184 et n. 26 ; S. POTHECARY, *Name*, 1999, p. 693 et 701-702 et ci-dessus, p. 17.

¹⁸¹ STR., V, 3, 3 (C 230) : μυθώδης. L'adjectif s'oppose très nettement à l'expression μάλιστα πιστευομένη utilisée à propos de la fondation romuléenne (STR., V, 3, 2 [C 230]). Sur ce refus strabonien de reconnaître la présence d'Évandre ou d'Héraclès sur le site de la future Rome, voir G. VANOTTI, *Roma e il suo impero*, 1992, p. 181.

¹⁸² STR., V, 3, 2 (C 229) : « on rapporte qu'Énée aborda avec Anchise, son père, et Ascanie, son fils, à Laurentum près d'Ostie et de la rive du Tibre, et qu'il fonda une ville non loin de la mer » (trad. FR. LASSERRE, C.U.F., 1967). Sur la portée du φασί, voir les remarques de G. VANOTTI, *Roma e il suo impero*, 1992, p. 177.

descendants dans la cité de Scepsis¹⁸³ □ or ce point de vue ne reflète pas seulement le patriotisme manifesté par Démétrios pour ennoblir sa cité natale : on peut aussi le lire dans une perspective anti-romaine, puisque le récit de l'installation d'Énée à Scepsis ruine la tradition qui le fait voyager jusqu'au Latium¹⁸⁴ ! Strabon ne se contente pas, pour autant, de cette version, et mentionne aussitôt la tradition sur le périple qui mène Énée et les siens de la Thrace à l'Arcadie puis à la Sicile ; ce voyage se conclut, poursuit le géographe, dans le Latium avec la fondation de Lavinium¹⁸⁵. Cependant ce récit ne satisfait pas plus Strabon que les constructions patriotes de Démétrios. Il leur oppose le témoignage d'Homère, selon lequel Énée demeure maître de Troie et transmet son trône aux fils de ses fils pour de nombreuses générations¹⁸⁶. On sait le statut de référence absolue dont jouit l'œuvre homérique chez Strabon ; dès lors, il faut considérer que seule la tradition issue de l'*Iliade* mérite à ses yeux la confiance¹⁸⁷.

Strabon s'écarte donc résolument de la vulgate romaine, en réfutant la présence d'Évandre et d'Héraclès sur le site de l'*Vrbs* et en affirmant clairement ses préférences pour la tradition selon laquelle Énée ne quitte pas la Troade. Il rejette du même coup le cœur de l'argumentation dionysienne, et refuse à l'*Vrbs* des origines le titre glorieux de πόλις Ἑλληνίς. Est-ce à dire pour autant que Strabon fait œuvre anti-romaine ? Non : son attachement à l'Empire ne se dément pas au fil de la *Géographie*, dans des passages au style convenu comme les éloges qui clôturent les livres VI et XVII¹⁸⁸, mais aussi à travers des

¹⁸³ STR., XIII, 1, 52-53 (C 607).

¹⁸⁴ Selon certains Modernes, l'attitude de Démétrios, historien du II^e siècle a.C.n., vis-à-vis de Rome est résolument hostile : E. GABBA, *Storiografia*, 1974, p. 630-631 ; ID., *Valorizzazione*, 1976, p. 84-88 ; A. MOMIGLIANO, *How to Reconcile*, 1984, p. 451-452 ; K. S. SACKS, *Diodorus Siculus*, 1990, p. 156 ; G. VANOTTI, *Roma e il suo impero*, 1992, p. 184 ; EAD., *Roma*, 1999, p. 250. Pour d'autres, le patriotisme de Démétrios de Scepsis prime sur son animosité envers Rome : T. J. CORNELL, *Aeneas*, 1975, p. 26-27 ; J.-L. FERRARY, *Philhellénisme*, 1988, p. 223-229 (qui traite de tous les 'historiens de la Troade') ; E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 40-42 ; D. BRIQUEL, *Corps de Rome*, 1994, p. 220-221 ; ID., *Regard des autres*, 1997, p. 150-151.

¹⁸⁵ STR., XIII, 1, 53 (C 608).

¹⁸⁶ STR., XIII, 1, 53 (C 608) cite le XX^e livre de l'*Iliade* : ἤδη γὰρ Πριάμου γενεὴν ἤχθηρε Κρονίων· / νῦν δὲ δὴ Αἰνείας βίη Τρώεσσιν ἀνάξει / καὶ παίδων παῖδες, τοί κεν μετόπισθε γένωνται (HOM., *Il.*, XX, 306-308 : « déjà le fils de Cronos a pris en haine la race de Priam. C'est le puissant Énée qui désormais régnera sur les Troyens – Énée, et, avec lui, tous les fils de son fils, qui naîtront dans l'avenir » [trad. P. MAZON, C.U.F., 1994]). Strabon n'ignore pas que certains savants amendent le texte homérique, et remplacent Τρώεσσιν par πάντεσσιν, ce qui suggère la domination romaine ; il rejette néanmoins pareille correction (STR., XIII, 1, 53 [C 608]). Denys d'Halicarnasse pour sa part, qui cite le même passage, estime qu'il n'est pas nécessaire de modifier le texte de l'*Iliade*, et indique qu'il est tout à fait possible qu'Énée et ses descendants gouvernent les Troyens après les avoir menés dans un autre pays, en l'occurrence l'Italie (DION. HAL., *AR*, I, 53, 4-5). Sur la tradition homérique du destin d'Énée, voir A. MOMIGLIANO, *How to Reconcile*, 1984, p. 442-443.

¹⁸⁷ On se reportera à la fameuse controverse qui ouvre la *Géographie* et oppose Strabon à Ératosthène sur le crédit à accorder aux poèmes homériques : STR., I, 1, 2-2, 40 (C 2-47). Tout indique que Strabon privilégie la version homérique et refuse donc la tradition de la venue de Troyens dans le Latium : E. S. GRUEN, *Culture and National Identity*, 1992, p. 6-7 et 13 ; G. VANOTTI, *Roma e il suo impero*, 1992, p. 179-181.

¹⁸⁸ STR., VI, 4, 2 (C 286-288) et XVII, 3, 24-25 (C 839-840).

remarques d'apparence plus anodine¹⁸⁹ ; d'autre part, Strabon souligne à plus d'une reprise les qualités des 'hommes d'État de son époque', faisant allusion aux responsables romains de la fin de la République autant qu'à Auguste et Tibère¹⁹⁰. Certes, le géographe d'Amasya écrit en des années où l'Empire romain ne peut plus être remis en question, mais on peut toutefois s'interroger sur les raisons qui poussent un Grec à accepter la domination d'un peuple dont il est convaincu des origines anhelléniques. La réponse à cette question passe, chez Strabon, par le processus d'acculturation vécu par les Romains. Longtemps, écrit-il, l'*Vrbs* a limité ses contacts aux seuls peuples qui l'entouraient, nations barbares qui n'exigeaient d'elle aucun gage de culture ; puis, au fur et à mesure de leur expansion en Italie, les descendants de Romulus en sont venus à rencontrer des peuples plus civilisés – les Grecs □ et il leur a fallu se mettre à l'école de ces derniers, pour acquérir l'ἀγωγή qui seule garantit la domination¹⁹¹. Ils l'ont fait avec succès, tant et si bien que, tout imprégnés de la παιδεία grecque, les Romains, de Barbares, ont conquis leur place au sein du monde hellénique.

Ainsi, pour Strabon, Rome n'est pas dès l'origine πόλις Ἑλληνίς : elle le devient ! On trouve dans la *Géographie* une position très différente de celle avancée par Denys. Et pourtant, si les prémisses divergent, les deux auteurs augustéens se rejoignent lorsqu'il s'agit de tirer les conclusions de leurs interprétations respectives. L'un et l'autre professent que les Romains doivent l'Empire à leur culture grecque □ et la question de savoir s'ils possèdent celle-ci de toute antiquité ou depuis une époque plus récente ne change rien à l'affaire. Dès lors, la domination politique de l'*Vrbs* correspond aussi à la défense et à la diffusion des valeurs de l'hellénisme¹⁹². Et Strabon d'énumérer, au gré de son tour de la Méditerranée, tous les peuples civilisés grâce à l'action des Romains¹⁹³. S'il n'adhère pas à la thèse centrale des

¹⁸⁹ FR. LASSERRE, *Strabon*, 1982, p. 889-896 ; E. NOE, *Considerazioni*, 1988, p. 104-118 ; G. VANOTTI, *Roma e il suo impero*, 1992, p. 186-189 ; D. DUECK, *Strabo*, 2000, p. 115-122.

¹⁹⁰ Voir p. ex. STR., V, 3, 7-8 (C 235-236) ; VI, 4, 2 (C 288). Sur cette question, on lira avec profit le chapitre consacré à l'image d'Auguste dans la *Géographie* par D. DUECK, *Strabo*, 2000, p. 96-106. Sur l'exacte signification de l'expression « de mon époque », employée de façon récurrente par Strabon, on verra S. POTHECARY, *Our Times*, 1997, p. 235-246.

¹⁹¹ STR., IX, 2, 2 (C 401) : ἀφ'οὗ δὲ ἤρξαντο πρὸς ἡμερώτερα ἔθνη καὶ φύλα τὴν πραγματείαν ἔχειν, ἐπέθεντο καὶ ταύτῃ τῇ ἀγωγῇ καὶ κατέστησαν πάντων κύριοι (« du jour où ils eurent affaire à des nations ou à des races d'hommes plus civilisées, ils s'attachèrent à ces principes éducatifs et devinrent les maîtres du monde » [trad. R. BALADIE, C.U.F., 1996]). Sur le caractère euphémique de l'expression τὴν πραγματείαν ἔχειν, voir G. VANOTTI, *Roma e il suo impero*, 1992, p. 174. Sur le lien entre παιδεία et domination chez Strabon, voir J.-L. FERRARY, *Philhellénisme*, 1988, p. 508 ; CL. MOATTI, *Raison de Rome*, 1997, p. 63-64.

¹⁹² Sur la similitude des positions de Denys et Strabon sur ce point, voir E. GABBA, *Historians*, 1984, p. 66 ; J.-L. FERRARY, *Philhellénisme*, 1988, p. 622-623 ; G. VANOTTI, *Roma e il suo impero*, 1992, p. 191-194.

¹⁹³ C'est notamment le cas dans les livres III et IV de la *Géographie*, où sont présentées la péninsule hispanique et la Gaule, ces terres d'Occident arrachées par Rome à leur barbarie (voir p. ex. STR., III, 2, 15 [C 151] ; III, 3, 5 [C 154] ; IV, 1, 5 [C 181] ; voir aussi II, 5, 26 [C 126-127]). Il n'en va pas autrement lorsqu'il est question des terres d'Europe centrale ou du Caucase : à propos de tous ces peuples, Strabon se réjouit sincèrement de la conquête romaine. En revanche, comme le note Fr. Lasserre, « il ne salue jamais comme un bienfait l'accroissement des provinces romaines en Asie Mineure et se contente d'enregistrer sans commentaire la disparition successive des royautes hellénistiques » (FR. LASSERRE, *Strabon*, 1982, p. 892). Sur ce regard ambivalent de Strabon face à l'expansion romaine, selon que les populations conquises appartiennent ou pas à l'hellénisme, voir D. DUECK, *Strabo*, 2000, p. 75-84 et 115-122.

Antiquités romaines, Strabon, qui connaît l'œuvre de Denys, emprunte donc une voie moins différente de celle de son contemporain qu'on a parfois pu le penser...

IV. 2. Plutarque ou le triomphe conjugué de l'ἀρετή et de la παιδεία

Il faut attendre la seconde moitié du premier siècle p.C.n. pour retrouver un intellectuel grec qui se penche sur la question des relations entre sa patrie et les Romains. Plutarque, puisque c'est de lui qu'il s'agit, occupe une position prestigieuse. Issu d'une grande famille¹⁹⁴, lui-même chargé de fonctions élevées au sein de sa cité, Chéronée, et prêtre du temple d'Apollon à Delphes, Plutarque séjourne plusieurs fois à Rome au cours des années 75-79 puis sous le règne de Domitien. Il s'y acquitte de diverses missions politiques¹⁹⁵ et y dispense en outre des leçons de philosophie ; selon toute vraisemblance, il s'initie également à la langue et à la littérature latines¹⁹⁶. Plutarque a des amis à Rome, tels ce Q. Sosius Senecio, haut dignitaire sous Trajan, auquel sont dédiées les *Vies parallèles*¹⁹⁷, ou ce L. Mestrius Florus grâce auquel il obtient la citoyenneté romaine¹⁹⁸. Pareil parcours indique combien Plutarque est un homme de civilisation gréco-romaine, observateur avisé de l'histoire, de la culture et des mœurs des deux parts de l'Empire. D'autre part, Plutarque connaît, comme Strabon, l'œuvre historique de Denys d'Halicarnasse. Il s'y réfère à plusieurs reprises dans ses propres écrits, et notamment pour ce qui concerne l'histoire la plus reculée de l'*Vrbs*¹⁹⁹. On

¹⁹⁴ Sur les origines familiales de Plutarque, les données fondamentales sont reprises par C. P. JONES, *Plutarch*, 1971, p. 10-11 et J. BOULOGNE, *Aristocrate grec*, 1994, p. 25-26.

¹⁹⁵ Plutarque prétend que les ambassades auprès de l'empereur sont l'un des derniers moyens permettant aux Grecs de mener une carrière politique brillante – et de poursuivre en énumérant les qualités requises pour y participer : πρεσβείαι πρὸς αὐτοκράτορα, ἀνδρὸς διαπύρου καὶ θάρσος ἅμα καὶ νοῦν ἔχοντος δεόμεναι (PLUT., *Praec.*, 10 : « les ambassades auprès de l'empereur, qui demandent des hommes ardents, doués à la fois de hardiesse et d'intelligence » [trad. J.-CL. CARRIERE, C.U.F., 1984]). Sur les séjours romains de Plutarque, voir C. P. JONES, *Plutarch*, 1971, p. 20-25 ; J. BUCKLER, *Autopsy*, 1992, p. 4821-4825.

¹⁹⁶ PLUT., *Dem.*, 2, 2-4. Sur la connaissance du latin par Plutarque, parfois mise en doute, on verra les arguments déterminants de M. DUBUISSON, *Historiens grecs*, 1979, p. 95-97 ; voir aussi L. DE BLOIS et J. A. E. BONS, *Platonic Philosophy*, 1992, p. 167 ; A. STROBACH, *Sprachen*, 1997, p. 33-39.

¹⁹⁷ PLUT., *Thes.*, 1, 1 ; voir aussi *Dem.*, 1, 1 et 31, 7 ; *Dion.*, 1, 1. Q. Sosius Senecio est également le dédicataire des neuf livres du dialogue '*Les propos de table*'. Proche de Trajan, c'est peut-être lui qui aurait suggéré à l'Empereur de promouvoir Plutarque à la dignité consulaire (ἡ τῶν ὑπάτων ἀξία), l'une des distinctions honorifiques les plus élevées de l'Empire (SUID., s. u. Πλούταρχος). Sur les liens unissant Sosius Senecio à Plutarque, on consultera C. P. JONES, *Plutarch*, 1971, p. 54-57 ; S. SWAIN, *Hellenic Culture*, 1990, p. 129-130 ; B. PUECH, *Prosopographie*, 1992, p. 4883 ; S. SWAIN, *Plutarch*, 1997, p. 186-187 ; PH. A. STADTER, *Rhetoric of Virtue*, 2000, p. 496.

¹⁹⁸ C'est en effet à cet éminent dignitaire, consul sous Vespasien et proconsul d'Asie sous Domitien, que Plutarque doit son nom romain (Mestrius Plutarchus), que révèle une inscription trouvée sur la base d'une statue dédiée par le philosophe (*Syll.* 829 a) ; sur Mestrius, voir C. P. JONES, *Plutarch*, 1971, p. 48-49 ; B. PUECH, *Prosopographie*, 1992, p. 4860 ; PH. A. STADTER, *Rhetoric of Virtue*, 2000, p. 495.

¹⁹⁹ PLUT., *Rom.*, 16, 7, où Plutarque reproche à Denys de faire triompher Romulus sur un char (DION. HAL., *AR.*, II, 34, 2), une coutume qu'il juge postérieure ; voir aussi PLUT., *Comp. Alc.-Cor.*, 2, 4 ; *Pyrrh.*, 17, 7 ; 21, 13. Sur l'influence de Denys sur Plutarque, on se reportera notamment à E. GABBA, *Dionysius*, 1991, p. 213-214 ; L. DE

peut donc supposer que la thèse dionysienne des origines grecques de Rome n'est pas inconnue du biographe. Plutarque cependant, s'il semble intégrer parfaitement les cultures grecque et romaine, s'il a probablement pris connaissance des arguments mis en œuvre par Denys afin d'apparenter Grecs et Romains, ne considère par pour autant l'*Vrbs* comme une πόλις Ἑλληνίς. Voyons quelles sont les positions qu'il exprime.

Au début de la première *Vie* romaine, celle qu'il consacre à Romulus, Plutarque dresse un tableau des différentes traditions qui circulent sur les origines de Rome et qui mettent tour à tour en avant des Pélasges, des Troyens ou des Grecs. Il déclare sa préférence pour la version diffusée par Dioclès de Péparéthos et Fabius Pictor : la Ville ne doit pas son nom à la Force (ῥώμη), pas plus d'ailleurs qu'à une Troyenne nommée Rhômè, mais à Romulus – et dès lors peut commencer le portrait du Fondateur²⁰⁰. Rien dans ce passage ne permet de se faire une idée de la Rome d'avant Rome telle que la concevait Plutarque. Il nous faudra donc glaner ici et là dans son œuvre quelques informations supplémentaires pour apprendre que le Sage de Chéronée accepte les traditions répandues sur la présence d'Évandre et d'Héraclès à Rome²⁰¹ et la venue des Troyens dans le Latium²⁰². C'est à ces voyageurs que Plutarque attribue la présence de nombreux mots d'origine grecque dans l'ancienne langue latine²⁰³. Rien ne permet pour autant d'affirmer que Plutarque franchit le pas qui le placerait dans le sillage direct de Denys : en nul point de son œuvre il ne fait explicitement de Rome une cité grecque. Mieux encore : il ne semble pas le moins du monde enthousiasmé par les représentations accordant trop de place à l'hellénisme dans l'*Vrbs* des origines. Aussi, lorsqu'il évoque Héraclide du Pont et sa fameuse définition de Rome en πόλις Ἑλληνίς, c'est pour aussitôt railler ce jugement²⁰⁴. D'autres passages des *Vies parallèles* insistent sur le caractère non grec de la plus ancienne Rome. C'est le cas par exemple dans la *Vie de Marcellus*, où Plutarque fait allusion en ces termes à l'absence des arts dans la Ville des premiers temps : ὅπλων δὲ βαρβαρικῶν καὶ λαφύρων ἐναίμων ἀνάπλεως οὔσα καὶ περιεστεφανωμένη θριάμβων ὑπομνήμασι καὶ τροπαίοις οὐχ ἰλαρόν οὐδ' ἄφοβον οὐδὲ

BLOIS et J. A. E. BONS, *Platonic Philosophy*, 1992, p. 160 et 168-169 ; G. SCHEPENS, *Ancient Rome*, 2000, p. 355-356, n. 15.

²⁰⁰ PLUT., *Rom.*, 1, 1-3, 1. Sur cette « archéologie des documents narratifs livrés par la tradition » à propos du nom de la Ville, voir A. DEREMETZ, *Plutarque*, 1990, p. 57 et 62-64.

²⁰¹ Sur Évandre et ses Arcadiens, voir principalement PLUT., *Rom.*, 21, 2-4 et *QR*, 32 ; 41 ; 56 ; 59 ; 76 ; 90 ; sur Héraclès, voir PLUT., *Rom.*, 2, 1 ; 5, 1-4 ; *Fab.*, 1, 2 ; *QR*, 18 ; 32 ; 59 ; 90.

²⁰² PLUT., *Rom.*, 34, 1 ; *Cam.*, 20, 6 ; *Cor.*, 29, 2 ; *QR*, 6 ; *Mul. Virt.*, 244 a.

²⁰³ Voir p. ex. PLUT., *Num.*, 7, 10 : τῶν Ἑλληνικῶν ὀνομάτων τότε μᾶλλον ἢ νῦν τοῖς Λατίνοις ἀνακεκραμένων (« en ce temps-là il y avait davantage de mots grecs mêlés aux mots latins que de nos jours » [trad. A.-M. OZANAM, Quarto, 2001]). Voir aussi PLUT., *Rom.*, 15, 4 ; *Num.* 13, 9-10 ; *Marc.*, 8, 7. Sur la présence de cette théorie dans les *Vies parallèles*, voir S. SWAIN, *Hellenic Culture*, 1990, p. 126, n. 2.

²⁰⁴ PLUT., *Cam.*, 22, 3. Sur le mépris de Plutarque pour cette tradition qu'il juge fantaisiste, voir G. J. D. AALDERS, *Plutarch*, 1982, p. 12 ; D. MUSTI, *Greci*, 1988, p. 49 ; ID., *Etruria e Lazio*, 1988, p. 150. Dans sa *Vie de Flamininus*, Plutarque fait dire aux Grecs que les Romains ont seulement conservé ἐνάυσματα μικρὰ καὶ γλίσχρα κοινωνήματα παλαιοῦ γένους (PLUT., *Flam.*, 11, 7 : « de faibles lueurs et de vagues traces de leur parenté avec l'ancienne race grecque » [trad. A.-M. OZANAM, Quarto, 2001]).

δειλῶν ἦν θέαμα καὶ τρυφόντων θεατῶν²⁰⁵. Et de poursuivre en ajoutant que c'est avec Marcellus, le vainqueur de Syracuse, que pour la première fois l'art va entrer dans la vie des Romains : μᾶλλον εὐδοκίμησε παρὰ μὲν τῷ δήμῳ Μάρκελλος ἡδονὴν ἔχοῦσαις καὶ χάριν Ἑλληνικὴν καὶ πιθανότητα διαποικίλας ὅψει τὴν πόλιν²⁰⁶. S'il faut en croire ce témoignage, ce n'est qu'à la fin du III^e siècle a.C.n. que l'influence artistique et culturelle des Grecs se fait sentir à Rome ; selon Plutarque, avant de rencontrer les traditions helléniques du Sud de la péninsule italienne et de la Sicile, les Romains n'auraient développé aucun goût pour l'art ! Un second témoignage, issu lui aussi de la *Vie de Marcellus*, rend de nouveau manifeste que, aux yeux du biographe, la Rome des premiers temps n'est pas une cité grecque. Il ne s'agit plus d'art cette fois, mais de religion. Les anciens Romains, écrit Plutarque, ne pratiquaient aucun rite barbare ou étranger, ἀλλ'ὥς ἐνι μάλιστα ταῖς δόξαις Ἑλληνικῶς διακείμενοι καὶ πρῶως πρὸς τὰ θεῖα²⁰⁷. S'il est vrai, comme l'indique Plutarque, que les Romains *s'inspirent* des Grecs en matière religieuse, cela montre assez qu'eux-mêmes n'appartiennent pas au monde grec !

On le voit : Rome ne compte pas, selon Plutarque, au nombre des πόλεις Ἑλληνίδες. Serait-elle, dès lors, cité barbare ? On peut se le demander lorsqu'on lit le traité *Comment les jeunes doivent écouter la poésie*. Plutarque y analyse l'œuvre d'Homère, et prend plaisir à énumérer les différences entre les Achéens et les barbares Troyens²⁰⁸ □ ces mêmes Troyens qu'il fait intervenir aux origines de Rome ! On notera cependant que les arguments développés par Plutarque dans ce traité appartiennent aux *topoi* traditionnels sur l'épopée homérique, et qu'aucune allusion n'y est faite à l'ascendance énéenne des Romains. Rien n'indique donc que les opinions professées par le *Comment les jeunes doivent écouter la poésie* se répercutent sur la perception plutarchéenne de l'*Vrbs*. Que Rome n'est pas, chez le Sage de Chéronée, une πόλις βάρβαρος, rien ne l'indique mieux que la perfection morale qu'elle manifeste selon lui dès les temps les plus reculés. Perfection telle qu'elle permet à Plutarque de poser ce constat à première vue paradoxal : la législation promulguée par Numa est plus grecque (ἐλληνικώτερον) que celle de Lycurgue²⁰⁹ ! La contradiction n'est qu'apparente, et s'estompe sitôt que l'on considère la définition de l'hellénisme qui figure dans le traité consacré à *La fortune d'Alexandre* : τὸ δ'Ἑλληνικὸν καὶ βαρβαρικὸν μὴ χλαμύδι μηδὲ πέλτη μηδ'ἄκινάκη μηδὲ κἀνδυῖ διορίζειν, ἀλλὰ τὸ μὲν Ἑλληνικὸν

²⁰⁵ PLUT., *Marc.*, 21, 2 : « pleine de dépouilles barbares et sanglantes, couronnée de monuments de triomphe et de trophées, elle offrait un spectacle qui n'avait rien de joyeux ou de rassurant et qui n'était pas fait pour des spectateurs craintifs et délicats » (trad. A.-M. OZANAM, Quarto, 2001).

²⁰⁶ PLUT., *Marc.*, 21, 4 : « Marcellus fut plus apprécié du peuple, pour avoir embelli Rome d'ornements plaisants et variés, pleins des charmes et des séductions de la Grèce » (trad. A.-M. OZANAM, Quarto, 2001).

²⁰⁷ PLUT., *Marc.*, 3, 6 : « ils se rapprochaient autant qu'il se peut des croyances grecques, et se montraient pleins de douceur dans leurs pratiques religieuses » (trad. A.-M. OZANAM, Quarto, 2001).

²⁰⁸ Voir p. ex. PLUT., *De aud. Poet.*, 29 d-30 c. Pour une analyse plus complète des passages en cause, voir A. G. NIKOLAIDIS, *Greek and Barbarian Characteristics*, 1986, p. 231-233.

²⁰⁹ PLUT., *Comp. Lyc.-Num.*, 1, 10.

ἀρετῇ, τὸ δὲ βαρβαρικὸν κακία τεκμαίρεσθαι²¹⁰. Or les Romains possèdent à n'en pas douter ces vertus qui déterminent la frontière entre les Grecs et les Barbares, et au premier rang de celles-ci la φιλάνθρωπία²¹¹. Cette vertu d'humanité est présente dès les premiers temps, avant même la fondation de Rome, puisque Plutarque affirme que le serviteur qui recueille Romulus et Rémus était οὐ βάρβαρος οὐδ' ἄγριος ὑπηρέτης, ἐλεήμων δέ τις καὶ φιλάνθρωπος²¹². Ainsi donc, dès une époque si reculée, et alors même que Rome n'est pas une cité grecque, les valeurs les plus nobles de l'hellénisme y ont toujours prévalu.

L'ἀρετή des Romains empêche, selon Plutarque, qu'on puisse les considérer comme un peuple barbare. Il n'en va pas autrement de leur παιδεία : elle aussi les range inconditionnellement aux côtés des Grecs, puisqu'elle s'avère « le meilleur label de l'hellénisme »²¹³. L'éducation grecque constitue dès lors une pierre de touche quand il s'agit de juger les individus : Romulus aurait reçu cette παιδεία à Gabies²¹⁴, et son successeur Numa y est peut-être, lui aussi, initié²¹⁵ ; Publicola met son talent d'orateur au service de la justice²¹⁶ ; le Cunctator, qui passa longtemps pour un mauvais élève, finit par se distinguer par son éloquence²¹⁷ ; tandis que Paul Émile s'initie avec ferveur à la culture grecque²¹⁸, Marcellus manque de temps pour s'y consacrer, mais lui voue néanmoins respect et

²¹⁰ PLUT., *De fort. Alex.*, I, 6 : « les Grecs et les Barbares ne devaient plus être distingués par la chlamyde, le bouclier, le cimenterre ou la candys : on reconnaîtrait un Grec à la vertu et un Barbare au vice » (trad. FR. FRAZIER et CHR. FROIDEFOND, C.U.F., 1990).

²¹¹ Sur la φιλάνθρωπία conçue par Plutarque comme un trait distinctif entre Grecs et Barbares, voir notamment H. MARTIN, *Philanthropia*, 1961, p. 166-168 et 174 ; C. PANAGOPOULOS, *Vocabulaire et mentalité*, 1977, p. 216-221 ; J. DE ROMILLY, *Douceur*, 1979, p. 275-307 ; A. G. NIKOLAIDIS, *Greek and Barbarian Characteristics*, 1986, p. 239-241 ; J. DE ROMILLY, *Cruauté barbare*, 1994-1995, p. 187-190 ; FR. FRAZIER, *Histoire et morale*, 1996, p. 256-270 ; TH. SCHMIDT, *Plutarque et les Barbares*, 1999, p. 53-56 ; ID., *Rhétorique des doublets*, 2000, p. 462 ; T. WHITMARSH, *Politics of Imitation*, 2001, p. 117-118.

²¹² PLUT., *De fort. Rom.*, 8 : non pas « un serviteur barbare et sauvage, mais [...] un homme compatissant et humain » (trad. FR. FRAZIER et CHR. FROIDEFOND, C.U.F., 1990).

²¹³ S. HUMBERT, *Plutarque*, 1991, p. 175. Sur l'éducation comme passage obligé pour les héros des *Vies Parallèles*, voir FR. FRAZIER, *Histoire et morale*, 1996, p. 78-80. Sur l'importance de la παιδεία chez Plutarque, voir C. PANAGOPOULOS, *Vocabulaire et mentalité*, 1977, p. 226-228 ; J.-CL. CARRIERE, *Politique*, 1977, p. 243-244 ; FR. FRAZIER, *Éloquence*, 1985, p. 179 ; S. SWAIN, *Hellenic Culture*, 1990, p. 126-145 (qui constate p. 129 et 134-136 que Plutarque examine davantage la παιδεία de ses héros romains que celle de leurs homologues grecs, qui, *en tant que Grecs*, ne peuvent qu'en avoir bénéficié) ; L. DE BLOIS et J. A. E. BONS, *Platonic Philosophy*, 1992, p. 162 ; J. P. HERSHBELL, *Paideia*, 1995, p. 214 ; 217-219 ; M. IWANEK, *Idea and Purpose*, 1995, p. 283 ; S. SWAIN, *Hellenism and Empire*, 1996, p. 139-144 ; ID., *Plutarch*, 1997, p. 172-173 ; R. PRESTON, *Roman Questions*, 2001, p. 100-101.

²¹⁴ PLUT., *Rom.*, 6, 2, inspiré sans doute par DION. HAL., *AR*, I, 84, 5 ; voir aussi *OGR*, 21, 3.

²¹⁵ Sur les prétendues relations entre Numa et Pythagore, voir PLUT., *Num.*, 1, 3-4 ; 8, 5-20 ; 22, 2-5. Plutarque se montre à leur égard bien moins critique que d'autres auteurs anciens, qui tirent argument de la chronologie pour n'y voir que fiction (CIC., *De Rep.*, II, 28-29 ; LIV., II, 18, 2-3 ; DION. HAL., *AR*, II, 59, 1-3). Notons que pour nombre de Romains, malgré les calculs chronologiques de Cicéron, Tite-Live ou Denys, Numa devait probablement conserver son aura de « roi pythagoricien » (G. DUMEZIL, *RRA*, 1974, p. 516-520 ; voir aussi A. DEREMETZ, *Sagesse de Numa*, 1995, p. 41-42).

²¹⁶ PLUT., *Popl.*, 1, 2.

²¹⁷ PLUT., *Fab.*, 1, 5-8.

²¹⁸ PLUT., *Aem.*, 6, 8-10 ; 28, 11.

admiration²¹⁹. On pourrait multiplier à l'envi pareils exemples : ils ne viendraient que renforcer ce constat : pour Plutarque, les Romains se sont employés, dès les premiers temps, à assimiler la παιδεία grecque. C'est grâce à elle qu'ils accèdent à la suprématie : à la sombre prophétie de Caton le Censeur, selon qui ἀπολοῦσι Ῥωμαῖοι τὰ πράγματα γραμμάτων Ἑλληνικῶν ἀναπλησθέντες²²⁰, Plutarque rétorque vivement : ἀλλὰ ταύτην μὲν αὐτοῦ τὴν δυσφημίαν ὁ χρόνος ἀποδείκνυσι κενήν, ἐν ᾧ τοῖς τε πράγμασιν ἡ πόλις ἦρθη μεγίστη καὶ πρὸς Ἑλληνικὰ μαθήματα καὶ παιδείαν ἅπασαν ἔσχεν οἰκείως²²¹. À travers les *Vies* apparaissent quelques figures de Romains totalement dépourvus de cette παιδεία, tel Coriolan²²² ou Marius²²³ : leur inculture s'avère l'une des causes principales, aux yeux de Plutarque, de leurs échecs respectifs, et ils viennent donc témoigner, *a contrario*, de l'importance que revêt l'éducation dans le système plutarchéen.

Ni tout à fait Grecs, ni vraiment Barbares, les Romains occupent dans l'ethnographie du sage de Chéronée une place qui leur est propre. Tandis que les Barbares sont rejetés dans leur univers de sauvagerie²²⁴, Grecs et Romains font preuve, à égale mesure, d'ἀρετή et de παιδεία. S'ils ne sont pas frères de sang, ils évoluent néanmoins dans un espace marqué du sceau de l'égalité²²⁵. La conception même des *Vies Parallèles* s'appuie sur ce principe d'égalité, et si au sein des couples retenus par Plutarque le Grec occupe toujours la première place²²⁶, c'est uniquement pour respecter la chronologie, non pour donner une quelconque primauté aux Hellènes sur les Romains²²⁷. L'égalité prônée dans les *Vies* se double d'une quête de compréhension mutuelle entre les deux parts de l'Empire : les Grecs accepteront la domination romaine s'ils peuvent inscrire l'*Vrbs* dans leur univers culturel²²⁸, tandis que les Romains, conscients de partager avec le monde hellénique un système moral autant que culturel, seront davantage attentifs à le respecter. Ainsi donc Plutarque, qui se montre réticent à l'Empire dans certains traités politiques²²⁹, se résout-il à travers les portraits de Grecs et de

²¹⁹ PLUT., *Marc.*, 1, 3 ; voir aussi 19, 12 ; 21, 7 ; sur le rôle de la παιδεία dans la *Vie de Marcellus*, voir J.-L. FERRARY, *Philhellénisme*, 1988, p. 509-510 ; S. SWAIN, *Hellenic Culture*, 1990, p. 131-132 et 140-142 ; Id., *Hellenism and Empire*, 1996, p. 141-142 et C. B. R. PELLING, *Roman Heroes*, 1997, p. 199-206.

²²⁰ PLUT., *Cat. M.*, 23, 2 : « lorsque les Romains se seront laissés gagner par les lettres grecques, ils perdront leur puissance » (trad. A.-M. OZANAM, Quarto, 2001).

²²¹ PLUT., *Cat. M.*, 23, 3 : « le temps a montré combien cette sinistre prédiction était peu fondée, puisque la Ville a connu son apogée au moment précis où elle acquérait une familiarité avec les sciences et toute la culture de la Grèce » (trad. A.-M. OZANAM, Quarto, 2001).

²²² PLUT., *Cor.*, 1, 3 : παιδείας ἐνδεής. Voir aussi *Cor.*, 15, 4.

²²³ PLUT., *Mar.*, 2, 2-4.

²²⁴ Même si certains d'entre eux sont dotés de caractéristiques positives : voir TH. SCHMIDT, *Plutarque et les Barbares*, 1999, p. 239-269.

²²⁵ E. GABBA, *Storici greci*, 1959, p. 369.

²²⁶ La seule exception apparaît avec les *Vies* de Sertorius et d'Eumène.

²²⁷ P. DESIDERI, *Coppie*, 1992, p. 4481-4482 ; J. BOULOGNE, *Aristocrate grec*, 1994, p. 58.

²²⁸ A. DEREMETZ, *Plutarque*, 1990, p. 56.

²²⁹ Voir p. ex. S. SWAIN, *Hellenism and Empire*, 1996, p. 161-162 ; 165-173 et 181-183 ; P. VEYNE, *Identité grecque*, 1999, p. 553-555.

Romains dépeints en parallèle, à promouvoir l'égalité et le respect entre deux civilisations certes différentes, mais nourries de semblables idéaux.

IV. 3. Dion Cassius ou le triomphe de l'intégration

Strabon reconnaît aux Romains une éducation suffisante pour que soit légitime leur domination sur le monde grec ; Plutarque lui aussi compte la παιδεία parmi les facteurs qui rapprochent l'*Vrbs* de l'Hellade, et lui adjoint l'ἀρετή dont les Romains sont capables de faire preuve. Ni l'un ni l'autre n'est pour autant disposé à présenter les Romains en descendants des Hellènes : l'Empire n'a pas encore effacé les différences, qui restent profondément ressenties par de nombreux intellectuels grecs. Cette situation est appelée à changer. Quelques décennies à peine après la mort de Plutarque, Lucien est le premier auteur qui englobe en un 'nous' collectif les habitants des deux parts de l'Empire²³⁰. Il ne le fait pas parce qu'il partage la conviction dionysienne de l'origine grecque des Romains. Non. Pour Lucien, si unité il y a, celle-ci ne passe plus, comme dans les *Antiquités romaines*, par un hellénisme commun, mais bien plutôt par le partage de la citoyenneté romaine. Le 'nous' ne prend pas en compte une éventuelle parenté ethnique ou culturelle, mais témoigne plutôt d'une même identité politique²³¹.

L'œuvre historique de Dion Cassius manifeste en quelque sorte le point d'aboutissement de ce processus d'intégration des Grecs au sein de l'Empire romain. Natif de Bithynie, fils d'un notable local devenu sénateur, consul puis gouverneur de province²³², Dion Cassius s'engage dans le *cursus honorum* et accède lui-même au consulat²³³. Il compte parmi les proches des empereurs Septime Sévère et Sévère Alexandre²³⁴. Cette participation à la vie

²³⁰ LUC., *Alex.*, 48 ; *Hist. conscr.*, 5 ; 17 ; 29. Le caractère novateur de cet emploi de la première personne du pluriel est notamment souligné par J. PALM, *Rom*, 1959, p. 54 ; C. P. JONES, *Lucian*, 1986, p. 89 ; J. BOULOGNE, *Aristocrate grec*, 1994, p. 53 ; S. SWAIN, *Hellenism and Empire*, 1996, p. 313-314 (*contra*, M. DUBUISSON, *Lucien*, 1984-1986, p. 198 pense que l'innovation revient à POL., I, 3, 9 et STR., I, 2, 32 [C 40], mais reconnaît à Lucien la généralisation de cette pratique). Cela n'exempte pas Lucien de proférer à l'instar de Rome quelques critiques d'une extrême virulence (voir p. ex. LUC., *Nigrinos*, 15, commenté par M. DUBUISSON, *Lucien*, 1984-1986, p. 201-206 et E. OUDOT-LUTZ, *Représentation*, 1994, p. 142).

²³¹ Il en va de même chez Aelius Aristide, dont le discours *À Rome* souligne ainsi les mérites de l'Empire : οὐ γὰρ εἰς Ἑλλήνας καὶ βαρβάρους διαίρεῖτε νῦν τὰ γένη [...], ἀλλ'εἰς Ῥωμαίους τε καὶ οὐ Ῥωμαίους ἀντιδιείλετε (AEL. ARSTD., *À Rome*, 63 : « vous ne divisez pas aujourd'hui les races en Grecs et barbares [...] : non, vous avez remplacé [cette division] par la division en Romains et non-Romains » [trad. L. PERNOT, *La Roue à Livres*, 1997]).

²³² DIO CASS., XLIX, 36, 4 ; LXIX, 1, 3.

²³³ Sur la date controversée du premier consulat de Dion Cassius, voir les analyses de E. GABBA, *Cassio Dione*, 1955, p. 289-293 ; ID., *Storici greci*, 1959, p. 377 et désormais M.-L. FREYBURGER-GALLAND, *Vocabulaire politique*, 1997, p. 9-11.

²³⁴ Une longue interruption de la carrière politique de Dion laisse néanmoins peut-être entrevoir la disgrâce dont il aurait été victime dans les dernières années du règne de Septime Sévère (qui prend fin en 211), puis sous Caracalla (211-217) : E. GABBA, *Cassio Dione*, 1959, p. 293 – à moins que ces années ne correspondent au

politique impériale, qui plus est en une période de l'histoire romaine marquée de troubles et d'incertitudes, ne va pas sans influencer les conceptions de Dion quant aux relations entre Grecs et Romains.

Grâce à son origine familiale et à son parcours politique, Dion Cassius entre tôt en contact avec Rome : dès l'adolescence, il y accompagne son père, qui siège au Sénat, et y parfait son éducation. Il ne fait pas de doute qu'il parle le latin aussi couramment que le grec²³⁵. Aux yeux de Dion Cassius, la question de savoir si Rome est une πόλις Ἑλληνίς, qui a retenu l'attention de tant et tant de ses prédécesseurs, ne se pose probablement pas : il n'y a plus pour lui ni monde grec, ni monde romain, mais seulement l'Empire, qui transcende les différences traditionnelles. Dion insiste beaucoup sur le caractère œcuménique de l'Empire romain, et prône activement une intégration toujours plus importante des notables provinciaux au sein de l'administration centrale. C'est ce que l'on perçoit nettement dans le fameux débat du livre LII, où Auguste, Mécène et Agrippa confrontent leurs points de vue sur la forme à donner au nouveau pouvoir. Mécène y exprime un point de vue dont les Modernes estiment qu'il reflète les conceptions de Dion²³⁶ ; ainsi, à propos de la composition du Sénat, il conseille au Prince d'y accueillir les citoyens qui se distinguent par leur noblesse, leurs qualités et leur richesse, et de ne pas en réserver l'accès aux seules élites italiennes – un point de vue qui correspond plus certainement à la situation prévalant au III^e siècle de notre ère qu'au Sénat augustéen²³⁷ !

L'Empire romain qui se profile à travers l'*Histoire romaine* de Dion est assurément œcuménique, riche de sa pluralité mais néanmoins puissamment unifié. La conscience qu'a Dion de cette unification est telle qu'il mentionne sans s'y attarder un événement dont la portée est pourtant considérable aux yeux des Modernes, la promulgation de la *Constitutio Antoniana* de 212 p.C.n., édit par lequel Caracalla prévoit de concéder la citoyenneté romaine

retrait volontaire de Dion, occupé à la rédaction de son *Histoire Romaine* : M.-L. FREYBURGER-GALLAND, *Vocabulaire politique*, 1997, p. 10 ; É. FAMERIE, *Latin et grec*, 1998, p. XIII ?

²³⁵ M. DUBUISSON, *Historiens grecs*, 1979, p. 98-99 ; M.-L. FREYBURGER-GALLAND, *Étymologie*, 1992, p. 246 ; EAD., *Vocabulaire politique*, 1997, p. 17-18.

²³⁶ E. GABBA, *Cassio Dione*, 1955, p. 318 ; B. MANUWALD, *Cassius Dio*, 1979, p. 21-25 et 86 ; U. ESPINOSA RUIZ, *Debate*, 1982, p. 20-21 et 302-305 ; J.-M. ANDRE, *Conception*, 1982, p. 5 ; G. J. D. AALDERS, *Cassius Dio*, 1986, p. 282, n. 6 et 301-302 ; M. REINHOLD, *Historical Commentary*, 1988, p. 179-180 ; S. SWAIN, *Hellenism and Empire*, 1996, p. 403 ; B. ROCHETTE, *Augustus Latinus*, 1996, p. 14 ; M.-L. FREYBURGER-GALLAND, *Vocabulaire politique*, 1997, p. 25 ; L. DE BLOIS, *The World a City*, 1998, p. 360 ; ID., *Perception*, 1998-1999, p. 268-270. Voir aussi la vision très nuancée exposée par J.-M. RODDAZ, *De César à Auguste*, 1983, p. 75-84.

²³⁷ DIO CASS., LII, 19, 2 : τοὺς τε γενναιοτάτους καὶ τοὺς ἀρίστους τοὺς τε πλουσιωτάτους ἀντεσάγαγε, μὴ μόνον ἐκ τῆς Ἰταλίας ἀλλὰ καὶ παρὰ τῶν συμμάχων τῶν τε ὑπηκόων ἐπιλεξάμενος (« introduis [au Sénat] les plus nobles, les plus vertueux et les plus riches, en ne les choisissant pas seulement en Italie mais aussi parmi les peuples alliés et soumis »). On reportera ce texte à ce que l'on sait de la composition du Sénat romain sous le règne des Sévères : l'assemblée est composée pour moitié de membres issus des provinces : voir M.-L. FREYBURGER-GALLAND, *Vocabulaire politique*, 1997, p. 23.

à tous les hommes libres de l'Empire²³⁸. On peut penser que le caractère elliptique de la notice proposée par Dion Cassius tient au fait qu'à ses yeux le partage généralisé de la *ciuitas* ne modifiera en rien la configuration de l'Empire. Ici se donnent à voir les progrès réalisés depuis l'âge de Denys : l'historien d'Halicarnasse est l'un des premiers penseurs à présenter le monde gréco-romain comme une entité unifiée, et encore lui faut-il pour cela recourir à une argumentation complexe et artificielle ; pour Dion, l'unité gréco-romaine est une donnée a priori, qui s'offre à l'historien avant toute réélaboration du passé. On perçoit la révolution qui s'est insinuée, non sans résistance, dans les esprits autant que dans la réalité politique !

Dion Cassius apparaît donc, en tant que haut magistrat de l'Empire, comme Romain autant que comme Grec²³⁹. Sans doute n'est-il pas indifférent que la conscience très aigüe qu'il manifeste de l'intrinsèque unité des différentes parts de l'Empire apparaisse au moment même où cet Empire connaît, pour la première fois, de réelles menaces, tant au niveau intérieur que sur les fronts étrangers²⁴⁰.

* *
*

Depuis le VI^e siècle a.C.n. au moins, époque à laquelle on fait généralement remonter les vers interpolés de la *Théogonie* d'Hésiode où il est question de Latinos et d'Agrios, les Grecs n'ont jamais cessé de s'interroger sur la place de Rome par rapport à leur propre univers culturel. Il s'agit pour eux, tout d'abord, d'intégrer à leur mythologie une région italienne voisine de leurs colonies du Sud de la péninsule. Avec le temps et la montée en puissance de Rome dans le monde latin, l'attention se focalise sur la Ville ; l'attaque gauloise du début du IV^e siècle a.C.n., source d'une vive émotion chez les Grecs d'Occident, cristallise davantage encore l'intérêt manifesté par ces derniers. Puis vient l'irrésistible ascension des

²³⁸ DIO CASS., LXXVIII, 9, 5 : οὐ ἕνεκα καὶ Ῥωμαίους πάντας τοὺς ἐν τῇ ἀρχῇ αὐτοῦ, λόγῳ μὲν τιμῶν, ἔργῳ δὲ ὅπως πλείω αὐτῷ καὶ ἐκ τοῦ τοιοῦτου προσίη διὰ τὸ τοὺς ξένους τὰ πολλὰ αὐτῶν μὴ συντελεῖν, ἀπέδειξεν (« c'est pour cette raison qu'il déclara citoyens romains tous les habitants de son empire, sous le prétexte de les honorer mais en réalité afin d'augmenter ainsi ses revenus – puisque les étrangers étaient peu imposés »).

²³⁹ E. Gabba estime que Dion est davantage Romain que Grec (E. GABBA, *Storici greci*, 1959, p. 378) ; plus nuancés, M.-L. Freyburger-Galland et L. de Blois parlent à son propos de biculturalisme (M.-L. FREYBURGER-GALLAND, *Étymologie*, 1992, p. 246 ; EAD., *Vocabulaire politique*, 1997, p. 24 ; L. DE BLOIS, *Perception*, 1998-1999, p. 267). Voir aussi G. J. D. AALDERS, *Cassius Dio*, 1986, p. 283 : « Greek-born Cassius Dio feels himself completely a Roman and identifies himself fully with the history and the traditions of Rome ».

²⁴⁰ E. GABBA, *Cassio Dione*, 1955, p. 310-311 ; ID., *Storici greci*, 1959, p. 380-381. Il semble d'ailleurs que plus la déliquescence de l'Empire se fait sentir, plus les éloges de l'unité et du cosmopolitisme instauré par les Romains se font vibrants : voir V. ZARINI, *Rome l'éternelle*, 1999, p. 167-179.

Romains en Italie, qui rend inévitable une confrontation avec les cités de Grande-Grèce. Rome est alors diabolisée, et ses origines troyennes, précédemment conçues dans une optique pacifique, deviennent prétexte à l'hostilité – la thématique est particulièrement exploitée par les milieux proches du roi Pyrrhus. Las ! Tarente est prise en 272 et l'Italie du Sud tombe du même coup dans l'escarcelle romaine.

La période qui suit voit l'*Vrbs* aux prises avec les Carthaginois, et marque donc une trêve dans les relations, devenues conflictuelles, entre Grecs et Romains. Pas pour longtemps cependant : dès la fin du III^e siècle a.C.n., ces derniers se positionnent non plus en Grande-Grèce, mais au cœur même de l'Hellade. La conquête est rapide, qui place Rome désormais à la tête d'un véritable Empire. Pareil bouleversement géopolitique ne manque pas d'impressionner. Les Grecs dès lors cherchent à comprendre ses causes profondes, qu'un Polybe situe dans la supériorité de l'organisation constitutionnelle de la République. Il n'est plus question pour lui de prendre en compte, comme on le faisait par le passé, les spéculations sur l'origine grecque ou troyenne – c'est-à-dire barbare – des Romains ; en situant ceux-ci sur une troisième voie, Polybe fait voler en éclats le schéma d'opposition binaire 'hellénisme-barbarie', qui se trouvait pourtant au centre de la pensée grecque classique. Aussi peut-on dire que les Romains ne redessinent pas seulement le monde : ils bouleversent également les conditions et les modalités de l'activité intellectuelle hellénique.

À la fin du premier siècle a.C.n., lorsqu'enfin semblent apaisées les fureurs des guerres civiles, fossoyeuses de la République, Rome apparaît plus que jamais comme la capitale du monde civilisé. Denys ne s'y trompe pas, qui quitte Halicarnasse pour s'installer dans l'*Vrbs*. Impressionné par les qualités de sa cité d'adoption, il ne peut les expliquer qu'en recourant à de prétendues origines helléniques : si Rome est parfaite, c'est parce qu'elle est πόλις Ἑλληνίς ! Affirmation que Denys s'efforce d'étayer à travers le premier livre de ses *Antiquités*, et qu'il érige en grille de lecture de toute l'histoire romaine. Cependant, malgré le soin mis à sa reconstruction, Denys ne réussit pas à convaincre ses contemporains : aucun des intellectuels grecs qui s'interrogent, sous l'Empire, sur la façon de définir les rapports entre monde grec et monde romain ne choisit de recourir au schéma d'explication mis en œuvre par l'historien d'Halicarnasse. La plupart d'entre eux partagent pourtant la conviction profonde qui s'exprime derrière la thèse de Denys : accepter l'Empire, tenter de le comprendre et de s'y intégrer, c'est œuvrer au maintien de l'hellénisme. Entre enthousiasme et défiance, Strabon, Plutarque et même Dion Cassius ne disent pas autre chose...

